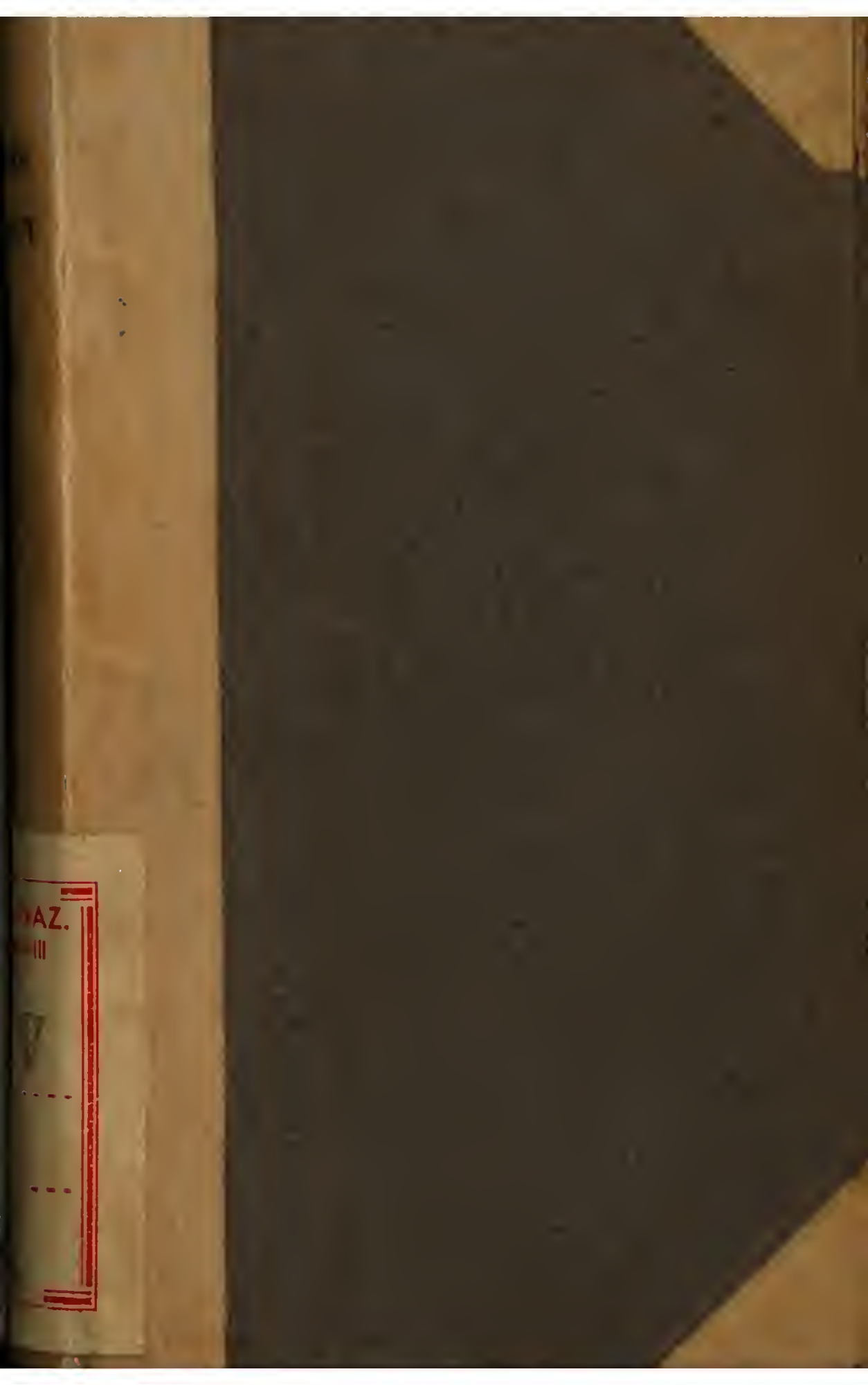

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LIV
B
51
NAPOLI

INTRIGUES GALANTES DE LA COUR DE FRANCE,

Où l'on voit tout ce qui s'eſt paſſé de curieux, de remarquable, & de plus galant, depuis le commencement de la Monarchie juſques à preſent. Par Vanel

TOME SECOND.

NAPOLI

A LA HAIE,
Chez HENRI van BULDEREN, dans le Pooten, au Mezerai.

M. DC. XCIV.

TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES contenuës dans ce second Tome.

INtrigues galantes sous le Regne de Henri III. p. 3
Intrigues galantes sous le Regne de Henri IV. 16
Son Manifeste sur son divorce d'avec la Reine Marguerite, 59
Intrigues galantes sous le Regne de Loüis XIII. 169
Intrigues galantes sous le Regne de Loüis XIV. jusques à present, 221

Fin de la Table du second Tome.

INTRI

INTRIGUES GALANTES DE LA COUR DE FRANCE,

Depuis le commencement de la Monarchie.

Intrigues galantes ſous le Regne d'Henri III.

* LE tems ni l'abſence n'avoient pas éteint dans le cœur d'Henri III. l'amour qu'il avoit conçû pour la Princeſſe de Condé, & comme il

* *Ann.* 1574.

étoit assuré qu'il n'en obtiendroit rien que par les voies legitimes, il tâcha de lui faire trouver bon, qu'il fit casser son mariage, sous pretexte de l'heresie dans laquelle son époux s'étoit engagé, ne doutant point qu'il n'en vint aisément à bout à Rome. La Reine mere aiant apris le dessein du Roi son fils, en fut extrêmement alarmée, parce qu'elle craignoit que si la Princesse de Condé, qui étoit fort ambitieuse, & avoit un genie au dessus du commun, devenoit Reine, elle ne gouvernât entierement ce Prince, & ne s'emparât de l'autorité qu'elle s'étoit aquise dans les Conseils. Pour parer ce coup elle emploia toutes les Dames de la Cour qui avoient le plus de charmes, pour donner de l'amour à son fils. Mademoiselle de Châteauneuf l'amusa pendant quelque tems, & fut obligée de le ceder à Mademoiselle d'Elbœuf, qui ne le retint gueres davantage sous son empire. Madame de Sauve veuve du Secretaire d'Etat triompha enfin de toutes ses Rivales : le Roi s'embar-

qua entierement avec elle, mais l'engagement ne fut pas reciproque, parce qu'elle aimoit le Roi de Navarre. Leur intrigue s'étoit lié pendant que ce Prince & le Duc d'Alençon étoient prisonniers sous le Regne precedent, & que Madame de Sauve ala leur tenir compagnie, & tâcha de les desennuier pendant leur detention. Ces deux Princes prirent également de l'amour pour elle, mais elle n'ent pas pour tous deux les mêmes sentimens. Le Duc d'Alençon ne lui inspira que de la haine, & elle répondit favorablement aux avances de tendresse que lui fit le Roi de Navarre. Quand ce Prince fut en liberté les interêts du parti qui l'avoit reconnu pour Chef, l'obligerent à s'éloigner de sa Maîtresse, mais l'absence n'afoiblit pas la passion qu'il avoit alumée dans son cœur, & elle ne perdit aucune ocasion de lui témoigner qu'elle étoit dans cette disposition, quand Henri III. lui témoigna de la bonne volonté. Elle ne se servit des complaisances qu'il lui

témoignoit que pour seconder le dessein qu'avoit la Reine mere de réveiller dans son cœur la tendresse qu'il avoit eüe autrefois pour Mademoiselle de Vaudemont, & lui persuader de la faire monter sur le Trône avec lui. Madame de Sauve fut portée depuis par une raison plus puissante à lui inspirer ces sentimens. Le Duc de Guise s'étoit ataché auprés d'elle, & avoit insensiblement banni de son cœur la tendresse qu'elle avoit eüe pour le Roi de Navarre, & elle crut rendre un grand service à ce Prince en élevant sa parente à ce haut degré d'honneur, & l'obliger par ce moien à l'aimer davantage. La mort de la Princesse de Condé qui arriva dans le même tems donna moien à Madame de Sauve d'engager le Roi avec Mademoiselle de Vaudemont. Ce Prince la vit en alant à Reims pour s'y faire sacrer, & trouvant sur son visage les mêmes atraits qui l'avoient charmé autrefois, il resolut enfin de l'épouser.

François de Luxembourg de la maison de Brienne, lui avoit rendu des

soins, avant que les Princes Lorrains eussent eu l'esperance de la faire Reine. Henri III. qui le savoit eut envie de le marier avec Mademoiselle de Châteauneuf, soit qu'il creut devoir songer à la fortune d'une personne qu'il avoit aimée, ou qu'il trouvât qu'il y avoit quelque chose de plaisant à changer de maîtresse avec Luxembourg, il lui en fit la proposition le jour de son Sacre, à quoi ce Seigneur répondit qu'il prenoit assez de part à tout ce qui touchoit la Reine pour se réjoüir de l'avantage que la fortune lui avoit procuré, & qu'il la loüoit d'avoir si à propos changé d'amant, puis qu'elle avoit si bien trouvé son conte dans ce changement; mais que comme il n'y avoit pas tant à gagner pour lui en épousant Mademoiselle de Châteauneuf, il prioit sa Majesté de lui donner le loisir de se consulter. Le Roi lui répondit qu'il n'y avoit point à deliberer sur ce qu'il proposoit, & qu'il pretendoit d'être obeï sur le champ. Luxembourg se voiant pressé vivement demanda huit jours pour s'y preparer,

& en obtint trois qui lui servirent à trouver les moiens de quiter la Cour, & de se retirer dans un lieu, où il se pût mettre à couvert de la colere du Roi. Ce Prince dont on n'avoit à craindre que les premiers emportemens ne songea plus à lui depuis qu'il fut éloigné : les plaisirs qu'il goûtoit auprés de la Reine lui firent oublier la désobeïssance de Luxembourg : car il avoit tant de complaisance pour cette Princesse qu'il joüoit plûtôt auprés d'elle le personnage d'amant que d'époux. Comme ce siecle étoit un siecle de licence on en fit des plaisanteries qui n'auroient pas été soufertes dans un autre tems, & comme il avoit aussi de grandes deferences pour la Reine sa mere, on composa un Edit contre les Amans infideles qui commençoit par ces mots : Henri par la grace de Dieu, inutile Roi de France, & Roi de Pologne imaginaire, Concierge du Louvre, Marguillier de St. Germain de Lauxerrois, Gendre de Colas, premier valet de chambre de sa femme, Mercier du Palais, Gardien des quatre

Mendians, Protecteur des Penitens & des Capucins.

On voit par cette satire que le Roi afectoit de paroître devot en public, mais en particulier il s'abandonnoit aux plaisirs les plus sensuels sans aucune retenuë, & la Reine mere bien loin de s'y opoſer, l'entretenoit dans cette humeur, afin d'avoir plus de part au gouvernement. Il donna un jour un grand regal à Chenonceaux où les Dames parurent en Nimphes, le corps à demi nud & les cheveux épars sur les épaules : peu de tems aprés le Roi ala en masqūe à l'hôtel de Guise, où le Duc donnoit un grand bal en consideration du mariage de Mademoiselle Marcel avec le Baron de Viernet, où la confusion & le desordre furent si grands qu'on soufla les bougies & pendant l'obscurité la pudeur des Dames eut beaucoup à soufrir. Le Roi pour se rendre populaire aloit souvent se divertir chez les personnes de robe ; & principalement chez la Presidente Boulencourt, où il étoit atiré par Mademoiselle de Bussi sa belle.

Tous les Courtisans à l'exemple de leur Maître, ne songeoient qu'à faire l'amour, & sachant bien que cette passion ne cherche pas l'égalité mais qu'elle la fait, ils adressoient leurs vœux à des personnes au dessus & au dessous de leur rang, sans faire reflexion sur les suites que pouvoient avoir des intrigues si mal assorties. St. Megrin Gentil-homme Gascon eut la temerité de choisir la Duchesse de Guise pour l'objet de sa tendresse & il en fut écouté, mais quelque precaution qu'il eut pris pour cacher ce commerce il fut découvert, il lui en coûta la vie. Un soir comme il revenoit du Louvre sur les onze heures, il fut attaqué dans la ruë St. Honoré par trente hommes masqué qui le percérent de plusieurs coups, & le renverserent mort sur le pavé, où il expira bientôt aprés. Le Roi fit porter son corps dans la maison de Boisi auprés de la Bastille, d'où il fut conduit à St. Paul & inhumé avec beaucoup de pompe. On ne fit aucune poursuite contre les assassins, parce qu'on reconnut le Duc

du Maine à la tête, & que le Roi savoit que St. Megrin s'étoit attiré ce malheur par son imprudence, quoi que sa Majesté l'eut receu familierement dans ses plaisirs. Buffi d'Amboise, Favori du Duc d'Alençon ne fut jamais plus heureux que St. Megrin; il aimoit Mademoiselle de Monterans, & quoi qu'il eût lié avec elle une étroite intrigue & assez particuliere par le moien du Lieutenant Criminel de Saumeur son confident qui avoit soin de ménager les rendez vous, elle ne laissa pas de le sacrifier à son mari; soit qu'elle crût par cette action mieux cacher sa foiblesse, ou qu'elle commencât à se dégoûter de cet amant. Quoi qu'il en soit elle manda à Buffi de la venir trouver dans son Château où elle seroit seule, & dés qu'il fut arrivé le Marquis de Monteran qui s'étoit caché vint l'ataquer avec dix de ses amis, Buffi qui étoit fort brave se défendit comme un lion tant que son épée fut entiere, & enfin aprés qu'on l'eut cassée il en jetta la poignée qui lui étoit restée dans les mains & faisant

armes des barres & des chaiſes dont il pût ſe ſaiſir, il bleſſa trois ou quatre de ſes ennemis. Lors qu'il n'eut plus rien avec quoi ſe défendre, il ſongea à s'enfuïr & dans le tems qu'il ſe preparoit à ſauter par la fenêtre il receut un coup mortel qui le fit tomber. Le Duc d'Alençon ne témoigna aucun reſſentiment de ſa mort, parce qu'il avoit connu en lui une vanité exceſſive qui l'en avoit dégoûté.

* Quelques mois aprés on fit de grandes réjoüiſſances à la Cour pour le mariage de Mademoiſelle de Vaudemont ſœur de la Reine avec d'Argues, que le Roi avoit fait Duc de Joieuſe; Toutes les Dames y parurent ſuperbement parées, & il y eut des maſcarades, des balets, des courſes de bagues & de tournois. Ronſard & Baif eurent chacun deux mille écus pour avoir compoſé des vers ſur le ſujet de cette fête. Tous les Princes pour faire leur cour au Roi, traiterent les nouveaux mariez chacun à leur tour. Le Cardinal de Bourbon qui logeoit dans l'Abaie de St. Germain y

* *Ann.* 1581.

prepara un grand regal le 10 Octobre 1581. Il avoit fait équiper une superbe galere pour passer leurs Majestez du Louvre au Pré aux Clercs : elle devoit être tirée par vint-quatre petits bateaux qui seroient couverts de peaux peintes, qui les feroient paroître de loin comme autant de Monstres Marins, & on devoit renfermer dedans des trompetes, des hauts bois & des violons qui composeroient successivement des concerts guerriers & des acords rustiques. Cette machine ne reussit pas, ce qui obligea le Roi à monter en caroſſe pour se rendre à l'Abaie ; mais ce manquement fut reparé par d'autres galanteries, entre lesquelles on remarqua un jardin artificiel orné de toutes les fleurs du printems, quoi qu'on fût dans le cœur de l'hiver. Lors que le Roi traita cette Compagnie au Louvre, il y fit danser un balet qui eut pour sujet les divertissemens de Cerez & de ses Nimphes. Ce balet fut suivi d'un carousel où les chevaux acorderent leurs pas au son de divers instrumens, & d'un feu d'ar-

tifie, d'où partirent une infinité de fusées qui en tombant formerent les Chifres du Duc & de la Duchesse de Joieuse.

* Le Mardi gras de l'année suivante le Roi courut en masque les ruës de Paris jusqu'à six heures du lendemain matin, faisant mille plaisanteries. Les Predicateurs blâmerent cette conduite dans leurs Sermons avec un peu trop de liberté. Henri III. s'en ofensa, & envoia chercher Rose, Docteur de Sorbonne, qui avoit declamé contre cette Cavalcade avec plus d'emportement que les autres, & qui fut neanmoins quite pour une petite reprimande. Le Roi lui dit, Monsieur Rose, Je vous ai laissé pendant dix ans courir les ruës le jour & la nuit sans blâmer vôtre conduite, & pour les avoir couruës une seule fois à la fin du Carnaval, vous m'avez déchiré dans la Chaire de verité, soiez plus sage une autre-fois & n'y retournez plus. Le Roi fut même si bon que lui aiant mandé quelques jours aprés de le venir trouver, il lui fit donner quatre

* *Ann.* 1582.

cens écus, & lui demanda s'il pouvoit avec cette ſomme, acheter ce qu'il lui faloit de ſucre pour adoucir l'aigreur de ſes Sermons.

Au voiage qu'Henri III. fit en Guienne, le Roi de Navarre, qui l'étoit alé trouver à Bourdeaux, y fit connoiſſance avec la Comteſſe de Guiche, veuve de Philibert, Comte de Gramont, qui avoit été tué au ſiege de la Fere. Il la trouva fort aimable & lui rendit pluſieurs viſites pendant le ſejour qu'il fit dans cette Province, & ſe conſola auprés d'elle de l'infidelité de Madame de Sauve. Il ne la trouva pas moins ſenſible à ſon amour que ſa premiere Maîtreſſe lors qu'il partit de Bourdeaux & la pria de trouver bon qu'il lui fit ſavoir de ſes nouvelles par le moien de Parabeſe qu'il avoit pris à ſon ſervice, & dont la ſœur étoit de la même Province, qui étoit fort de ſes amis. La Comteſſe fut ravie de trouver ocaſion d'entretenir commerce avec le Roi de Navarre, & le fit durer juſqu'à ce qu'il fut parvenu à la Couronne de France par la mort du Roi ſon beau

frere qui fut tué à St. Clou par frere Clement Jacobin. Quelque soin qu'aient pris les Chefs de la Ligue de décrier la conduite d'Henri III. il est certain que ses sujets auroient vêcu heureusement sous son Regne, s'il ne les avoit trouvez divisez en deux factions extrêmement animées l'une contre l'autre lors qu'il parvint à la Couronne ; car il étoit brave, éloquent, liberal jusqu'à la profusion, il aimoit les gens de merite, & étoit si porté à la douceur qu'il ne punissoit jamais qu'à regret.

Intrigues de la Cour de France, sous le Regne de Henri IV.

* LA premiere personne pour qui Henri IV. témoigna de l'affection fut Antoinete de Pons, Marquise de Guercheville, veuve de Henri de Silli, Comte de la Roche-Guion : il la vit en Normandie, & conceut pour elle une passion si violente, qu'il oublia

* *Ann.* 1589.

entierement la Comteſſe de Guiche, pour laquelle neanmoins il conſerva toûjours de l'eſtime, & lui fit plaiſir dans l'ocaſion. Il y avoit cette difference entre ces deux Dames, que la premiere étoit une provinciale qui n'étoit jamais venuë à la Cour, & que la ſeconde avoit toute la delicateſſe dans l'eſprit & dans la converſation, qui fait ordinairement diſtinguer les perſonnes du premier rang des autres. Le Roi trouva plus de reſiſtance dans le cœur de la Marquiſe qu'il ne ſe l'étoit imaginé, & bien loin de lui en vouloir du mal, il fut tellement charmé de ſa vertu, qu'il eut quelque deſſein de l'épouſer; mais les ſoins de la guerre l'aiant obligé de s'éloigner d'elle, l'abſence afoiblit ſa paſſion & laiſſa ſurprendre ſon cœur aux charmes d'une autre belle. Pendant qu'il étoit ocupé au ſiege de Paris, Marie de Beauvilliers fille du Comte de St. Agnan, Abeſſe de Mommartre, lui envoia demander une ſauvegarde, qu'il lui acorda d'une maniere fort obligeante. Elle vint le remercier & lui fit ſon com-

pliment de si bonne grace, que comme elle avoit beaucoup d'agrément dans sa personne, il ne pût consentir qu'elle s'enfermât dans son Convent. Comme il fut obligé quelque tems aprés de lever le siege, il la fit conduire à Senlis qui étoit sous son obeïssance, & il lui rendit tan tde soins qu'elle ne pût y demeurer insensible. Elle avoit été mise dans le Cloitre par force & pour des interêts de famille, & elle regarda comme une bonne fortune, l'amour d'un Prince, qui seul pouvoit la tirer de sa prison. Quoi que le Roi fût extrêmement ataché auprés d'elle, il ne pût oublier Madame de Guercheville, & comme il connoissoit son merite, il voulut la consoler de la perte de son cœur en lui donnant un mari sur qui il pût répandre ses bienfaits. Il jetta les yeux sur Charles Duplexis sieur de Liancour, en faveur duquel il écrivit à la Marquise, & aprés qu'il l'eut épousée il lui donna la charge de Grand Ecuier.

Un soir le Roi parlant à son petit. couché de la beauté des Dames de la

Cour, venta extrêmement celle de l'Abeſſe de Montmartre, & dit qu'il n'avoit jamats veu une perſonne ſi charmante. Le Duc de Bellegarde qui étoit preſent à cette converſation dit à ce Prince qu'il changeroit de ſentiment, s'il avoit veu Mademoiſelle d'Etrées, & lui en fit un ſi beau portrait, qu'il lui donna envie de la connoitre. Quelques jours aprés la Cour ala à Mante, où le Roi ſe divertit extrêmement avec les Dames du voiſinage, mais Mademoiſelle d'Etrées n'y vint pas. Il ſe rendit enſuite à Senlis pour viſiter ſon aimable Abeſſe, où il lui donna tous les divertiſſemens que le peu de ſejour qu'il y fit lui permit de preparer.

Lors qu'il fut de retour à Mante le Duc de Bellegarde lui demanda permiſſion d'aler à Cœuvres, où étoit alors Gabrielle d'Etrées qu'il aimoit, & pour qui il avoit quité Madame d'Humieres; quoi qu'elle eût un grand ſoin de lui pendant une maladie qui l'avoit arrêté quelque tems à Mante, & qu'elle lui eût ſacrifié l'Amiral de

Villars, qui n'avoit rien oublié pour gagner ses afections. Le Roi ne voulut permettre au Duc de faire ce voiage qu'à condition qu'il seroit de la partie. Bellegarde se seroit bien passé d'un pareil compagnon, mais comme il n'étoit pas en droit de disputer contre son Maître; il fut obligé de le mener avec lui, & eut le déplaisir de voir qu'il trouvoit Mademoiselle d'Etrées beaucoup plus belle qu'il ne se l'étoit imaginé. Le Roi l'engagea à venir à Mante, où elle fit une nouvelle conquête, & enleva encore un Amant à Madame d'Humieres, c'étoit Henri d'Orleans Duc de Longueville. Ce Prince qui avoit essaié de la consoler de la perte du Duc de Bellegarde ne lui fut pas plus fidelle que lui, & ala échouer contre le même écueil, & n'oublia rien pour se faire aimer de Mademoiselle d'Etrées pendant l'absence du Roi qui fut obligé d'aler se mettre à la tête de ses armées pour achever de ruïner le parti de la Ligue, & demeura long-tems à son voiage. A son retour il s'atacha à Mademoisel-

le d'Etrées plus fortement qu'il n'avoit encore fait, & declara d'un ton de maître, qu'il ne vouloit point de compagnon. Si le Duc de Longueville en fut affligé, Bellegarde le fut bien d'avantage; car si son rival prenoit des esperances mal fondées, il lui faloit renoncer à un cœur dont il étoit déja en possession. Il promit neanmoins d'obeïr & se contenta d'exprimer son desespoir à sa Maitresse d'une maniere si touchante qu'elle ne pût s'empêcher de prendre part à sa douleur. Mais elle ne fut pas si moderée que lui; elle s'emporta contre le Roi, & lui dit avec beaucoup de fermeté qu'elle vouloit être libre dans ses inclinations, & qu'il ne s'atireroit que sa haine s'il l'empêchoit d'épouser Bellegarde dont la recherche étoit agréée de ses parens. Elle patit même de Mante sans lui dire adieu, & s'en retourna à Cœuvres.

Le Roi fut également affligé de sa colere & de son départ, & resolut d'emploier les plus grandes soûmissions pour obtenir sa grace. La plus grande dificulté étoit d'aler à Cœu-

Quand le Roi fut entré dans la Cour du Château, il jetta son sac, & montant sans avertir personne au lieu où il avoit veu celle qui étoit la cause de son déguisement, il l'aborda d'une maniere fort soumise. Mais il la surprit extrêmement quand elle l'aperçeut dans un équipage si peu conforme à sa dignité; & bien loin de lui être obligée de ce qu'il venoit de faire pour avoir le plaisir de la voir, elle le reçeut d'un air mépriſant, qui convenoit mieux à l'habit qu'il portoit qu'à l'éclat de sa naissance: C'est ainsi que la haine empoisonne les actions les plus heroïques. Si Bellegarde eût fait pour elle les mêmes choses, elle lui en eût tenu un grand conte, parce qu'elle l'aimoit, & elle en seut mauvais gré au Roi, parce qu'elle ne l'aimoit pas. Elle lui dit d'un air dédaigneux, qu'il alât changer d'habit, s'il vouloit demeurer auprés d'elle, & le quita brusquement, laissant à sa sœur le soin d'excuser son incivilité.

Pendant que le Roi faisoit un voiage si inutile, toute la Cour étoit

dans une grande inquietude, dont elle ne sortit que lors qu'il fut de retour. Il ne demeura gueres à Cœuvres, parce qu'il ne pût obliger Mademoiselle d'Etrées à avoir pour lui la moindre complaisance. Il paroissoit sur son visage tant d'affliction, que ceux qui le virent dans un si grand abarement crurent qu'il avoit du moins perdu la moitié de son Roiaume. Aprés qu'il fut revenu de ses premiers mouvemens, il s'apliqua aux afaires de son Etat comme à l'ordinaire; mais comme il ne pouvoit bannir de son cœur Mademoiselle d'Etrées, toute ingrate qu'elle étoit, il manda à son pere qu'il vouloit lui donner place en son Conseil, & l'obligea par ce moien à venir à Mante, avec toute sa famille. Les grâces qu'il faisoit au pere obligerent la fille à le traiter un peu mieux; mais comme il étoit obligé d'être à toute heure à cheval, ou pour executer quelque entrepriſe contre ses ennemis, ou pour prevenir les leurs, il ne pouvoit gueres demeurer auprés d'elle.

Tant que le Roi fut absent, Made-

moiſelle d'Etrées continua ſon commerce avec Bellegarde, & ne laiſſa pas d'écouter le Duc de Longueville, de lui écrire, & d'en recevoir des lettres : mais lors que ce Prince eut achevé de pacifier les troubles de ſon Roiaume, il écarta tous ſes Rivaux. Le Duc de Longueville ſacrifiant ſon amour au ſoin de ſa fortune, pria ſa Maîtreſſe de finir une intrigue qui ne pouvoit avoir que des ſuites fâcheuſes pour l'un & pour l'autre ; il lui demanda ſes lettres, & ofrit de lui rendre les ſiennes. Mademoiſelle d'Etrées conſentit ſans peine à cette rupture, & lui marqua un lieu pour faire cet échange. Elle lui porta de bonne foi toutes les lettres qu'elle avoit de lui ; mais il n'eut pas la même franchiſe, & garda les plus tendres, pour la tenir par ce gage dans une eſpece de dépendance. Elle fut extrêmement irritée de cette perfidie, & pour s'en vanger rendit de ſi mauvais ofices au Duc de Longueville auprés du Roi, que ce Prince qui recevoit tous les jours de nouvelles indignitez à la Cour s'engagea dans une

Ligue criminelle & fut tué en faisant son entrée à Dourlans d'un coup de mousquet qui lui fut tiré à bale, pendant que la garnison faisoit une salve d'honneur devant lui. On acusa Mademoiselle d'Etrées d'avoir suborné un soldat pour lui ôter la vie en cette ocasion, & cela n'étoit pas sans aparence.

Quelques soins que le Roi prit de retenir le Marquis de Cœuvres par ses bienfaits, il ne pouvoit s'acoûtumer à ses assiduitez auprés de sa fille, craignant qu'elle n'achevât de deshonorer sa famille, que la conduite de la Marquise sa femme avoit déja commencé de mettre en mauvaise reputation. Cette impudique avoit suivi en Auvergne le Marquis d'Allegre, avec qui elle vivoit dans un concubinage public, sans s'embaraſſer du scandale qu'elle causoit. Le Marquis craignant qu'on ne l'acusât de la vie licentieuse de Mademoiselle d'Etrées resolut de la marier pour n'être plus obligé de veiller sur ses actions, & il lui choisit pour époux Nicolas Dumersal, Sei-

gneur de Liancourt, Gentil-homme d'illustre naissance, & qui avoit de grands biens, mais dont l'esprit étoit aussi mal fait que le corps. Quoique Mademoiselle d'Etrées fut informée de tous ses défauts, elle ne laissa pas de consentir à ce mariage pour s'affranchir de la tiranie de son pere, sur la parole que le Roi lui donna qu'il ne permetroit pas que le mariage se consomât; mais ce Prince s'étant trouvé engagé dans une entrepriſe qui le retint plus long-tems qu'il ne se l'étoit imaginé ne put honorer ses noces de sa presence. La nouvelle mariée voiant arriver l'heure fatale où elle devoit être livrée au monstre qu'on lui avoit choisi pour époux, sans que son Galant parut pour la garantir du peril où elle aloit être exposée, aprés avoir pesté cent fois contre sa negligence, & juré autant de fois qu'elle s'en vangeroit, elle se prepara à soûtenir l'ataque avec toute la vigueur dont elle étoit capable. Comme elle vit qu'il ne faloit plus atendre de secours que d'elle-même, elle opoſa si bien sa resistance

aux empreſſemens de ſon mari qu'il ne put la faire reſoudre à ſe coucher de toute la nuit. Le lendemain il l'emmena chez lui eſperant qu'il en viendroit plus aiſément à bout dans un lieu où il ſeroit le maître, mais elle ſe fit acompagner par toutes ſes parentes qui avoient été conviées à la noce, & les retint auprés d'elle juſqu'à ce que le Roi vint la mettre en liberté.

Ce Prince étant arrivé à la plus prochaine ville, manda à Liancourt de le venir trouver, & ce mari commode s'y rendit avec ſa femme, eſperant tirer quelque avantage pour ſa fortune de l'amour que le Roi avoit pour elle; mais le Roi ſans ſonger à lui partit pour aler aſſieger Chartres. Madame de Liancourt fut du voiage & ſe fit acompagner par ſa ſœur, & par une de ſes couſines. Le ſiege fut long, ce qui donna le loiſir au Roi de faire venir au Camp Eliſabet de Babou femme de François d'Eſcoubleau Marquis de Sourdis, tante de Gabrielle d'Etrées pour lui ſervir de Gouvernante. La Marquiſe qui avoit une grande expe-

fience en galanterie, donna de si bonnes instructions à sa niece qu'elle gagna toutes les afections du Roi par ses complaisances, & obtint pour le Marquis de Sourdis le Gouvernement de Chartres aprés que la place fut prise.

Henri IV. avant son intrigue avec Mademoiselle d'Etrées, avoit disposé la Reine Marguerite sa femme sœur des trois derniers Rois ses predecesseurs, mais d'une conduite peu reguliere, à consentir à la dissolution de leur mariage sous de certaines conditions; même déja cette Princesse s'étoit retirée au Château d'Isson en Auvergne, situé sur une montagne escarpée, & auquel elle avoit fait ajoûter toutes les fortifications qui le pouvoient rendre imprenable. L'amour du Roi éloigna la conclusion de ce traité, craignant que lors qu'il seroit libre ses sujets ne le pressassent de se marier, à quoi il ne pouvoit se resoudre, ne lui étant pas permis d'épouser sa maîtresse qui avoit un autre mari. Dans l'impossibilité où il se trouvoit d'avoir un fils qui lui sucedât il son-

g a à marier Madame Caterine sa sœur avec un Prince de son saug, & dans cette veuë la fit venir auprés de lui, il ala au devant d'elle jusqu'à la Loire, & lui presenta le Duc de Montpensier qu'il lui destinoit pour époux. La Princesse le receut fort mal, soit que sa personne ne lui plût pas, ou qu'aiant déja donné son cœur au Comte de Soissons, elle ne pût se resoudre à engager sa foi avec un autre. Elle arriva à Diepe, où elle trouva Madame Gabrielle, (C'est ainsi qu'on apeloit Mademoiselle d'Etrées depuis son mariage) plus elle la trouva digne de l'amour que son frere lui témoignoit, plus elle conçut d'aversion pour elle. Cette Princesse regarda sa faveur avec envie, & pour l'humilier la traita avec tant de hauteur que toute autre personne en auroit été déconcertée. Madame Gabrielle se plaignit au Roi de ses mépris, & le pria de les separer. Tout ce que ce Prince pût faire pour contenter sa Maîtresse sans desobliger sa sœur, fut de mener Madame Gabrielle à tous les voiages qu'il fut obli-

gé de faire pour achever la conquête de ſon Roiaume, & de laiſſer Madame à Diepe. Madame Gabrielle qui ne quitoit preſque plus le Roi, commença de s'inſtruire des afaires par le conſeil de Madame de Sourdis, & montra tant de penetration & de jugement en traitant les matieres les plus importantes qu'elle ſe procura par ce moien l'entrée dans les Conſeils. Le Chancelier de Chinconi ne contribua pas peu à lui procurer cet avantage. Il avoit conçeu pour elle une violente paſſion, & n'avoit pû s'empêcher de lui en donner connoiſſance malgré la gravité qu'exigeoit de lui la dignité dont il étoit revêtu ; mais ſe faiſant aſſez de juſtice pour connoître que les agrémens de ſa perſonne ne pouvoient pas engager Madame Gabrielle à ſoufrir ſes ſoins, il eut recours à d'autres voies, & ſe rendit neceſſaire en lui donnant les moiens de contenter ſon ambition.

La joie qu'elle avoit euë de ſe voir élevée à un ſi haut degré d'honneur fut moderée par la nouvelle qu'elle receut de la mort de ſa mere qui avoit été

massacrée à Issoire en Auvergne par le peuple mutiné contre le Marquis d'Allegre son Amant ; mais elle tâcha de s'en consoler avec le Duc de Bellegarde qu'elle aimoit toûjours, & qu'elle voioit secretement sans que le Roi pût la convaincre d'infidelité, quoi qu'il eût souvent des soupçons jaloux qu'elle tâchoit de dissiper par ses caresses & par les protestations qu'elle lui faisoit de n'être sensible que pour lui. La fortune neanmoins pensa découvrir ce mistere malgré toutes les precautions que prenoient ces deux Amans pour n'être pas surpris. Le Roi avoit mené Madame Gabrielle, & étant parti fort matin pour executer quelque entrepriſe qu'il avoit premeditée, il la laissa au lit où elle demeura sous pretexte d'une feinte incommodité, pendant que Bellegarde pour mieux cacher son jeu publia qu'il retournoit à Mante: Mais aussi-tôt que ce Prince fut parti, Arphure confidente de Madame Gabrielle qu'on nommoit ordinairement la Rousse, introduisit le Duc dans un Cabinet dont elle seule avoit

la clé, & l'en retira quand sa Maîtresse se fut défaite de toutes les personnes qui lui pouvoient être suspectes. Pendant que ces deux Amans ne songeoient qu'à goûter tous les plaisirs qu'une tendre passion peut donner, le Roi qui n'avoit pû executer son dessein revint, & par son retour precipité les jeta dans un grand embarras. Madame Gabrielle étant avertie, Arphure fit promtement entrer le Duc dans le Cabinet d'où il ne faisoit que de sortir; La porte donnoit dans la ruëlle, & la fenêtre sur le Jardin. Le Roi eut envie de manger des confitures, & comme il sçavoit qu'Arphure enfermoit celles de sa Maîtresse dans ce Cabinet il en demanda la clé, Madame Gabrielle répondit que cette fille l'avoit emportée & qu'elle étoit alée visiter quelque parente qu'elle avoit dans la Ville. Le Roi que ces refus firent entrer dans quelque soupçon se mit en devoir d'enfoncer la porte, quoi que Madame Gabrielle pour l'en empêcher se plaignit que le bruit lui faisoit mal à la tête. Le Roi qui vouloit absolument

s'éclaircir de ce doute feignit de ne le pas entendre, & continua toûjours de donner des coups de pied dans la porte. Bellegarde voiant qu'il alloit bientôt être forcé dans son azile, crut devoir tout hazarder pour se tirer d'un si mauvais pas; & comme il ne pouvoit échaper que par la fenêtre, il l'ouvrit & sauta dans le Jardin, quoi que le saut fut un peu rude à cause de la grande profondeur. La fortune lui fut si favorable qu'il ne se fit point de mal, soit que la terre fut humide ou que sa disposition eût rendu sa chûte moins dangereuse. Arphure qui étoit en sentinelle pour observer ce qu'il deviendroit, ne l'eut pas plûtôt vû sauter qu'elle revint faisant l'empressée, & dit pour s'excuser qu'elle n'avoit pas creu qu'on dût avoir besoin d'elle. Cette adroite confidente ouvrit incontinent le Cabinet, & donna au Roi les confitures qu'il demandoit. Ce Prince surpris de n'y trouver personne s'imagina que Bellegarde étoit devenu invisible, & Madame Gabrielle que son étonnement avoit rendu plus hardie, lui fit

milles reproches injurieux. Elle lui dit qu'aparemment son amour commençoit de s'afoiblir, & qu'il ne cherchoit qu'un pretexte pour rompre avec elle, mais qu'elle ne lui donneroit pas le loisir de quiter le premier, étant absolument resoluë de se retirer auprés de son mari. Le Roi intimidé de cette menace se jetta à ses pieds lui demanda pardon, & lui promit de n'avoir plus de jalousie, il n'osa même de long tems lui marquer aucun soupçon, de peur qu'elle ne prît un parti si contraire à son repos.

Pendant que la Cour étoit dans cette disposition, la Ducheſſe de Guise qui étoit demeurée à Paris avec les Chefs de la Ligue fit demander au Roi un passeport pour aler à une de ses terres; ce Prince l'acorda de bonne grace, & même lui permit de passer par la ville où il étoit. Mademoiselle de Guise fut bien aise de ce voiage, moins par curiosité, quoi que ce défaut soit ordinaire aux personnes de son sexe, que pour satisfaire deux passions opposées. Elle aimoit Bellegarde, & haissoit

Madame Gabrielle parce qu'elle en étoit aimée. Elle vouloit voir l'un pour tâcher de le rengager, & observer l'autre pour chercher les moiens de s'en vanger : Mais pour bien entendre cette intrigue, il faut reprendre cette histoire de plus haut.

Pendant que Paris étoit assiegé par l'armée du Roi il y avoit souvent des tréves pendant lesquelles tous les braves se rendoient sur le bord des fossez pour lier conversation avec les Dames, qui pour le même dessein venoient sur les remparts. Anne d'Anglure, Seigneur de Givri, qui étoit amoureux de Mademoiselle de Guise, le lui disoit toûjours, ou lui faisoit quelque honnêteté. Elle n'y faisoit aucune réponse, parce qu'elle avoit encore quelque pretention sur le cœur du Roi, qui avoit demandé son portrait, & témoignoit être disposé à l'épouser pourveu que ce mariage engageât les Chefs de la Ligue à rentrer sous son obéissance. L'esperance d'une Couronne lui fit mépriser tous ceux qui oserent se declarer ses Amans,

mais elle ne garda pas toûjours sa fierté. Un jour Bellegarde s'étant laissé entrainer par quelqu'un de ses amis aux postes les plus commodes pour leurs conversations avec les Dames de la Ville, aperçeut Mademoiselle de Guise qu'il trouva si aimable, qu'il ne pût s'empêcher d'arrêter long-tems les yeux sur elle. Cette Princesse s'en aperçeut, & expliquant cette atention à son avantage, ne douta point qu'elle n'eût fait la conquête du Duc. Elle l'examina ensuite, & trouvant cet Amant fort digne d'être aimé, elle crut qu'il ne lui seroit pas impossible de se consoler de la perte des grandeurs dont on lui avoit donné l'esperance, pourveu qu'elle pût passer le reste de ses jours avec un homme pour qui elle sentoit déja un grand penchant. Bellegarde avoit été acusé d'avoir autrefois contribué à la mort du feu Duc de Guise qui avoit été tué à Blois, & Madame de Guise qui en avoit été informée se fit montrer Bellegarde comme un homme qu'elle devoit hair, mais plus elle excita son cœur à donner des

marques de haine, moins elle le trouva disposé à lui obeïr, & sentit avec une confusion étrange, qu'elle avoit pour lui des sentimens fort opposez. Ainsi la mere & la fille conçeurent en même tems de l'amour pour une personne que mille raisons de bienseance les obligeoient de haïr. Mademoiselle de Guise connut par les discours de sa mere, qu'elle étoit sa rivale, & resolut de combatre sa passion naissante, ou du moins de cacher le désordre qu'elle avoit causé dans son cœur. Bellegarde de son côté crut devoir éteindre les sentimens de tendresse qu'il sentoit pour Mademoiselle de Guise, ou du moins en faire un grand mistere, de peur que Madame Gabrielle qui avoit été le principal apui de sa fortune, ne travaillât à la ruiner, si elle avoit connoissance de son infidelité.

Il savoit que cette Princesse avoit été informée des bruits qui avoient couru à son désavantage, sur le meurtre de Blois, & ne pouvant soufrir qu'elle fût son ennemie, quoi qu'il ne songeât plus à s'en faire aimer, il em-

ploia quelques-uns de ſes amis, qui avoient habitude dans la maiſon de Guiſe, à le juſtifier dans l'eſprit de la mere & de la fille. Ces excuſes furent ſi bien reçeuës, que la Ducheſſe témoigna à ceux qui lui parloient de ſa part, qu'elle n'avoit jamais ajouté foi à ces calomnies, & défendit à ſa fille d'acuſer le Duc à l'avenir, de la mort de ſon pere. Mademoiſelle de Guiſe obeït ſans peine, à un ordre ſi doux, & éprouva que ce n'eſt pas ſans raiſon, qu'on dit, que l'amour juſtifie tous les crimes.

Les honnêtetez de la Ducheſſe jeterent Bellegarde dans un nouvel embarras, il rapella dans ſon ſouvenir la maniere avec laquelle Mademoiſelle de Guiſe avoit répondu à ſes regards paſſionez, & jugea qu'il ne lui ſeroit pas impoſſible de s'en faire aimer; d'un autre côté il ſe repreſenta l'ingratitude qu'il y auroit à manquer de fidelité pour une perſonne qui lui ſacrifioit un Roi, plus grand par ſes vertus, que par le Trône où ſa naiſſance l'avoit fait monter: Cependant quoi que la

raiſon, l'ambition & la gloire, lui fiſſent condamner ſon changement, il ne put ſe reſoudre à éteindre une paſſion ſoûtenuë par de ſi agreables eſperances, il ne voulut renoncer à l'une ni à l'autre de ſes Maîtreſſes, & prit le parti de les ſervir toutes deux en même tems. Dans cette penſée, il crut devoir profiter de la bonne volonté que la Ducheſſe de Guiſe lui avoit témoignée, & lui envoioit ſouvent des lettres ou des meſſages, & en recevoit toûjours des réponſes obligeantes. Le Duc de Guiſe s'étant ſauvé de la priſon, où il avoit été toûjours renfermé depuis la mort de ſon pere, Bellegarde qui le connoiſſoit particulierement, lui dépêcha un Trompete pour le feliciter, & chargea cet homme de deux lettres pour les Princeſſes. Le Trompete, qui étoit adroit, coula dans la main de Mademoiſelle de Guiſe, celle qui s'adreſſoit à elle, ſans que perſonne s'en aperçeut. Elle ne pût parler à cet homme, parce qu'elle étoit trop obſervée, mais elle lui fit entendre par un ſigne obligeant, que

ce message ne lui étoit pas desagreable: Bellegarde en aiant été informé par son Trompete, en receut autant de joie, que s'il lui étoit arrivé quelque bonheur considerable.

Voila la disposition où étoient ces trois personnes, quand Madame de Guise envoia demander au Roi le passeport dont nous avons parlé. Bellegarde aiant scû que la Duchesse étoit partie pour aler à Mante, persuada au Roi d'envoier au devant d'elle, & en obtint la Commission. Je ne dirai point ce qui se passa dans cette entrevûë, mais il est facile à deviner que la mere ne perdit pas une si favorable ocasion de faire entendre au Duc ce qui se passoit dans son cœur, & que la fille répondit aux regards passionez que ce même Duc laissoit échaper vers elle, par d'autres qui n'étoient pas moins tendres, quoi que la pudeur en moderât la vivacité. Lors que la Duchesse fut arrivée à la Cour, elle ne pût se lasser de loüer la beauté de Madame Gabrielle, mais la Princesse quoi qu'elle demeurât d'acord

en elle-même de tout ce qu'elle entendoit dire à sa mere, ne pût se resoudre à vanter des charmes qui lui disputoient un cœur sur lequel elle avoit des grandes pretentions. Madame Gabrielle de son côté aprés avoir jetté les yeux tantôt sur Bellegarde, & tantôt sur Mademoiselle de Guise, eut un secret dépit de trouver cette Princesse si belle; ainsi ces deux Rivales eurent toute la froideur l'une pour l'autre qu'elles pouvoient se témoigner, sans manquer à la civilité qu'elles se devoient reciproquement. Même sur le soir Mademoiselle de Guise étant au Cercle, dit à Bellegarde, qu'elle aperçeut derriere sa chaise, aprés avoir consideré quelque tems Madame Gabrielle, qu'elle ne la trouvoit pas si belle, que la renommée l'avoit publiée; A quoi le Duc n'osa répondre, de peur d'être entendu de son ancienne Maîtresse, dont il étoit fort proche.

Le Roi qui étoit informé de l'amour de la Duchesse de Guise pour Bellegarde, comprit aisément qu'il

n'avoit de la complaisance pour elle, que de peur qu'elle ne s'aperçeût de la passion qu'il avoit pour sa fille. Le jugement qu'il en fit, fut avantageux au Duc en deux manieres; il dissipa les sentimens jaloux que ce Prince avoit eu pour Madame Gabrielle, à qui il s'atacha plus fortement, & renonça entierement au dessein qu'il avoit eu d'épouser Mademoiselle de Guise; ce qui mit Bellegarde en état de continuer, sans empêchement, son intrigue avec ses deux Maîtresses.

Il auroit été trop heureux s'il avoit pû guerir Madame Gabrielle de sa jalousie, aussi bien que le Roi, mais elle avoit trop de penetration & trop d'interêt à examiner sa conduite, pour être facilement trompée: elle s'aperçeut bien tôt des soins qu'il rendoit à Mademoiselle de Guise, & le dépit qu'elle en eut l'empêcha de gouter le plaisir que lui auroit donné la credulité du Roi si elle eût eu l'esprit plus libre. Mademoiselle de Guise remarqua à son tour, les inquietudes de Madame Gabrielle, & soit qu'elle crût en

ſles augmentant, l'obliger à rompre entierement avec Bellegarde, ou que par vanité elle prît plaiſir à faire craindre le pouvoir de ſes charmes, elle ne garda plus aucun ménagement, & afecta, en preſence de ſa Rivale, de donner au Duc toutes les marques d'afection, qui pouvoient entretenir ſa jalouſie; Il eſt vrai qu'en lui enlevant cet Amant, elle crut ne lui faire aucune injuſtice, puis qu'elle lui avoit ôté le cœur du Roi. Cependant les choſes n'étoient pas égales, & il eſt conſtant que Madame Gabrielle auroit renoncé, ſans peine, à tous les interêts de la fortune, pourveu qu'elle eût trouvé ſon conte du côté de l'amour.

La Ducheſſe de Guiſe aprés avoir demeuré à la Cour un jour, & obtenu la neutralité pour la maiſon où elle vouloit paſſer l'Eté, prit congé de Sa Majeſté. Madame Gabrielle ne pût pardonner à ſa fille l'entrepriſe qu'elle avoit faite ſur le cœur de ſon Amant, & ne voulut voir ni l'une ni l'autre à leur départ, ſous pretexte d'une feinte indiſpoſition. Bellegarde, & la plû-

part des grands de la Cour les acompagnerent fort loin, & ne revinrent que le lendemain. Madame Gabrielle receut si mal le Duc à son retour, qu'il en eut de l'inquietude; car il savoit bien qu'il lui seroit dificile de lier un commerce fort étroit avec Mademoiselle de Guise, pendant que la guerre dureroit, & cette reflexion lui fit craindre de perdre son ancienne Maîtresse, qui pouvoit le consoler de l'absence de la nouvelle. Il se reprocha cent fois son indiscretion, & il y eut des momens qu'il se repentit d'avoir été infidele inutilement. Si Bellegarde avoit l'ame agitée, la Dutchesse de Guise ne l'avoit pas plus tranquille, elle ne pouvoit vivre éloignée de celui qui ocupoit toutes ses pensées & pour lever les obstacles qui l'empêchoient de le voir, elle fit resoudre son fils à traiter avec le Roi, dequoi elle donna avis à Sa Majesté, par un Courrier qu'elle lui dépêcha exprés. Henri IV, qui ne souhaitoit rien tant, que de ramener ses sujets à leur devoir, par la douceur, & principalement ce jeune

Prince qu'il eſtimoit, & qu'il ſçavoit être en grande conſideration dans le parti de la Ligue, acepra la propoſition, & choiſit Bellegarde pour entrer en negociation avec la Ducheſſe. Madame Gabrielle en aiant eu avis, eſſaia d'en faire nommer un autre, & repreſenta au Roi que ce Duc étoit un jeune homme ſans experience, qui reüſſiroit mal dans cet emploi, & que ſon entremiſe ne ſeroit pas auſſi agreable au fils, qu'à la mere. Bellegarde qui ſouhaitoit avec paſſion de revoir Mademoiſelle de Guiſe, emploia le credit du Duc de Nevers, qui tenoit la premiere place dans le Conſeil, pour confirmer le Roi dans ſon premier deſſein. Ce Miniſtre n'eut pas beſoin d'une grande éloquence, pour perſuader ſon Maître; comme il avoit penetré que la jalouſie faiſoit agir Madame Gabrielle, la même paſſion l'empêcha de ſe rendre aux raiſons qu'elle lui alleguoit.

Le Duc partit enfin, & ſon voiage n'eut pas tout le ſuccez qu'il s'en étoit promis. Paris s'étant remis ſous l'obeïſſance

boissance du Roi ; ce Prince qui voioit le parti de la Ligue entierement ruiné, ne put se resoudre à acorder au Duc de Guise les conditions qu'il demandoit. Bellegarde ne se rebuta pas neanmoins, & fut si bien servi par le Duc de Nevers, qu'il obligea le Roi à acorder au Duc de Guise un traité fort avantageux. Ce Duc vint saluer le Roi à Mante, & en receut un acueil favorable. Il passa ensuite à l'apartement de Madame, qui le trouva si bien fait, qu'elle crut le devoir preferer au Comte de Soissons.

* Madame Gabrielle voiant que Bellegarde avoit fait l'acommodement du Duc de Guise, voulut faire aussi celui du Duc du Maine, dans l'espetance que ce Prince pourroit lui être utile dans le dessein qu'elle avoit d'épouser le Roi : elle lui en fit faire quelque ouverture, & ce Duc promit d'emploier tout le credit de la Ligue, pour l'élever sur le Trône. Elle obtint d'abord pour le Duc du Maine la permission de se retirer à Châlons, avec une tréve generale pour tout son parti,

& aiant gagné le Preſident Jannin, qui negocioit par ordre du Roi cet acommodement, elle lui fit paſſer quantité d'articles, qui auroientreceu beaucoup de dificulté, ſans ſa recommandation.

Quelque tems aprés le Roi partit de Mante pour aler aſſieger Laon, & pendant ſon abſence, Madame Gabrielle acoucha de Ceſar, Duc de Vandôme; Le Roi en aiant receu la nouvelle au Camp, voulut témoigner la joie qu'il en avoit, par quelque liberalité envers ſa Maîtreſſe, qu'il fit Marquiſe de Beaufort; Dés qu'il fut de retour, Madame Gabrielle travailla tout de bon, à le diſpoſer au mariage qu'il ſouhaitoit. Et comme pour en venir à bout, il faloit rompre celui que ce Prince avoit contracté avec la Reine Marguerite, elle tâcha d'obtenir le conſentement de cette Princeſſe: ceux qui lui en parlerent, ne l'y trouverent pas diſpoſée, par la ſeule raiſon qu'elle ne pouvoit voir ſans chagrin, la place qu'on vouloit lui faire abandonner, ocupée par une perſonne d'un

rang si inferieur au sien. Si la Marquise de Beaufort aprit avec déplaisir le mauvais succez de cette negociation, elle en fut consolée par les nouveaux empressemens du Duc de Bellegarde, qui sentit ralumer ses feux presques éteints, par cette augmentation de faveur. Il prit soin de se justifier, & fut écouté favorablement, parce que l'on croit aisément ce qu'on desire.

Quoi que Bellegarde eût fait la paix avec la Marquise, il n'en fut pas moins assidu auprés de Mademoiselle de Guise, à qui il rendit de si frequentes visites, que son frere commença de le trouver mauvais. Il condamnoit la temerité du Duc, tandis qu'il commettoit la même faute en servant Madame; & il en parla d'une maniere si desobligeante que Bellegarde se crolant obligé de s'en ressentir, travailla à l'éloigner de la Cour. Il fit, representer au Roi, par le Duc de Nevers, que la recherche que ce Prince faisoit de Madame sa sœur, sans sa permission, blessoit son autorité, & qu'il seroit à propos de le releguer dans quelque

Province, sous pretexte d'un emploi honorable. Le gouvernement de Provence en fournit une belle ocasion, & la Marquise de Beaufort le demanda pour lui. Le Roi ne pût refuser cette grace à son Favori & à sa Maitresse, qui la demandoient en même tems. Le Duc de Guise fut pourveu de ce Gouvernement, & contraint de partir sans avoir eu presque le loisir de prendre congé de Madame.

Cette Princesse fut fort surprise, quand elle aprit que son Amant aloit s'éloigner d'elle, sans esperance de le revoir de long-tems, & elle n'eut pas la force de lui dire adieu. Elle tâcha de penetrer qui lui avoit atiré ce malheur, & n'en aiant pû rien découvrir aprés avoir pesté quelques jours, contre son mauvais destin, elle se laissa consoler de cette perte par Jean Louïs de Nogaret de la Valette, Duc d'Espernon, & quoi qu'il n'eut ni l'agrément, ni la jeunesse du Duc de Guise, elle vécut avec lui en fort bonne intelligence, jusqu'à son mariage avec le Duc de Bar, qu'elle ala trouver dans

ſes Etats, & délivra par ſon départ, la Marquiſe de Beaufort, du chagrin qu'elle avoit de rendre plutôt à la naiſſance & au rang de cette Princeſſe, qu'à ſa perſonne, des déferences qui étoient ſouvent mal receuës.

Bellegarde ſeut profiter de la belle humeur, où le départ de la Ducheſſe de Bar, avoit mis la Marquiſe de Beaufort, pour la diſpoſer à faire amitié avec Mademoiſelle de Guiſe; il lui fit même trouver bon qu'il épouſât cette Princeſſe, puis que c'étoit le ſeul moien de guerir la jalouſie du Roi, qui ſe reveilloit de tems en tems, Mademoiſelle de Guiſe de ſon côté en fit toutes les avances, connoiſſant l'avantage qu'elle pouvoit tirer de cette union, dans un tems où la Marquiſe de Beaufort diſpoſoit à la Cour de toutes les graces. Depuis ce tems là ces deux Dames vécurent dans une ſi parfaite intelligence, qu'elles ne ſe quitoient preſque plus, & afectoient d'avoir les mêmes habits, & les mêmes patures. Cette reconciliation abuſa tellement le Roi qu'il ne ſoup-

çonna plus Bellegarde d'avoir aucun commerce avec la Marquiſe, & il ne ſeroit de long-tems ſorti de cet erreur, ſi un accident impreveu n'eut réveillé ſa jalouſie. Bellegarde avoit un ſoir écrit un billet, fort tendre à la Marquiſe, qu'Arphure oublia ſous ſa toilete, n'aiant pas pris ſoin de le ſerrer, par ce que ſa Maitreſſe s'étoit trouvé un peu incommodée. Pierre Beringhon, premier valet de chambre du Roi, étant alé de bon matin chez Madame de Beaufort, par ordre de ce Prince, pour aprendre des nouvelles de l'état de ſa ſanté, aperceut ce fatal billet, dont il ſe ſaiſit, & le porta à ſon Maître. Le Roi commanda à cet oficier d'obſerver ces deux Amans, & Beringhon ne s'aquita que trop fidelement de ſa commiſſion; aiant veu un ſoir le Duc entrer dans la chambre de la Marquiſe, il en ala avertir ſa Majeſté, qui commanda à Charles de Choiſeul Marquis de Prâlin, Capitaine de ſes gardes du corps, d'aler poignarder ce temeraire entre les bras de ſa Maitreſſe.

Le Marquis fut au deſeſpoir d'être chargé d'un ordre ſi rigoureux, contre deux perſonnes qui l'avoient obligé en pluſieurs ocaſions : il obeit neanmoins, & en paſſant par la ſale des Gardes, fit ſigne à cinq ou ſix de le ſuivre ; mais il prit un chemin ſi long, & fit tant de bruit, qu'en y arrivant, il ne trouva plus que Madame de Beaufort toute ſeule, à qui il expoſa ſa commiſſion. Elle lui ſçeut ſi bon gré du ſervice qu'il lui avoit rendu, qu'elle lui promit de n'en perdre jamais le ſouvenir, & ce fut à ſa recommandation & à celle de Mademoiſelle de Guiſe, qui n'avoit pas moins pris d'interêt qu'elle à la conſervation de Bellegarde, que Prâlin obtint le bâton de Maréchal de France. Elles le mirent ſi bien dans l'eſprit du Roi, qu'il parvint depuis à ce haut degré de fortune, où on le vit ſur la fin du Regne de Henri le Grand. Cependant la Marquiſe de Beaufort reprocha au Roi ſes injuſtes ſoupçons, & ce Prince n'eut rien à opoſer aux tranſports de ſa colere que la lettre que Beringhon lui avoit aportée. Elle jura

qu'elle ne l'avoit point leuë, & se justifia aisémtnt, parce qu'elle étoit en possession, de persuader à cet Amant credule, tout ce qu'il lui plaisoit. Il falut pour guerir entierement sa jalousie consentir à l'exil de Bellegarde, qui receut ordre de sortir de la Cour, & de n'y revenir plus, qu'il ne fût marié, & qu'il n'y mena sa femme. Le Duc partit, & pour ne demeurer pas long-tems éloigné du sejour des plaisirs, épousa Anne de Beuïl, fille d'Honoré de Beuïl, sieur de Fontaine, qui avoit été tué au siége de St.Malo, lors que cette Ville s'étoit declarée pour la Ligue. Il revint avec elle à Paris, & y trouva une nouvelle beauté qui paroissoit pour la premiere fois à la Cour, c'étoit Louise de Budos, fille de Jaques de Budos, Vicomte de Portes, & de Caterine de Clermont, mariée depuis peu avec le Connétable de Montmorenci. Cette jeune Dame fit trembler toutes celles qui prerendoient de reussir en galanterie;& ce ne fut pas sans raison, puis qu'il n'y eut point d'Amant, dont la fidelité fut à l'épreu-

ve de ſes charmes, mais elle étoit ſi fiere qu'elle mépriſoit l'amour des uns & la jalouſie des autres.

Le Roi ne ſe défendit pas mieux que ſes Courtiſans contre les traits brillans qui partoient de ſes yeux, & lui rendit des ſoins ſans ſe mettre en peine du chagrin que ſes aſſiduitez cauſoient à Madame de Beaufort. La Connétable prenoit plaiſir d'augmenter ſes inquietudes, & en plaiſantoit avec le Maréchal de Biron qui poſſedoit ſeul toutes ſes inclinations. La fortune délivra bien-tôt aprés la Marquiſe d'une ſi dangereuſe Rivale. Elle mourut en couche, laiſſant au Connétable deux enfans extrêmement jeunes, Henri depuis Duc de Montmorenci, & Charlote Marguerite, qui fut mariée à Henri de Bourbon Prince de Condé, qui donna lieu à une grande intrigue ſur la fin de ce Regne. Madame de Beaufort eut auſſi encore des enfans du Roi, Caterine Henriete legitimée de France, qui épouſa en 1619 Charles de Lorraine Duc d'Elbeuf, & Alexandre de Vandôme nommé communé-

ment le grand Prieur, qui termina ſes jours dans le Dongeon du Château de Vincennes, où il avoit été enfermé par ordre de Louïs XIII. La Marquiſe de Beaufort n'acoucha de ce Prince, qu'aprés qu'elle eût été démariée, & ce fut alors que ſe voiant libre, elle emploia toute ſon adreſſe pour obliger le Roi à lui mettre la Couronne ſur la tête. Ce Prince, ſur l'eſprit duquel elle avoit un entier aſcendant, n'oublia rien de ſon côté pour lui donner cette ſatisfaction, & éxila Nicolas de Neuville, Seigneur de Villeroi, Secretaire d'Etat, pour avoir oſé condanner avec trop de liberté le deſſein qu'il en avoit. Comme le Roi étoit aſſuré d'obtenir, quand il voudroit, le conſentement de la Reine Marguerite, il ne reſtoit plus qu'à faire aprouver le divorce par la Cour de Rome, & il y envoia, pour cet efet, en qualité d'Ambaſſadeur Extraordinaire, Nicolas Brulard, Seigneur de Silleri, alors Preſident au Parlement, & depuis Chancelier de France. C'étoit un de ſes plus habiles Miniſtres; & comme il n'avoit pas

moins de zele pour les interêts du Roi ſon maître, que pour ceux de la Marquiſe à qui il devoit une partie de ſa fortune, il étoit à preſumer qu'il n'oublieroit rien pour y réuſſir. Avant que de raporter le ſuccés de ſa negociation, il ne ſera pas hors de propos de faire voir ſur quels fondemens le Roi demandoit la diſſolution de ſon mariage, ce qu'on ne ſçauroit mieux aprendre que par le Manifeſte qu'il fit faire à cette occaſion.

Manifeſte d'Henri IV ſur ſon Divorce d'avec la Reine Marguerite.

JE penſois me diſpenſer de rendre raiſon au public des motifs qui m'ont porté aprés vingt-huit années de mariage, à me ſeparer de la ſœur des Rois mes Predeceſſeurs, ſous pretexte de la parenté qui eſt entre nous. Etant au deſſus des loix, je ne devois qu'à Dieu le conte de mes actions, mais comme quelques Etrangers, &

plusieurs François peu afectionnez à mon service, prennent de là ocasion de décrier ma conduite, les uns m'apellant voluptueux, les autres athées, & tous ensemble ingrat : J'ai creu qu'il y aloit de mon honneur, d'éclairer l'esprit de ceux qui se sont laissé abuser, & de confondre la malice de mes Ennemis secrets, en exposant aux yeux de tout le monde, les veritables causes du Divorce que je demande. Dans le rang où Dieu m'a élevé, ce n'est pas assez que ma vie soit sans reproche, il faut encore éviter qu'elle ne soit soupçonnée, & tirer enfin le rideau avec lequel j'avois essaié de cacher le desordre de ma famille.

On dit que le Ciel envoie des avertissemens à ceux qui sont nez pour commander aux autres, des malheurs qui leur doivent arriver. Si la pluie de sang qui tomba à Rome avant la bataille de Cannes, fut un présage de la perte que la Republique y devoit faire, je puis dire que le sang qui fut répandu le jour de mes nôces, sembloit m'annoncer les cruels déplaisirs

que devoit me cauſer cette union fatale. Je ne m'arrêtai pas à ce mauvais augure, & n'y fis aucune reflexion; non plus qu'aux paroles du Roi Charles IX. frere de cette impudique, qui la connoiſſant mieux que moi, dit plaiſamment qu'il ne donnoit pas ſa Margot ſeulement pour femme au Roi de Navarre, mais à tous les heretiques de ſon Roiaume. J'y donnai un ſens bien diferent de ce qu'il vouloit faire entendre, je m'imaginai qu'il la regardoit comme un nœud qui devoit à l'avenir atacher inviolablement tous les Huguenots à ſon ſervice; cependant le tems ne m'a que trop découvert le miſtere de cet Oracle. J'avois ſi peu pratiqué cette Princeſſe que j'ignorois que dés l'âge d'onze ans, elle avoit commencé d'être ſenſible à l'amour, & qu'Entragues & Chartrins ſe vantoient tous deux d'en avoir obtenu les premieres faveurs en cet âge. Je ne ſai ſi la generouſe émulation de diſputer cette conquête, ou l'emportement du plaiſir firent aler Entragues au delà de ſes forces, mais il eſt

certain que les éforts qu'elle lui fit faire, le mirent à deux doigts du tombeau, & lui firent quiter la partie, pour prendre une femme moins belle, mais plus retenue & plus ſage.

Le Prince de Martigues remplit la place que d'Entragues venoit de laiſſer vacante, & aiant écarté Charrins, pour qui elle n'avoit plus que de l'indiference, il demeura ſeul le maître de ſon cœur. Ce Prince aſſez vain naturellement, fit ſi peu de miſtere de ſa bonne fortune, que leur intrigue aprés avoir éré le ſujet de l'entretien de toute la Cour, ſe divulgua dans l'armée, & paſſant de bouche en bouche, fournit une ample matiere de raillerie à tous les Soldats de l'Infanterie, dont Martigues étoit Colonel. Cet Amant indiſcret portoit aux ocaſions les plus perilleuſes, une écharpe en broderie & un petit chien qu'elle lui avoit donné, & conſerva juſques à la mort, ce gage de ſon amitié. La perte de ce Favori lui arracha des larmes, que le Roi tâcha d'eſſuier en la mariant avec le Roi de Portugal; mais le Duc de Guiſe,

qui prétendoit en l'épouſant, donner quelque couleur à ſes deſſeins ambitieux, traverſa le mariage par l'adreſſe du Cardinal de Lorraine ſon oncle, qui avoit été envoié en Eſpagne, pour faire au Roi Catolique des complimens de condoleance ſur la mort d'Elizabet de France ſa femme. Cependant ce Duc s'inſinua dans les bonnes graces de cette Princeſſe par les bons ofices que lui rendit Madame de Carnavalet. On pretend que les Ducs d'Anjou & d'Alençon troublerent cette intrigue, & qu'elle eut pour eux des complaiſances que le droit du ſang n'autoriſoit pas; mais je ne puis croire que ſa débauche ait été juſqu à cet excez. Quoi qu'il en ſoit elle n'avoit pas mal debuté avant nôtre mariage, & tout le monde ſera aiſément perſuadé que je n'ai pas eu beſoin d'une grande vigueur pour emporter la bague à la premiere courſe.

Dés que nous fumes mariez, ceux qui avoient pû pretendre à ſon àliance, s'écarterent & l'obligerent par leur retraite à ſe reduire à des galanteries de moindre éclat. La Ducheſſe de Nevers

sa bonne amie, qui aimoit Coconas, l'engagea à favoriser la Molle confident de leur intrigue, pour lui épargner le chagrin de garder les manteaux pendant qu'ils étoient ensemble. Elles ne conserverent pas long-tems leurs deux Amans, qui s'étant trouvez impliquez dans la conspiration des Maréchaux de Montmorenci & de Cossé, laisserent leur tête sur un échafaut. Ces Dames pitoiables aiant apris qu'on les laissoit exposez à la veuë du peuple enleverent elles mêmes, ces restes precieux de l'objet de leurs Amours, & les mirent dans leur caroſſe. Elles les porterent ensuite dans la Chapelle St. Martin au dessous de Monmartre, où aprés les avoir mouillez de leurs larmes, elles les enterrerent de leurs propres mains.

Ma Reine parut si touchée de la fin tragique de la Molle qu'elle fit pitié à St. Luc. Ce Cavalier resolut de l'enconsoler, & dans cette pieuse intention vint souvent la visiter à Nerac déguisé en plusieurs manieres; mais comme son chagrin recommençoit le jour lors-

qu'elle se voioit dépourveuë de ses douces consolations, elle eut besoin de Bussi pour le dissiper. Elle n'y trouva neanmoins gueres son conte avec ce dernier, parce qu'on dit qu'il n'étoit pas aussi brave dans les ruelles, qu'à la tranchée, & qu'il étoit souvent tourmenté d'une colique, dont il sentoit ordinairement les accez à l'entrée du plaisir.

La diference de partis ne l'empêcha pas d'écouter le Duc du Maine bon compagnon, gros & gras & voluptueux comme elle : Cette conformité d'humeurs fit durer long-tems leur intelligence, malgré la concurrence de Madame de Vitri, qui fit ce qu'elle pût pour la traverser. Le Duc s'oublia neanmoins un jour, jusques à écrire à sa Rivale, qu'il preferoit le Soleil à la Lune ; ce qui en termes plus intelligibles, vouloit dire, Madame de Vitri à la Reine de Navarre, parce que ma chaste épouse se faisoit apelser Diane ; mais la paix se fit, & la Lune éclipsa le Soleil.

Ce sacrifice ne pût faire perdre à

Diane ſon humeur inconſtante : auſſi n'étoit il pas juſte qu'elle gardât fidelité à un homme qui s'éloignoit d'elle, pour faire la guerre au parti que l'honneur & le devoir l'obligeoient d'embraſſer. Les Huguenots auroient même eu ſujet de ſe plaindre, ſi elle n'avoit trouvé perſonne parmi eux digne de l'ocuper, pendant quelques jours. Le Vicomte de Turenne fut le premier de leurs heros qui entra en lice. Il étoit de bonne taille, il avoit bonne mine, & il la charma d'abord par cet agreable exterieur ; mais elle ne le trouva pas auſſi aimable dans le particulier qu'en public, & lui donna ſon congé, diſant qu'il reſſembloit aux nuages vuides, qui n'ont rien de beau que l'aparence. Cet Amant deſeſperé vouloit s'aler pendre dans quelque terre inconnuë, & je ne ſçai ce qui en ſeroit arrivé, ſi pour l'interêt de nôtre parti, je ne l'euſſe obligée à le rapeller. Elle eut peine à s'y reſoudre, parce que ſa vanité lui avoit fait eſperer que le Vicomte auroit le deſſein de l'Amant d'Anaxerete, & il lui fâchoit de

se voir dérober la gloire d'avoir porté un homme de ce merite à se pendre.

Elle me fit paier cher cette complaisance, & je fus contraint de soufrir celle qu'elle avoit pour Clermont d'Amboise, qui l'embrassoit souvent en deshabillé sur la porte de sa chambre, tandis que le soir, pour lui donner le loisir de se mettre au lit, je joüois ou me promenois dans ma sale, avec les Officiers qui s'étoient trouvez auprés de moi. On ne peut pas pousser la commodité plus loin, & je connois plus d'une coquete qui acheteroit, au prix de l'or, un mari de ce caractere; cependant afin qu'on ne m'acuse pas de debiter ma morale si extraordinaire, pour aprivoiser les jaloux & profiter de leur facilité, je veux bien expliquer les raisons qui me porterent à tenir cette conduite. J'étois un Roi sans Roiaume, & chef d'un parti, qu'il me faloit maintenir, le plus souvent, sans troupes, & sans argent pour en avoir; & quand je voiois l'orage prest à fondre sur moi, sans autre moien de le détourner, que par la

soûmission. Cette bonne Dame telle qu'elle est, ne m'étoit pas inutile, sa consideration flechissoit sa mere & ses freres, aigris contre moi; D'un autre côté sa beauté m'atiroit quantité de braves que sa facilité tenoit à mon service, & elle auroit creu toucher l'interêt de nôtre parti, si elle en avoit rebuté quelcun par un excez de severité. Jugez, aprés cela, si je n'avois pas raison de la ménager, quoi qu'avec ses autres minauderies elle amusât tous ceux qui lui en contoient. Il y en eut pourtant quelques-uns qui furent l'objet de sa raillerie, & je fus honoré de la confidence de leur passion ridicule. Le vieux fou de Pierat, fut de ce nombre, l'amour le fit son Chancelier, & il brigua cette charge pour avoir le privilege de lui écrire les belles lettres que sa tendresse lui dictoit, & dont cette perfide, se divertissoit avec moi, quand nous étions seuls. Ceux qui avoient fait son horoscope lui avoit prédit qu'elle étoit menacée depuis le 21 jusques au 28 Mars 1580, de mourir de ma main, & qu'elle devoit l'im-

moler à mon honneur outragé, mais ma prudence, ou l'esperance de ma future separation, rendirent la prediction vaine, & corrigerent la malignité de son étoile. Nous continuâmes de vivre tous deux comme auparavant, moi dans mon indulgence, & elle dans son abandonnement à la volupté. Elle y chercha même de nouveaux ragoûts en faisant mettre à son lit des draps de taferas noir, & éclairer sa chambre par plus de mille bougies. Ce fut alors qu'elle devint feconde, & qu'elle mit au jour, ce fruit de son libertinage, qui élevé sous un nom emprunté promet d'encherir un jour sur les heureux talens de sa mere. Ces rafinemens l'avoient renduë si délicate, qu'elle ne pouvoit plus me soufrir. Lors que revenant de la chasse, le visage poudreux & baigné de sueur, je me couchois auprés d'elle, aussi-tôt que j'étois sorti du lit, elle faisoit changer de draps, quoi que souvent je n'y eusse demeuré qu'un quart d'heure. Son mépris n'étoit pas seulement pour ma personne, il étoit aussi

pour ma naiſſance, qu'elle croioit fort inferieure à la ſienne, & ne pouvoit s'empêcher de le témoigner à mes parens. Un jour l'aiant priée de ſouffrir que Madame de Thoiras, avec qui j'avois quelque aliance, mangeât à ſa table, elle me répondit qu'il faloit donc qu'auparavant, il lui fut permis de lui laver les pieds dans un baſſin plein d'eau, voulant dire par là qu'elle étoit ſi pauvre qu'on pouvoit la mettre au nombre de ceux qu'on choiſit pour faire la Cene; comme ſi elle n'avoit pas à Florence cent Marchands qui lui étoient plus proches de vingt degrez que pas un alié des illuſtres maiſons de Foix & d'Albret, n'étoit de celle de Bourbon; mais il lui arriva depuis des avantures qui humilierent bien ſa fierté.

Aprés qu'elle eut été chaſſée honteuſement de Paris, d'où un Capitaine des Gardes du Corps la fit ſortir, & qu'on eut fouïllé juſques dans ſa litiere pour voir qui l'acompagnoit, & ſi Meſdames de Duras & de Bethune Secretaires de ſon Cabinet, à qui il étoit

défendu de la ſuivre, n'y étoient pas, elle garda plus de meſures, de peur d'être traitée avec plus d'ignominie. Sa retenuë ne dura neanmoins, qu'autant que le ſouvenir de cet afront : aprés que l'image du plaiſir l'eut éfacé de ſa memoire, on la vit ſe plonger dans la volupté ſans ménagement. Elle me quita ſans me dire adieu, & s'en ala à Agen, Ville contraire à mon parti pour y tenir ſa Cour galante, & continuer avec plus de liberté ſa débauche. Les habitans ſcandaliſez de ſa mauvaiſe conduite, la firent partir avec tant de precipitation, qu'elle eut à peine le loiſir de monter en croupe derriere ſon Favori. Ses filles qui n'avoient pas pû trouver aſſez de chevaux de loüage ou de poſte pour les monter ſuivirent à la file, les unes ſans maſque, & les autres ſans devantiere, & pluſieurs à moitié deshabillées, dans un ſi grand deſordre, qu'on les eût plûtôt priſes pour des Egiptiennes que pour des filles d'honneur d'une grande Reine. Elles furent acompagnées par quelques Officiers, dont les uns étoient à

cheval ſans bottes & les autres à pied ſous les ordres de Lignerac qui les menat à Carlat dans les Montagnes d'Auvergne, dont Marcé ſon frere étoit Gouverneur; place forte à la verité, mais qu'on auroit plutôt priſe pour une Caverne à retirer des voleurs, que pour la reſidence d'une Princeſſe, fille, ſœur & femme de Roi.

Je rougis quand je ſonge à toutes ces indignitez ſachant bien que l'hiſtoire ne manque jamais de tranſmetre à la poſterité les actions des Grands quelque ſoin qu'on prenne de les étouffer. Quelle honte quand aprés vingt ſiecles, un ſiecle moins vicieux aprendra que celui-ci a produit ce monſtre d'impudicité, & qu'il eſt ſorti d'un ſang ſi noble & ſi pur une femme dont la diſſolution a ſurpaſſé celle des Julies & des Meſſalines.

J'eſperois avant cette derniere avanture que ſon inconſtance naturelle lui donneroit du dégout pour une débauche où elle n'avoit trouvé aucune opoſition, puis que les deſirs ne ſont irritez que par les obſtacles qu'ils rencon

rencontrent, & que pour recompenser l'indulgence avec laquelle j'avois soufert toutes ses infidelitez, elle cesseroit de me deshonorer; mais l'experience m'a fait voir que s'étant fait une habitude au vice elle ne sentoit plus de remors quand elle trahissoit son devoir. Cette obstination à violer avec tant de scandale tous les droits du mariage, m'a fait enfin resoudre à rompre le lien qui nous unissoit. Dieu qui m'a fait la grace de me délivrer de cette impudique sait combien j'aurois souhaité pouvoir avec des paroles plus douces, expliquer l'article secret de nôtre divorce, & n'être pas obligée de mettre au jour ce qui devroit être enseveli dans un éternel silence, mais le murmure public & la calomnie m'y forcent & l'assurance que j'ai de n'avancer rien qui ne soit connu de toute la France, m'y convie.

Le Roi son frere aprenant sa fuite & les plaintes que j'en faisois, m'écrivit que si j'eusse creu son conseil en sortant de Paris & traité sa sœur comme elle le meritoit je serois hors d'in-

inquietude, & qu'il n'auroit pas la tête rompuë de toutes ſes folies. Il dit même tout haut à ſon dîner, que la Reine de Navarre ne s'étoit pas contentée de ſe proſtituer aux Cadets de Gaſcogne, qu'elle étoit alé trouver les Muletiers & les Chauderonniers d'Auvergne. Ces paroles ne ſe trouverent que trop veritables, elle n'eut gueres plus de diſcernement dans le choix de ſes Favoris aprés qu'elle fut arrivée à Carlas, où elle demeura long-tems, non ſeulement ſans daix, & ſans lit de parade, mais auſſi ſans chemiſe. Elle honora de ſes faveurs ſon Cuiſinier, ne pouvant demeurer oiſive, pendant qu'elle atendoit Duras qu'elle avoit envoié en Eſpagne pour en faire venir de l'argent; quoi que la femme de cet envoié lui en vantât tous les jours la conſtance & la fidelité pour l'empêcher de prendre un ſi honteux engagement. Il eſt vrai que tous ſes autres Amans l'avoient abandonnée quand ils l'avoient veuë dans la miſere, & que St. Vincent s'en étoit retourné chez lui pour s'exemter de l'exceſſive dépenſe

qu'il lui auroit falu faire, s'il avoit entrepris de nourir toute sa maison.

La delicatesse de la Reine de Navarre ne pût s'acommoder long-tems d'un Amant qui sentoit toûjours la graisse, mais comme elle ne pouvoit s'en passer, elle prit en sa place son Ecuier Aubiac, qui n'auroit jamais esperé avec son poil roux, sa peau truitée, & son nez teint en écarlate, de devenir un jour l'objet de la tendresse d'une fille de France : Cependant il eut une ample matiere de satisfaire sa vanité, aiant été trouvé dans le lit de cette Princesse par Madame de Marcé, qui étoit venuë un peu trop matin lui faire sa cour. Cet oficieux empressement fut paié par la mort de son mari dont elle se défit adroitement par un breuvage preparé à la mode du païs de sa mere. Elle crût qu'aprés avoir empoisonné le Gouverneur, il ne lui seroit pas dificile avec le secours des soldats que Rotas, cousin d'Aubiac étoit alé lever en Gascogne, de se rendre Maîtresse absoluë de la Place, & d'en chasser ceux qui l'y avoient genereusement receuë pendant sa disgrace.

Elle ne tira neanmoins aucun avantage de son crime. Duras revenu d'Espagne voiant qu'un autre Amant avoit pris sa place ne donna point d'argent, & feignit d'avoir emploié en gand parfumez, en chevaux, & en d'autres curiositez du païs d'où il venoit, ce que cette nouvelle Amazone avoit destiné pour me faire la guerre ; le secours gascon fut découvert, la garde renforcée, & on lui conseilla charitablement de chercher un autre giste, ce que la peur d'un afront lui fit executer sur l'heure : elle en partit au même équipage, & au même desordre qu'elle y étoit arrivée, & fit tant par ses journées qu'elle se rendit à Juri, maison de la Reine sa mere. A peine avoit-elle eu le loisir de mettre pied à terre qu'elle s'y vit assiegée par le Marquis de Cavillac à qui le Roi en avoit donné la Commission ; elle y fut prise avec son Amant qu'on trouva caché sous un tas d'ordure sans barbe & sans cheveux, elle-même les lui aiant coupez avec ses ciseaux pour le mieux déguiser. Elle ne s'étoit neanmoins resoluë de le sau-

ver par cette voie, qu'aprés avoir tenté inutilement de lui donner du courage, & l'avoir exhorté d'éviter par la mort, l'ignominie qui lui étoit preparée, ofrant de lui en montrer l'exemple, pourveu qu'il eut assez de resolution pour la suivre. Je ne doute point que ceux qui liront cé Manifeste, ne soient touchez de compassion quand ils aprendront à quelles extremitez se voit reduite cette Princesse, indigne rejetton de ces fameux heros qui ont si glorieusement étendu les bornes de ce fameux Roiaume, & humilié l'orgueil de ses voisins. Je n'ai pas moins de chagrin de voir ainsi leur memoire ofensée, & leur reputation ternie par cette ennemie de la vertu; mais il faut s'en consoler, puis qu'il n'est point de race, quelque illustre qu'elle puisse être, qui n'ait un endroit defectueux, ni de source si pure, qui dans une longue course, ne mêle de la bourbe au cristal de son eau. C'est assez moralisé, finissons cette reflexion pour voir comme elle se tira du precipice où elle étoit tombée.

Elle avoit des manieres flateuſes dont il étoit dificile de ſe défendre quand elle vouloit s'en ſervir ; Elle fit tant d'avances à Cavillac qu'il n'y pût demeurer inſenſible, & preferant à la fidelité qu'il devoit à ſon Maître un plaiſir paſſager, il ſe laiſſa ſurprendre aux artifices de ſa priſonniere, il ſacrifia l'interêt de ſa fortune aux douceurs que l'amour lui prometoit,& ſe laiſſant aveugler à la jalouſie, il fit faire le procez à Aubiac par Lugoli. Ce malheureux qui n'étoit coupable d'autre crime que d'avoir répondu comme lui aux careſſes de cette Circé fut pendu à Aigue-perſe avec tant de conſtance pour ſon infidele Maîtreſſe, qu'au lieu de penſer à ſon ſalut, il baiſa juſqu'au dernier moment de ſa vie un manchon de velours bleu, unique reſte de ſes faveurs. Il ſembla que le malheureux Aubiac eût eu quelque preſſentiment de ſon infortune. La premiere fois qu'il vit cette Reine il fut ſi charmé de ſa beauté qu'il ne pût s'empêcher de dire au Commandant du Regiment de St.Luc, qui étoit auprés de lui, mon

Dieu l'aimable perſonne, ſi je pouvois paſſer une nuit avec elle, je n'aurois pas regret d'être pendu enſuite. Il n'y a pas plaiſir de deviner comme lui, de ſemblables oracles ſont à craindre, & je m'étonne que ceux qui ont heritè d'une ſi bonne fortune n'y aient fait quelque reflexion : aparemment ils ſe ſont fiez ſur le proverbe qui dit que les gibets ſont pour les malheureuz, & non pour les coupables. Cavillac s'étant défait de ſon rival qu'il avoit plûtôt immolé à ſa jalouſie qu'à ma vengeance, n'oublia rien pour plaire à ſa nouvelle Maîtreſſe. Cet illuſtre Galant qui avant que l'amour l'eût metamorphoſé, étoit auſſi propre que moi, commença de conſulter ſon miroir, de ſe ſervir de tous les ajuſtemens qui pouvoient donner quelque luſtre à ſa petite taille, mais il eut beau ſe parer, il lui fut impoſſible de fixer l'humeur inconſtante de ſa reine, les complaiſances qu'elle eut pour lui, ne furent que pour l'aprivoiſer, afin que ſe croiant aimé, il la laiſſât maîtreſſe abſoluë dans Uſſon. Pour venir à

bout de ſon deſſein, elle lui reprocha qu'il ſe défioit de ſon merite, qu'il n'avoit gueres de delicateſſe de ne lui laiſſer pas ſuivre ſon penchant ſans contrainte, & qu'elle vivroit avec lui avec moins de retenuë, ſi elle le voioit perſuadé qu'il ne devoit ſes careſſes qu'à l'ardeur de ſa paſſion. Cavillac ſe laiſſa ſeduire à ces flateuſes eſperances, mais à peine eût-il fait ſortir de la ville la garniſon qu'il y avoit miſe, & permis à la Reine d'y en faire entrer une à ſa devotion qu'elle l'envoia à St. Cirque cueillir ſes prommes, & ne voulut plus entendre parler de lui. Quand elle ſe fut fortifiée d'un ſecours qu'elle fit venir d'Orleans, elle établit ſur ce rocher l'empire de ſes délices, & ſe voiant indépendante, elle lâcha la bride à ſes plaiſirs déreglés, & prit pour modele la Nanna de l'Aretin, & profita ſi bien de ſes inſtructions, qu'elle auroit fait leçon à la femme de Jòconde, & à celle du Roi de Lombardie. Il eſt vrai que dans la crainte de ſe donner un maître, elle ſe reduiſit à ſes Secretaires, à ſes Chantres, & à quel-

ques Auberaux dont la race & les noms inconnus, même à leurs voisins ne meritent pas de trouver place dans ces Memoires.

Je n'ai pû neanmoins oublier le celebre Pomini fils de Chauderonier d'Auvergne, qu'elle tira de l'Eglise Catedrale où il avoit place entre les enfans de chœur. Il parvint par le merite d'une assez belle voix à la dignité d'un de ses Musiciens, & passant de la Chapelle à la Chambre, & de la Chambre au Cabinet, fut enfin élevé au rang de Secretaire, où il a long-tems tenu diverses parties, & fait des dépêches sur des matieres bien diferentes. C'est de tous ses Amans celui qu'elle a le plus tendrement aimé : C'est de lui qu'elle disoit qu'il changeoit de corps, de voix, de visage, & de poil comme il lui plaisoit, & qu'il avoit audience à huis clos quand il vouloit. C'est pour lui qu'elle fit faire les lits des dames qui étoient à son service si élevez qu'on pouvoit voir tout ce qui étoit dessous sans se baisser, afin qu'il ne put plus se cacher. C'est lui qu'elle cherchoit si

ſouvent la nuit à tâton derriere la tapiſſerie. Enfin c'eſt pour lui qu'elle fit ces couplets de chanſons qu'on a ſi ſouvent chantez à la Cour. Cependant aujourd'hui c'eſt un méchant homme qui déregle toute ſa maiſon, & qui ne ſçait que trop connoître qu'on n'a plus les mêmes yeux quand on n'a pas le même cœur.

Je me ſuis peut-être trop étendu ſur le détail de ces intrigues : Mais comme ce Manifeſte durera aparemment pluſieurs ſiecles, j'ai creu devoir aprendre à la poſterité ce que j'ai voulu taire au St. Pere & au Cardinal de Joieuſe, commis par ſa Sainteté pour m'entendre ſur les cauſes de nôtre divorce, eſtimant qu'il étoit de la modeſtie de ne pas ſalir leur imagination par le recit de tant d'impuretez. J'ai eu la diſcretion ſur les vingt-deux articles que contenoit mon Interrogatoire de ne rien répondre qui pût donner la moindre ateinte à l'honneur de cette ingrate. Il eſt vrai que lors qu'on me demanda ſi j'avois conſommé le mariage, je ne pûs m'empêcher

de dire que nous étions tous deux si jeunes & si sensibles au plaisir que nous n'avions pas creu devoir refuser celui que les loix nous permettoient. Si dans ce Manifeste j'ai encheri sur la verité, je m'en raporte à ses amis, si toutesfois sa mauvaise conduite lui en a encore laissé quelcun, & je leur permets de dire si j'ai ajoûté ou diminué en quelque chose, aimant beaucoup mieux obmetre quelques circonstances que de raporter toutes ses foiblesses. C'est à mon sens le veritable nom qu'il faut donner à ses jalousies & à ses dernieres fureurs amoureuses, qui ont commencé par Bonnivet, & ont toûjours continué de même depuis. Qui eût pû soupçonner d'un tel abaissement la fille d'un des plus grands & des plus sages Rois de la terre ? cependant de Reine elle est devenuë Ducheſſe, & de femme legitime du Roi de France, amante passionnée de ses plus bas Officiers. Quoi qu'elle ne garde plus aucune mesure lors qu'il s'agit de contenter ses desirs, elle croit éblouïr les yeux en profanant le plus

auguſte miſtere de nôtre Religion. Elle s'aproche trois fois la ſemaine de la ſainte Table avec une bouche auſſi fardée que le cœur ; avec un viſage plein de blanc & de rouge, & la gorge découverte juſques aux épaules. On atribua à quelque charme l'entêtement qu'elle avoit pour Pomini, parce qu'on lui voioit porter ordinairement entre la chair & la chemiſe une bourſe de ſoie bleuë penduë au cou, qui renfermoit une boite d'argent ſur laquelle on voioit gravé pluſieurs caracteres inconnus. Elle l'ouvrit en preſence de quelques-uns de ſes amis qui virent d'un côté ſon portrait, & de l'autre, celui de ſon Chauderonier. Elle leur dit, la larme à l'œil qu'elle s'étoit engagée à ne l'ouvrir qu'en de certains tems & de la conſerver juſques à la mort. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'on atribuë à des cauſes ſurnaturelles, les choſes extraordinaires dont on ne peut deviner la veritable cauſe. On a dit la même choſe de la Ducheſſe de Valentinois, qu'on aſſuroit, de ſon tems ne devoir qu'à la Magie, le

grand ascendant qu'elle avoit sur l'esprit du Roi Henri II. pere de la Reine de Navarre; personne ne le sçait plus que cette impudique. Il n'est point de meilleur juge que la conscience, elle nous éveille & nous fait sentir ses remors lors que nous paroissons ensevelis dans une profonde letargie. C'est ainsi qu'encore que cette Princesse fut enfermée dans Usson, où elle ne voioit aprocher d'elle que des gens d'un rang inferieur au sien, & qui sembloient ne la devoir regarder qu'en tremblant, elle ne pouvoit entendre toucer, rire, ou parler en sa presence, qu'elle ne s'imaginât qu'on railloit d'elle. M'en voici enfin défait, Dieu meci, & je suis encore homme à lui en dire deux mots si elle en valoit la peine.

Le desordre de sa vie passée sembloit être éfacé de la memoire des hommes, l'âge, le tems & sa prison volontaire avoient empêché ses intrigues d'éclater, sa longue habitude au mal avoit lassé les langues les plus médisantes, dont le venin ne se répand que sur ce qui a le

charme de la nouveauté. Une abſence de dix années, avoit fait preſque oublier ſon nom aux plus grands du Roiaume ; mais pour couronner une ſi belle vie & donner la derniere touche à ſon portrait qui n'étoit qu'ébauché, Elle a voulu que Paris & la Cour fuſſent le Theatre ſur lequel ſe devoit repreſenter le dernier acte de la piece qu'elle promet d'écrire elle-même pour la donner au public. Elle avoit eu dans ſa jeuneſſe aſſés de commerce avec la Nobleſſe & le Tiers Etat, mais afin que le Clergé n'eut pas ſujet de ſe plaindre, elle ala deſcendre à l'hôtel de Sens. S'il lui reſte encore quelque ſentiment d'honneur, je ne doute pas qu'elle n'ait l'ame cruellement bourrellée lors qu'elle tourne les yeux vers le Louvre, & qu'elle ſonge que ſa mauvaiſe conduite lui a fait perdre le droit que ſa naiſſance lui donnoit d'y loger : Une plus chaſte qu'elle n'auroit oſé regarder ce ſuperbe palais ſans rougir.

Elle afecta des dehors honnêtes pendant ſix ſemaines qu'elle paſſa tant

à Paris qu'au bois de Boulogne sans soufrir qu'aucun amant aprochât d'elle. Mais enfin se lassant de cette contrainte elle envoia chercher en Provence, pour la consoler de l'absence de Pomini, un valet qu'elle avoit annobli dans Usson depuis quelques années avec six aunes d'étofes. L'éloignement de son Musicien lui avoit paru si sensible, que lors qu'il fut de retour, pour se recompenser des chagrins que son absence lui avoit causez, elle demeuroit quelque fois huit jours enfermée avec lui, sans se laisser voir qu'à Madame de Châtillon, qui faisant la sentinelle à la porte, essaioit de cacher ce qui donnoit lieu à la Cour & à la Ville de blâmer sa conduite. Cet amant, fils d'un Charpentier d'Arles jadis laquais de Garnier, un des Maîtres de ma Chapelle, lui étoit devenu si cher, que pour en conserver la memoire sous une alégorie dont personne qu'eux n'entendoit le mistere, elle fit remplir ses tapisseries de palmiers. Bien lui prit d'avoir eu cette precaution deux mois aprés que son Favori

fut arrivé à Paris, le jeune Vermon le tua devant la portiere de ſon caroſſe ; le deplaiſir qu'elle en eut lui rendit odieux l'hôtel où elle avoit goûté tant de plaiſirs avec lui. Ce fut pour éloigner cette idée qu'elle abandonna le quartier de St. Antoine, pour aler loger au fauxbourg St. Germain. Elle emploia tous les hôtes du Parnaſſe à celebrer par leurs vers cet illuſtre defunt. Ses yeux demeurerent long-tems ouverts aux larmes, quoi que l'éloquent Bajomon, aſſiſté de ſon compagnon le Maine tâchât d'en tarir la ſource, & de l'en conſoler par des raiſons plus fortes que celles qu'il auroit pû tirer de Seneque.

Ceux qui liront ſes actions heroïques (car elle ne manquera pas d'Hiſtoriens) admireront ſon obſtination au vice, que l'âge, la diminution de ſes charmes, & les afronts qu'elle a receus n'ont pû vaincre. Ils demeureront d'acord qu'une ſi belle vie doit être enregiſtrée au Temple de Paphos pour ſervir de modele à celles qui voudront s'enroler dans le celebre

corps des filles de Cipris. Ceux qui pour s'atirer quelques liberalitez lui ont dedié des livres, & fait son Panegirique ont beau lui atribuer des vertus qu'elle n'a jamais euës, une longue tradition qui se conservera malgré eux pendant plusieurs siecles de pere en fils leur donnera un démenti & les convaincra d'une basse flaterie aussi bien que d'une lâche imposture, outre le reproche qu'ils ont à craindre de ceux qui aprés leur mort liront leurs écrits. Ils ne doivent pendant leur vie atendre aucune recompense de leur travail, puis que personne ne s'est jamais loüé de ses bienfaits & que tout le monde se plaint de son ingratitude. Ses amans les plus favorisez ne se sont jamais enrichis de ses presens, & l'on voit les prisons pleines de ceux qu'elle a ruinez. On lui a veu quelquesfois prodiguer des aumônes, mais jamais paier une dette de bon cœur. Elle a toûjours eu si peu de sentiment de religion qu'elle n'a jamais été au sermon sans dormir, à vêpres sans parler, ni à la messe sans l'écorte d'un galant. Elle

donne à mes dépens le dixme de ſes rentes & de ſes penſions aux Monaſteres les plus proches, mais elle retient les gages de ſes oficiers, & le prix des marchandiſes qu'on lui a fourni pendant toute l'année pour l'entretien de ſa maiſon. Elle ne cherche que l'aparence & la vanité, & n'a dans le cœur aucun ſentiment d'honneur ni de pieté. Je croiois finir ce Manifeſte par la peinture de ſes inclinations, mais Bajomon m'arrête, & me preſſe de lui donner un coup de pinceau. Cet homme le plus grand ſot qui ait jamais paru à la Cour y fut introduit par Madame Danglure, inſtruit par Madame Roland, & achevé de polir par le Maire. Elle en a fait ſon idole, quoi qu'il eut été ſoufleté par de Lone, fils d'un Procureur de Bourdeaux,& elle a pris ſoin de ſa fortune, pour l'empêcher d'aler finir ſes jours à l'hôpital. Je n'entrerai point dans le détail de leurs amours, comme on n'y verroit rien que de bas & d'indigne d'une Reine, je dois tirer le rideau par un reſte de conſideration

pour elle, & finir cette hiſtoire pour n'ennuier pas le Lecteur. Je me contenterai de prier Dieu qu'il leur touche le cœur ; & qu'il répande ſur eux la grace éficace, ſans laquelle il n'y a pas lieu d'eſperer qu'ils puiſſent ſortir de l'aveuglement où ils ſont.

Quoi qu'on puiſſe juger par ce Manifeſte qu'on ne pouvoit refuſer au Roi le divorce qu'il demandoit, comme toutes les afaires ſont toûjours fort longues à Rome pour obliger la Comteſſe de Beaufort à atendre le ſuccez de cette negociation avec plus de patience, il érigea la terre dont elle portoit le nom, en duché & pairie : quelque tems aprés cette nouvelle Ducheſſe devint groſſe pour la quatriéme fois, ce qui augmenta l'amour que le Roi avoit pour elle, & l'impatience de la poſſeder par des moiens legitimes. Il écrivit à Silleri en des termes fort preſſans de ne rien oublier pour terminer prontement l'afaire dont il étoit chargé.

* Quoi que le Roi eut entierement ruiné le parti de la Ligue, le Duc de

* *Ann* 1598.

Mercœur ne voulut pas faire son acommodement, & se jetant entre les bras des Espagnols il forma un puissant parti en Bretagne, & il pretendoit se faire Souverain, mais la plupart de ses places aiant été prises, il vit bien qu'il ne pouvoit se sauver qu'en implorant la clemence du Roi. Pour obtenir son pardon, il eut recours à la Duchesse de Beaufort, elle lui ofrit de lui acorder sa protection, pourveu qu'il donnât sa fille au jeune Duc de Vendôme son fils aîné. Le Duc de Mercœur qui pretendoit à une plus haute aliance envoia Marie de Luxembourg sa femme à la Cour, avec ordre d'ofrir à sa Majesté sa fille pour en disposer en faveur de tel Prince qu'il lui plairoit, esperant par cet artifice éluder la pretention de la Duchesse. Elle étoit trop habile pour donner dans ce piege, elle empêcha que le Roi n'écoutat Madame de Mercœur jusques à ce que le mariage eut été conclu, aprés quoi elle fit l'acomodement du Duc, qui vint saluer le Roi à Angers, où le Cardinal de Joieuse fit la ceremonie des

fiançailles avec beaucoup de pompe & de magnificence.

* Depuis que la Ducheſſe avoit conçeu l'eſperance de devenir Reine, elle avoit entierement changé de conduite, & pris un air ſi modeſte, que le Roi ſe repentit pluſieurs fois de l'avoir acuſé d'infidelité. Ce n'étoit pas neanmoins aſſez qu'il en fut perſuadé, il en faloit perſuader le public, & dans cette veuë la Ducheſſe reſolut d'aler faire ſes pâques à Paris. Le Roi avoit paſſé le Carême à Fontainebleau, d'où il partit le dimanche des Rameaux pour aler à Melun, la Ducheſſe y fit preparer un bateau, & s'y embarqua le mardi ſaint pour achever ce voiage. Elle arriva le même jour à Paris d'aſſez bonne heure, & ala deſcendre chez la Maréchale de Bulagni ſa ſœur, le lendemain elle ſe rendit au petit St. Antoine pour y entendre les Tenebres avec Madame & Mademoiſelle de Guiſe, la Ducheſſe de Rets & ſes filles, Elle y ala en litiere, & toutes les autres Dames en caroſſe, un Capitaine des Gardes du Corps marcha

* *Ann.* 1599.

toujours à côté de sa litiere, & la conduisit à une Chapelle qu'on lui avoit fait garder, pour empêcher qu'elle ne fut veuë, ou trop pressée ; Pendant tout l'ofice elle montra à Mademoiselle de Guise des letres de Rome par lesquelles on lui marquoit que ce qu'elle desiroit seroit bien-tôt achevé. Elle lui fit voir aussi deux letres qu'elle avoit receües du Roi le même jour, si passionnées, & si pleines d'impatience de la voir Reine, qu'elle avoit grand sujet d'en être contente. Ce Prince lui mandoit qu'il dépêchoit à Rome Dufrêne Secretaire d'Etat qu'elle savoit être entierement dévoüé à ses interêts, puis qu'il avoit épousé une de ses parentes pour presser sa Sainteté de lui permetre une chose qu'il étoit resolu de faire absolument. Quand le service fut achevé, elle dit à Mademoiselle de Guise qu'elle aloit descendre au Doiené de St. Germain, où elle avoit acoutumé de loger, parce qu'elle se vouloit mettre au lit se sentant un peu incommodée, & la pria de lui venir tenir compagnie. Elle

sortit en même tems de l'Egliſe, & monta dans ſa litiere pendant que Mademoiſelle de Guiſe regagnoit ſon caroſſe, quand cette Princeſſe arriva chez la Ducheſſe de Beaufort, elle trouva qu'elle ſe faiſoit deshabiller, & qu'elle ſe plaignoit d'un grand mal de tête. A peine la Ducheſſe fut-elle au lit qu'il lui prit une convulſion dont elle revint à force de remedes. Elle commença d'écrire une lette pour le Roi, mais une autre convulſion l'empêcha de l'achever, lors qu'elle en fut revenuë, on lui preſenta une lettre du Roi qu'elle ne pût lire parce qu'il lui en reprit une troiſiéme, qui lui dura juſques à la mort. Elle acóucha le Jeudi d'un enfant, à qui la violence du mal avoit ôté la vie, & elle expira le Vendredi à ſix heures du matin, ſans que la connoiſſance lui fut revenuë autant qu'on en peut juger.

D'autres atribuerent d'abord ſa mort à une autre cauſe, & publierent qu'elle avoit fait un pact avec le Demon pour épouſer le Roi, & que cet ennemi du genre humain lui avoit ôté

la vie. On ajouta pour embellir cette fable que long-tems auparavant la Ducheſſe avoit eu connoiſſance de ſa fin tragique ; qu'étant un jour au Jardin des Tuilleries elle y avoit trouvé un fameux Magicien qui diſoit la bonne avanture à pluſieurs Dames de la Cour, qu'aiant deſſein de ſçavoir quelle ſeroit ſa deſtinée elle l'avoit preſſé de l'en éclaircir, dequoi le Magicien s'étoit défendu pendant plus d'une heure lui diſant que dans l'état fleuriſſant où étoit ſa fortune, elle n'avoit plus rien à ſouhaiter, mais enfin comme elle avoit inſiſté pour ſavoir au moins comme elle termineroit ſes jours. Cet homme lui avoit dit qu'elle n'avoit qu'à prendre ſon miroir de poche, & qu'elle y verroit ce qui faiſoit l'objet de ſa curioſité, & qu'enfin la Ducheſſe aiant regardé dans ſon miroir, elle y avoit veu le Demon qui la prenoit à la gorge, ce qui l'avoit tellement épouvantée qu'elle s'étoit évanouie entre les bras d'une de ſes filles qui la ſuivoit. On conta à peu prés la même choſe de la Connétable de Mont

Montmorenci, qui étoit morte peu de tems auparavant d'une maniere fort extraordinaire, mais les gens de bons sens n'ajoûterent aucune foi à ces contes.

Le même jour Vendredi. La Varenne vint dire au Maréchal d'Onano, qui entendoit le Sermon de la passion à St. Germain de Lauxerrois, que la Duchesse venoit de mourir, & qu'il étoit à propos d'empêcher le Roi de venir à Paris, où il devoit se rendre incessamment, & qu'il le supljoit d'aler audevant de sa Majesté pour lui faire changer de route. Le Maréchal pria le Marquis de Bassompierre qui étoit avec lui au Sermon, de l'acompagner: Ce qu'il fit, & il trouva le Roi au delà de la Saussaie proche de Ville-Juif, qui venoit à toute bride sur des Coureurs.

Dés que ce Prince vit le Maréchal il se douta bien des nouvelles qu'il venoit lui anoncer, & fit voir par ses cris & par les plaintes aux quelles il s'abandonna, qu'en de certaines ocasions les heros ont leurs foiblesses comme les autres hommes. On l'emporta dans

l'Abaie de la Sauſſaie, & on le coucha ſur un lit, où il reſta juſqu'à ce qu'on eut trouvé l'ocaſion d'un caroſſe pour le ramener à Fontainebleau. Il en paſſa bien-tôt un, dans lequel on le fit monter, & étant arrivé avant la nuit à cette maiſon roiale, il trouva dans ſon apartement la plus part des Seigneurs de la Cour, qui s'y étoient rendus au premier bruit de ce funeſte acident.

Dés que le Roi fut entré dans ſa chambre, il pria toute la compagnie de s'en retourner à Paris & de prier Dieu pour ſa conſolation, ne retenant auprés de lui que Bellegarde, le Comte de Ludes, Termes, Caſtelnau, la Chaloſſe, Monglas & Fronteval; neanmoins comme Baſſompierre ſe retiroit avec les autres, il lui dit de reſter pour l'entretenir des particularitez de la mort de ſa maîtreſſe, puis qu'il avoit reſté le dernier auprés d'elle. Pendant cinq ou ſix jours, le Roi ne fut viſible que pour ceux qu'il avoit exceptez, à la reſerve de quelques Ambaſſadeurs dont il fut obligé de recevoir les

complimens de condoleance, mais ils s'en retournerent incontinent aprés leurs audiences.

Quand la douleur du Roi fut un peu apaisée, ses Favoris qui savoient que le veritable moien de dissiper son chagrin étoit de lui faire voir quelque autre Dame qui pût le consoler de la perte qu'il venoit de faire, l'engagerent à une partie de chasse auprés de Malherbe, château apartenant au Marquis d'Entragues. Ce Seigneur avoit deux filles d'une beauté distinguée & d'un esprit au dessus du commun, principalement l'aînée qui s'apelloit Henriete de Balzac. Madame d'Entragues aiant été avertie du dessein qu'on avoit d'embarquer le Roi avec une de ses filles, l'envoia prier de se venir reposer chez elle au retour de la chasse. Ce Prince qui avoit ouï parler de la beauté de Mademoiselle d'Entragues, voulut bien donner dans le piege qu'on tendoit à sa liberté, & accepta l'ofre de la Marquise. Il trouva l'aînée de ses filles mille fois plus aimable qu'il ne l'étoit figuré, & ne

pouvant se resoudre à s'en éloigner si promtement, il resta quelques jours à Malherbe avec ceux qui avoient part à sa confidence. Pendant le sejour qu'il y fit Mesdemoiselles d'Entragues mangerent toûjours à sa table, & coucherent proche de son apartement. Cette petite Cour ala ensuite au Hallier, & Madame d'Entragues au Chenaut, où le Roi l'aloit visiter tous les jours, pour avoir le plaisir d'entretenir sa nouvelle Maîtresse.

Aprés que la Marquise s'en fut retournée à Paris le Roi se rendit à Orleans où il arriva la veille de la St. Jean. Il y trouva la Maréchale de la Châtre avec ses deux filles, mais quoi qu'elles fussent fort aimables, elle ne pûrent l'y arrêter que deux jours : Il partit en poste pour s'en retourner, & ala descendre à l'hôtel de Gondi pour être plus proche de Mademoiselle d'Entragues qui logeoit à l'hôtel de Lion.

Le Roi lui envoioit souvent faire compliment par le Comte de Lude, mais son pere & son frere qui n'avoient

pas autant de complaisance pour l'amour de ce Prince que sa mere ; dirent assez brusquement à son Agent, qu'ils ne trouvoient pas bon qu'il vint faire des Messages qui deshonoroient leur Maison, & qu'ils le prioient de n'y plus revenir. Le Marquis d'Entragues ne se contenta pas d'avoir querellé le Comte, il fit mettre les chevaux au carosse, & amena sa fille à Marcoussis. Le Roi en aiant eu avis y ala quelques jours aprés en poste, feignant de ne passer par là que pour se rendre ensuite à Blois. Comme le voiage de Blois n'avoit été que pour couvrir celui de Marcoussis, le Roi n'y resta que peu de jours, & s'en retourna à Paris, courant à neuf chevaux. Il ala descendre chez le President de Verdun, & s'y fit donner un lit, mais à peine se fut-il retiré, que Bourigueux qui couchoit dans sa chambre se leva, & fit mille extravagances ; le Soleil qui lui avoit donné sur la tête en courant avec sa Majesté lui aiant fait tourner la cervelle. Le Roi surpris de ses égaremens voulut l'enfermer

faveurs, soit qu'il n'eût pû trouver l'ocasion de la pousser à bout, ou qu'elle eût crû l'enflamer davantage par une resistance afecté, pour donner quelque ocupation à son cœur. On l'engagea à passer une nuit chez Zamet avec Mademoiselle de la Glandée dont la vertu n'étoit pas si farouche que celle de Mademoiselle d'Entragues, mais la fortune ne le laissa pas jouïr en repos du plaisir qu'on lui avoit procuré. A peine se fut-il mis au lit qu'il entendit sur le degré un cliquetis d'épées: Il apella incontinent, & Bassompierre vint à lui, il lui demanda la cause de ce bruit, & aprit de sa bouche que Bellegarde & le Prince de Joinville qu'on a depuis nommé le Duc de Chevreuse s'étoient querellez sur quelques pretextes, & discours que ce dernier pretendoit que Bellegarde avoit tenus à sa Majesté au sujet de Mademoiselle d'Entragues & de lui; qu'ils avoient tiré l'épée, que le Prince de Joinville avoit receu un coup dans les fesses, & que le Vidame du Mans avoit été

bleſſé dangereuſement en voulant les ſeparer. Le Roi ſe leva en robe de chambre, & prenant ſon épée paſſa le degré precedé de Baſſompierre qui portoit devant lui une bougie dans un flambeau de vermeil doré. Il n'y trouva plus que Pralin, qui venoit de faire fermer les portes de la maiſon, les auteurs de la querelle s'étant retirez : Il ſe fâcha extrêmement, & manda la nuit même au premier Preſident de le venir trouver le lendemain avec le Parlement. Cet illuſtre corps ſe rendit le lendemain à neuf heures à la maiſon de Zamet, où il receut ordre d'informer de ce combat, & d'en faire bonne juſtice. Fleſſevin & de Turin Conſeillers de la grande Chambre, furent commis pour faire les informations, & receurent les depoſitions de Cramail, de Bazaut, de Chaſſeran & de Baſſompierre. La Ducheſſe de Guiſe & la Princeſſe ſa fille aiant eu avis de cette procedure emploierent tout leur credit pour en arrêter le cours, & obtinrent du Roi une ſurſeance, pendant laquelle le Conné-

ble acommoda ce diferent à Conflans.

Quelque tems aprés le Roi retourna à Blois, d'où il passa à Chenonceaux pour y rendre visite à la Reine Louïse, qui s'y étoit retirée, & il y vit Mademoiselle de la Bourdaisiere, fille d'honneur de cette Princesse, qui donna quelque ocupation à son cœur. Mademoiselle d'Entragues aiant été avertie de toutes ces intrigues craignit enfin que le Roi ne lui échapât, & resolut d'être moins severe. Ce Prince la visita souvent à Malherbe, où il en obtint tout ce qu'il souhaitoit, & la fit loger à l'hôtel d'Archand. Lors qu'il fut de retour à Paris sur la fin de l'Autonne, elle devint grosse, & ala faire ses couches à Monceaux où le Roi la mena lui-même, lui protestant qu'il l'aimoit assez pour l'épouser. Elle se blessa, & on arracha de son corps un enfant mort, & elle en fut long-tems malade, mais enfin elle recouvra sa santé par les soins que le Roi en prit, ne l'aiant presque point quittée pour voir les éfets des remedes qu'on lui faisoit prendre. Lors qu'elle fut en état de

voir le monde, elle aprit ce qu'on traitoit à Rome pour le mariage de ce Prince avec Marie de Medicis, & en conçeut un si violent dépit, qu'oubliant les obligations qu'elle avoit au Roi, & toutes les marques d'amitié qu'elle en avoit reçuës, elle le traita avec une indignité qui auroit rebuté tout autre Amant; mais bien loin de sentir diminuer sa passion par un procedé si bizare, il la combla de nouveaux bienfaits & la fit Marquise de Verneüil.

Pendant que le Roi essaioit d'apaiser sa Maîtresse, le Duc de Savoie arriva à la Cour. Il s'étoit engagé du vivant de la Duchesse de Beaufort à faire ce voiage, dans l'esperance que par son entremise il termineroit avantageusement les diferens qu'il avoit avec Sa Majesté pour le Marquisat de Saluces. Quand il aprit la mort de cette Duchesse qui rompoit toutes ses mesures, il auroit bien voulu s'en exemter, mais il n'étoit plus tems, parce qu'il avoit fait trop d'avances pour reculer. Il fut fort bien receu du Roi, & comme il savoit que les Dames

avoient beaucoup de pouvoir dans une Cour auſſi galante que celle de France; il fit des preſens magnifiques aux plus belles, auſſi bien qu'aux Courtiſans, qu'il ſavoit avoir le plus de part à la confidence de leur Maître, ce qui donna commencement à la conjuration qu'on vit éclater dans la ſuite. Ses artifices neanmoins n'eurent aucun éfet, & il fut contraint de s'en retourner ſans avoir rien obtenu. Le Roi qui vouloit abſolument recouvrer le Marquiſat de Saluces, donna ordre aux troupes qu'il avoit ſur pié de marcher vers les frontieres de Savoie, & aprés avoir pris congé des Dames à Paris ſe rendit à Lion. Cependant comme ſon mariage avec Marie de Medicis avoit été celebré en vertu de ſa procuration, dont Bellegarde étoit le porteur, & que Vicgne des Urſins Duc de Bracciano, l'avoit épouſée en ſon nom; Cette Princeſſe ſe rendit à Marſeille, où elle fut conduite par Elizabet de Medicis ſa tante, femme du Duc, & par Eleonor de Medicis, femme de Vincent premier Duc de Mantoüe, &

par Jourdain des Urſins ſon couſin germain. On diſoit que ce dernier avoit eu pour elle, des ſentimens plus tendres que ceux que la parenté lui inſpiroit. Elle fut receuë au débarquement par les Cardinaux de Joieuſe, de Gondi, de Givri & de Sourdis, par le Connétable de Montmorenci, par le Chancelier de Belliévre, & par le Duc de Guiſe, Gouverneur de la Province, par les Ducheſſes Doüairieres de Nemours, & de Guiſe, & par pluſieurs autres Dames. La Marquiſe de Verneüil avoit toûjours ſuivi la Cour, mais lors qu'elle aprit que la Reine devoit arriver à Lion, elle s'en retourna à Paris pour n'être pas preſente à une ceremonie qui ruinoit ſes eſperances. Les deux filles du Connétable ſe trouverent au mariage, & la Ducheſſe de Vantadour qui étoit la plus jeune donna de l'amour à Jourdain des Urſins; mais comme il ne fit pas grand ſejour à la Cour, il éteignit bien-tôt cette nouvelle paſſion auſſi bien que celle qu'il avoit euë pour la Reine, étant obligé de s'éloigner de toutes les deux

sans esperance de les revoir jamais. Des Ursins ne fut pas le seul Amant de cette charmante Duchesse. Les Ducs de Guise & d'Espernon lui offrirent en même tems leurs services, & se brouillerent si fortement dans cette concurrence, que le Roi fut contraint de se mêler de leur acomodement, quoiqu'il eut quelque disposition à devenir leur Rival. Il y eut aussi une querelle sur la préseance entre Madame de Vantadour & Mademoiselle de Guise, & quoi qu'on eut trouvé des expediens pour les mettre d'acord sur cette pretention, on ne put adoucir l'aigreur qu'avoit fait-naître entre elles la jalousie de beauté.

Le Roi témoignoit en public être fort content de son mariage, mais le changement de condition n'avoit pas changé ses sentimens pour Madame de Verneüil, à qui il dépêchoit souvent des Couriers. Ces marques d'amitié qu'elle recevoit dans le tems qu'elle devoit le moins s'y atendre la rendirent si fiere, qu'elle ne pût s'empêcher de parler de la Reine dans des

termes peu conformes au respect qu'elle lui devoit. Cette Princesse en fut informée, & témoigna être extrêmement sensible à cette injure. La haine qu'elle fit éclater pour Madame de Verneüil forma deux partis à la Cour, les uns s'étans declarez pour cette Princesse, & les autres pour la Maîtresse du Roi.

*Ce Prince aprés avoir conquis toute la Savoie & conclu un acomodement avec le Duc pour l'échange de la Bresse avec le Marquisat de Saluces, par l'entremise du Legat qui étoit venu à Lion pour lui donner la seconde benediction nuptiale, en partit en poste pour aler à Paris. Il s'embarqua neanmoins à Roüane & descendit sur la Loire jusqu'à Briare, de là il vint coucher à Fontainebleau, & le lendemain dîner à Villeneuve St. George, d'où passant la Seine au bas des Tuilleries (le pont rouge n'étant pas encore bâti) il ala coucher à Verneüil acompagné de quatre personnes seulement; mais il n'y demeura que trois jours & retourna ensuite à Paris. Il logea chez Monglas

* *Ann.* 1600.

dans le Cloitre St. Nicolas du Louvre, où il eut toûjours les Dames à souper avec cinq ou six Princes, & ses Favoris.

La Reine partit de Lion presque aussi-tôt que lui, mais elle fit son voiage plus lentement, & trouva en chemin les Dames qui devoient remplir les charges de sa maison. La Duchesse de Nemours avoit été faite Surintendante, Madame de Guercheville dame d'honneur, & Madame de Richelieu dame d'atour. La Reine ne voulût pas permettre à cette derniere d'en faire la fonction, parce qu'elle destinoit ce poste à Eleonor Galigai, qui étoit depuis long-tems à son service, & à qui elle l'avoit promis. Il falut neanmoins que la chose demeurât indecise jusqu'à ce que le Roi y eût prononcé, ce qui ne fut pas un petit chagrin pour cette Princesse. Elle en eut un bien plus grand de ce qu'on l'obligea de renvoier en Italie toutes les personnes qui l'avoient acompagnée, & elle fit ressentir les éfets de sa mauvaise humeur aux Dames qu'on

avoit miſes auprés d'elle. Mademoiſelle de Guiſe qui n'aimoit pas la Marquiſe de Verneüil, eſſaia de perſuader à la Reine que c'étoit un éfet de ſes conſeils, & témoigna prendre tant de part à ſon déplaiſir qu'elle s'inſinua par cette voie fort avant dans ſes bonnes graces.

Le Roi ala au devant de la Reine juſques à Nemours & courut à ſoixante chevaux; il la mena à Fontainebleau & aprés y avoir demeuré avec elle cinq ou ſix jours, il la conduiſit à Paris, où il la fit loger chez Gondi, parce que le Louvre n'étoit pas encore en état de la recevoir. Le même jour le Roi commanda à la Ducheſſe de Nemours d'aler prendre la Marquiſe de Verneüil chez elle, & de la preſenter à la Reine. Cette ſage Princeſſe voulut s'en excuſer diſant que c'étoit le veritable moien de lui ôter toute creance auprés de ſa Maîtreſſe, mais le Roi voulut être obei. Elle la mena donc chez la Reine, qui fut ſurpriſe en la voiant, & lui fit un aſſez froid acueil. La Marquiſe naturellement hardie ne ſe dé-

concerta point, & tourna cette Princesse de tant de côtez qu'elle l'obligea enfin à lui parler. Comme cette visite n'avoit pas eu tout le succez que le Roi s'en étoit promis, il en rejeta toute la faute sur la Duchesse de Nemours, qui receut aussi un fort méchant visage de la Reine. Ce qui fait assez voir que dans les intrigues de la Cour avec quelque prudence qu'on regle ses actions, il est souvent dificile de s'empêcher de tomber dans la disgrace.

Quelques jours aprés il se presenta une ocasion favorable, qui fit cesser l'aigreur qui paroissoit entre la Reine & la Maîtresse du Roi. Eleonor qui avoit déja fait d'inutiles éforts pour se maintenir dans la charge de Dame d'atours que cette Princesse lui avoit donnée, s'adressa à la Marquise & obtint par son credit ce qui ne lui auroit jamais été acordé par toute autre voie. Le Roi voiant la Reine un peu apaisée fit venir sa maîtresse loger dans le Louvre, & on lui meubla un apartement : Elle devint grosse incontinent aprés, & presque aussi-tôt que la Reine..

Pendant leurs groſſeſſes le Roi partageoit ſes ſoins entre l'une & l'autre quoi qu'il fut plus aſſidu chez la Marquiſe.

Eleonor qui continuoit de faire ſa cour à Madame de Verneüil du conſentement de la Reine eut encore beſoin de ſa protection pour faire aprouver au Roi ſon mariage avec Comini, qui la recherchoit, non pour ſa beauté, ou pour les autres agrémens de ſa perſonne, mais parce qu'il la croioit utile à ſa fortune; & Eleonor l'avoit preferé à tous ſes autres Amans, parce qu'étant née de la lie du peuple, elle étoit bien aiſe d'épouſer un homme qui tenoit rang de Gentilhomme dans ſon païs. Cependant le Roi ne l'aimoit pas, & tous ceux de la maiſon de la Reine le haiſſoient; la Reine elle même n'oſoit en parler, de peur d'être refuſée, & il falut un credit auſſi puiſſant que celui de la Marquiſe pour ſurmonter ces obſtacles. Comini en fit la premiere ouverture & fut d'abord rebuté. Madame de Verneüil aiant beaucoup de repugnance à ſe charger de cette com-

miſſion, parce qu'elle connoiſſoit l'averſion que le Roi avoit pour ces deux perſonnes ; neanmoins aprés qu'Eleonor l'en eut priée, & lui eut dit que la Reine lui en parleroit, elle reſolut de faire reüſſir ce mariage. La Reine étant informée des aſſurances que la Marquiſe avoit données à Eleonor lui fit faire mille honnêtetez, & depuis ce tems-là elle ne receut aucun preſent qu'elle ne le partageât avec elle, & la traita avec une diſtinction ſi particuliere qu'elle ne mit aucune diference entre elle & les Princeſſes ; ce qui plût extrêmement au Roi. Il falut neanmoins diferer ce mariage juſques aprés les couches de la Reine qui mit au jour le Dauphin, dont la naiſſance fut ſuivie de celle du fils de la Marquiſe, qui fut Henri de Bourbon, Duc de Verneüil, mort depuis quelques années. Cet acroiſſement de la famille roiale fut celebré par pluſieurs réjouiſſances. La Reine fit préparer un balet qu'on étudia pendant deux ou trois mois, & voulut bien que la Marquiſe y dansât une entrée, dequoi le Roi fut ſi content qu'il

fit achever le mariage d'Eleonor avec Comini, & regala les mariez de plusieurs presens magnifiques. On ne songea qu'à se divertir le reste de l'hiver & une partie de l'été. Le Roi étant bien aise de procurer des plaisirs à sa maîtresse, mais il arriva une avanture qui troubla pour quelque tems la bonne intelligence de ces Amans.

Le Roi avoit eu quelque panchant pour la Ducheſſe de Villars, sœur de la Ducheſſe de Beaufort; Et quoi qu'elle n'eût rien de beau que les cheveux, avec un certain éclat de jeuneſſe, elle n'avoit pas laiſſé de croire le pouvoir de ſes charmes aſſez grand pour ſe pouvoir conſerver long-tems cette illuſtre conquête. Lors qu'elle vit ce Prince s'atacher auprés de la Marquiſe de Verneüil elle en conçeut un violent dépit qui s'anima à meſure que la faveur de ſa Rivale augmentoit. La Reine s'étant aperçûë de la jalouſie de Madame de Villars fut bien aiſe de l'entretenir afin de la faire ſervir à ſa vengeance, ſans qu'elle parût y avoir contribué.

Eleonor qui auroit pû rompre ce complot n'en eut aucune connoiſſance, & Comini qui en découvrit quelque choſe ne voulut y prendre aucune part, de peur de s'atirer quelque afaire qui s'opoſât à ſon élevation. La Marquiſe de Villars ſe voiant ſoûtenuë par la Reine, commença de mettre la main à l'œuvre. Le Prince de Joinville avoit été éſſez heureux pour plaire à Madame de Verneüil & en avoit receu des letres aſſez tendres, dans leſquelles il étoit parlé du Roi dans des termes peu reſpectueux, cependant il n'étoit pas demeuré fidele à une ſi aimable perſonne, & avoit tourné ſes vœux vers Madame de Villars, qui profitant de ſa prevention ſe fit ſacrifier les letres de ſa Rivale; auſſi-tôt qu'elle les eut en ſon pouvoir, elle les ala montrer à la Reine, & fut extrêmement preſſée de les faire voir au Roi. Elle en fit d'abord quelque dificulté, de peur de s'atirer une ennemie auſſi redoutable que la Marquiſe de Verneüil; mais la Reine lui en fit tant d'inſtance, qu'y étant fort diſpoſée par ſes propres

interêts elle ne pût resister à ses solicitations. Mademoiselle de Guise qui avoit introduit Madame de Villars chez la Reine ne pouvoit comprendre d'où venoit leur étroite intelligence, & ou n'avoit garde de lui en faire confidence, parce qu'il étoit infaillible que ce secret découvert, attireroit sur son frere toute la haine & toute la vengeance de la Marquise de Verneüil.

Madame de Villars s'étant enfin résoluë d'executer les ordres de la Reine chercha les ocasions d'entretenir le Roi en particulier, & ala le trouver dans une Eglise où il entendoit la Messe, sous pretexte de lui parler de quelques afaires. Elle entra dans la Chapelle & aprés que le sacrifice fut achevé, elle lui dit qu'elle avoit quelque chose d'important à lui communiquer. Tout le monde sortit par respect, & la Marquise se voiant seule lui remit entre les mains les letres de sa Rivale, ajoutant que comme elle avoit receu mille graces de sa Majesté, & qu'elle avoit toujours eu beaucoup d'amour pour sa personne, elle n'avoit pû se resoudre à

lui cacher plus long-tems l'outrage que lui avoit fait la perſonne du monde qui lui avoit le plus d'obligation, ſans conſiderer qu'il étoit autant au-deſſus des autres hommes par ſes heroïques vertus que par ſa naiſſance, & par le rang où il étoit monté.

Ce bon Prince qui ſe laiſoit aiſément perſuader par les perſonnes qui lui donnoient de l'encens, fit mille remerciemens à Madame de Villars, & lui promit de reconnoitre ce ſervice. Dés qu'elle fut partie il envoia le Comte de Lude chez Madame de Vernüil pour lui reprocher ſon infidelité & lui dire de ſa part qu'il ne vouloit plus la voir. Elle fut extrêmement ſurpriſe de ce compliment, & ne laiſſa pas de conſerver beaucoup de preſence d'eſprit & de reſpect dans ce deſordre : Elle répondit aſſez froidement que comme elle n'avoit rien fait dont le Roi pût être ofenſé, elle ne pouvoit deviner ce qui lui avoit atiré ſa diſgrace, mais qu'elle eſperoit que le Ciel prenant ſoin d'éclaircir ce miſtere la vangeroit de ceux qui avoient donné à Sa Ma-

jesté ces mauvaises impressions de sa conduite, en achevant ces mots elle se retira dans son Cabinet pour cacher le trouble dont elle étoit saisie. Quelques jours aprés Bellegarde aiant découvert ce que Madame de Villars avoit fait contre la Marquise de Verneüil, songea à y remedier, non en consideration de cette Dame ou du Prince de Joinville qu'il n'aimoit pas, mais par l'interêt que la Princesse sa sœur y devoit prendre, & voici le moien dont il se servit.

Il sçavoit que le Duc de Guise avoit un Secretaire qui imitoit parfaitement toutes sortes de caracteres, & il demeura d'acord avec le Prince de Joinville qu'il avoüeroit s'être servi du ministere de cet homme pour contrefaire celui de Madame de Verneüil, de concert avec Madame de Villars qui haissoit mortellement cette Marquise. La Maîtresse du Roi avertie de ce projet, envoia suplier sa Majesté de lui permettre de se justifier. Ce Prince en fit d'abord quelque dificulté, ne pouvant s'imaginer qu'elle fut innocente.

cente. Il ala neanmoins rendre visite à Madame de Verneüil, qui lui parla d'une maniere si touchante, & lui alegua des raisons si plausibles pour lui prouver sa fidelité qu'il se laissa abuser par ces aparences. Toute sa colere tomba sur ceux qui étoient les instrumens de la disgrace de Madame de Verneüil. Il envoia le Prince de Joinville servir en Hongrie contre les Turcs, relegua Madame de Villars à une de ses Terres, & fit conduire le Secretaire en prison. Voila ce qui arrive ordinairement à ceux qui s'avisent de donner des conseils à leurs Maîtres, quand ils ne les demandent pas. Madame de Villars fut separée d'un Amant tendrement aimé, & bannie honteusement de la Cour dans le tems qu'elle croioit triompher de sa Rivale.

Durant ces broüilleries la haine de la Reine pour la Marquise de Verneüil éclata publiquement : Comme elle la croioit entierement détruite dans l'esprit du Roi, elle n'oublia rien pour achever de la perdre, & depuis elles fu-

rent toujours mal ensemble. La Marquise rendit à la Reine tous les mauvais ofices dont elle pût s'aviser, & cette Princesse qui en étoit informée, donna par tout des marques de son ressentiment ; ce qui partagea toute la Cour. Le Roi que toutes ces dissentions fatiguoient recommença de voir Mademoiselle de la Bourdaisiere qu'il avoit déja aimée, mais il s'en dégouta bientôt, & la maria avec le Comte d'Estampes. Il s'atacha ensuite auprés de Jaqueline de Bueil, Comtesse de Moret, qui avoit été élevée dans la maison du Prince de Condé.

* La Marquise de Verneüil aiant été avertie de toutes ces intrigues, en fut tellement irritée qu'elle se laissa persuader à entrer dans un traité avec l'Espagne & dans une conjuration contre le Roi avec le Comte d'Auvergne, son frere uterin, qui étoit comme elle, fils de Marie Coucher, ainsi que nous l'avons dit dans l'histoire de Charles IX. Cette negociation ne pût être conduite si secretement que le Roi n'en eut connoissan-

* *Ann.* 1602.

ce : Il ne voulut pas neanmoins se servir d'abord de la rigueur de la justice. Il fit ofrir au Comte d'Auvergne une abolition, pourveu qu'il se rendit à la Cour, & se repentit de son crime. Ce Prince ne voulut pas se fier à sa clemence, ce qui fut cause que le Roi donna les ordres necessaires pour le faire arrêter. D'Eure, Murat & Noreſtan qui en avoient receu la Commission, l'attirerent à Clermont en Auvergne, sous pretexte de lui faire voir la reveuë de la Compagnie du Duc de Vendôme & le firent prisonnier. Une Dame qui l'aimoit en fut si affligée qu'elle emploia toute son adresse pour le sauver pendant qu'on le conduisoit à Paris sur la Loire, mais son dessein ne reüssit pas. Le Marquis d'Entragues fut mis à la Conciergerie & Madame de Verneüil arrêtée par le Chevalier Daguet dans la maison d'Audicourt, ruë St. Paul, où elle logeoit, & gardee à veuë. On instruisit le procez de ces trois personnes & les preuves s'étant trouvées sufisantes, on condanna Madame de Verneüil à être conduite

ſous bonne & ſeure garde à l'Abaie de Beaumont les Tours pour y paſſer le reſte de ſa vie, & ſon pere & ſon frere à avoir la tête tranchée, mais le Roi changea la peine en une priſon perpetuelle.

Pendant la diſgrace de la Marquiſe de Verneüil Henri IV. eut plus de complaiſance pour la Reine qu'il n'en avoit eu auparavant, & vécut fort bien avec elle. Mademoiſelle de Guiſe qui étoit devenuë ſa favorite profita de cette favorable conjoncture pour ſe procurer un établiſſement, & fit conſentir Sa Majeſté à ſon mariage avec François de Bourbon Prince de Conti. Peu de tems aprés le Roi qui n'avoit trouvé perſonne à la Cour digne de ſes afections, renoüa avec la Marquiſe de Verneüil qu'il vit ſecretement, ſans que la Reine en eût connoiſſance: Auſſitôt qu'elle eut découvert ce commerce, elle pouſſa ſi loin ſon reſſentiment qu'elle defendit l'entrée de ſon cabinet à toutes les Dames qui verroient la Marquiſe.

Le Roi pour faire ceſſer ces empor-

temens, se priva pendant quelque tems du plaisir de voir Madame de Verneüil, & pour donner quelque ocupation à son cœur, s'atacha auprés de Caterine de Lorraine, fille du Duc du Maine, & femme de Charles Duc de Nevers, Princesse d'une grande vertu, qui honoroit fort sa personne, mais qui n'étoit pas capable d'avoir la moindre complaisance pour sa passion. Le Roi se servit pour l'arrêter à la Cour du pretexte du barême du Dauphin dont la Duchesse de Mantouë sœur de la Reine devoit être la marraine, & comme les Ducs de Mantouë & de Nevers étoient cousins germains, la femme du dernier ne pouvoit avec bien-seance se dispenser d'assister à cette ceremonie: Mais autant que le Roi cherchoit les ocasions de l'entretenir en particulier autant elle prenoit soin de les éviter, mais souvent ses precautions étoient inutiles, à cause des égards qu'elle étoit obligée d'avoir pour un amant de cette qualité. Le Roi crut plus facilement en venir à bout en éloignant le Duc de Nevers

& l'envoia à Rome pour obtenir son absolution, mais la Duchesse voulut absolument le suivre, sans que le Roi put l'en empêcher. Comme leur voiage dura plus d'un an il eut le loisir de se guerir de son amour, & dit même assez haut au retour de cette Princesse qu'il l'a trouvoit extrêmement changée; de quoi elle ne témoigna aucun chagrin, & eut pour lui les mêmes déferences qu'elle lui avoit renduës auparavant.

* Aprés son départ, le Roi se voiant contraint de retourner à ses anciennes Maitresses, partagea ses soins entre la Marquise de Verneüil & la Comtesse de Moret; Et comme elles avoient chacune leurs Favoris, l'une étant aimée du Duc de Guise, & l'autre du Prince de Joinville, elles soufrirent ce partage sans jalousie. Le Roi étant arrivé à Buzanci aprés avoir réduit Sedan sous son obeïssance, dépêcha Bassompierre à la Reine Marguerite pour lui faire compliment sur la mort de Julliendat qu'elle avoit tendrement aimé, & chargea ce Mar-

* *Ann.* 1604.

quis de deux lettres pour ſes deux Maitreſſes.

Baſſompierre commença par la Marquiſe de Verneuil à s'aquiter de ſa commiſſion, parce que ſa ſœur, avec qui il étoit en intrigue, logeoit avec elle, & eut l'indiſcretion de lui dire qu'il avoit auſſi une lettre pour la Comteſſe de Moret. La Marquiſe curieuſe, comme le ſont toutes les femmes voulut la voir, & lui fit commander par Mademoiſelle d'Entragues de la lui donner. Que peut on refuſer à ce qu'on aime ? Baſſompierre trahit ſon Maitre pour contenter ſa Maitreſſe, & lui remit entre les mains la lettre qu'il avoit pour Madame de Moret. La Marquiſe aprés l'avoir leuë la lui rendit, & lui dit qu'il pouvoit ſe tirer aiſément d'affaire en faiſant faire un cachet ſemblable à celui du Roi pour recacheter la lettre.

Baſſompierre ſuivit ſon conſeil, & envoia le lendemain matin ſon valet de chambre chez un graveur, pour faire travailler à ce cachet, mais par malheur ce domeſtique s'adreſſa au

même ouvrier qui avoit fait celui du Roi. Cet homme soupçonnant dans cette afaire plus de mistere qu'il n'y en avoit prit la lettre comme s'il eût voulu examiner l'empreinte du cachet, & se jetta en méme tems sur le porteur & le saisit au collet pour l'arrêter, le garçon plus vigoureux que Turpin (c'est ainsi que s'apelloit le Graveur) échapa de ses mains lui laissant son chapeau & son manteau, & dés qu'il fut hors de la boutique, il gagna la maison de son Maître à toutes jambes craignant d'être pendu s'il eût été pris. Bassompierre fit cacher son valet de chambre, & ala incontinent chez la Comtesse de Moret, à qui il dit que croiant ouvrir un billet qu'il avoit receu d'une Dame, il avoit décacheté par mégarde la lettre qu'il lui portoit de la part du Roi, & qu'aprehendant qu'elle ne l'acusât de l'avoir fait à dessein ou par curiosité, il avoit voulu faire imiter le cachet de Sa Majesté pour la refermer, & lui conta ensuite l'avanture de son valet & de Turpin, & la pria d'envoier demander sa

lettre à ce graveur.

La Comteſſe ne fit que rire de cet accident, & de tout ce que Baſſompierre lui avoit dit, ſans entrer dans un plus grand éclairciſſement, parce que ſon cœur n'étoit pas intereſſé dans cette mépriſe ; Elle envoia même ſur le champ chez Turpin pour lui demander la lettre du Roi, mais il lui manda qu'elle n'étoit plus en ſon pouvoir, & qu'il l'avoit remiſe entre les mains du Preſident Seguier, qui preſidoit à la Tournelle. Comme la Comteſſe ni Baſſompierre n'avoit aucun accez auprés de ce Preſident qui étoit un homme ſevere, ils chercherent quelque autre expedient pour ſortir de cet embarras, & jugerent à propos de s'adreſſer à Madame de Lomenie afin qu'elle aſſoupit cet afaire par ſon credit, ſoit en retirant la lettre des mains du Preſident, ou en obligeant ſon mari qui étoit Secretaire d'Etat, d'en parler au Roi d'une maniere qui lui donnât lieu d'excuſer le Marquis.

Baſſompierre aprés avoir pris congé de la Comteſſe ala chez Madame de

Lomenie, qu'il trouva fort embaraſſée à faire ces dépêches pour la Cour: Elle le pria de s'aſſeoir juſques à ce qu'elle eût achevé une lettre fort importante qu'elle écrivoit à ſon mari. Le Marquis ſe doutant que c'étoit au ſujet de l'avanture de Turpin, lui demanda s'il étoit arrivé quelque choſe de nouveau & de ſi preſſé qu'elle ne pût lui donner un moment d'audience; Madame de Lomenie répondit qu'elle venoit d'aprendre qu'on avoit voulu contrefaire le cachet du Roi, mais que par malheur, celui qui en avoit eu le deſſein s'étoit ſauvé, & que tout ce qu'on avoit pû faire étoit de s'aſſurer de la lettre écrite de la main de ſa Majeſté; qu'elle écrivoit à ſon mari afin qu'il ſçeût de la bouche du Roi à qui elle s'adreſſoit, & à qui il l'avoit confiée, moiennant quoi il ſeroit facile d'éclaircir ce miſtere, ajoutant qu'elle voudroit avoir donné deux mille écus pour en avoir des lumieres certaines. Baſſompierre ſe mit à rire la voiant faire grand miſtere d'une bagatelle comme celle-là, & lui dit qu'il lui

donneroit cette satisfaction à meilleur marché : Il lui conta ensuite la chose, comme il l'ayoit racontée à la Comtesse de Moret. Madame de Lomenie qui étoit intime amie de Bassompierre, aussi bien que son mari, lui promit d'apaiser cette afaire, pourveu qu'il voulut aler lui-même à Villiers Cotret, où le Roi devoit se rendre le lendemain, & se charger d'une autre dépêche qu'elle aloit faire à Monsieur de Lomenie sur le même sujet pour l'informer de ce détail qu'elle venoit d'aprendre. Bassompierre accepta le parti, & aiant tiré la réponse de la lettre qu'il avoit portée à Madame de Verneüil, & de celle que la Comtesse de Moret n'avoit pas receuë, il partit pour Villiers Cotret, & y trouva le Roi déja arrivé qui se divertissoit avec la Comtesse de cette avanture, & de l'inquietude qu'elle avoit donnée au Marquis.

Quelques jours aprés le Roi ala à St. Germain avec la Reine, la Princesse de Conti & le Duc de Montpensier; & comme il passoit le bacq de Neuilli,

ſon caroſſe verſa dans la riviere. Le Roi & le Duc ne furent point mouïllez, parce qu'ils ſauterent aſſez à tems par deſſus la portiere, mais les Dames furent en grand danger d'être noiées. La Marquiſe de Verneüil aiant apris cet accident, dit au Roi en plaiſantant, à la premiere viſite qu'il lui rendit, que ſi elle avoit été de la partie, lors qu'elle auroit veu la perſonne de Sa Majeſté en ſeureté, Elle auroit crié la Reine boit. Cette raillerie aiant été raportée à la Reine, elle entra dans une tel e colere qu'elle fut quinze jours ſans vouloir parler au Roi, & il falut de grands miſteres pour les racommoder. Aprés leur reconciliation on propoſa un balet dont la Reine voulut être elle-même, mais le Roi aiant ſouhaité que la Princeſſe y danſât, cette Princeſſe rompit la partie.

La bonne intelligence qui étoit entre Henri IV. & la Comteſſe ne fut pas de longue durée, l'intrigue qu'elle avoit avec le Prince de Joinville & dont Sa Majeſté étoit informée, les

aiant broüillez, la Comteſſe ſe voiant convaincuë, dit pour s'excuſer que ce Prince lui avoit promis mariage. Le Roi voulant s'en éclaircir envoia chercher la Ducheſſe de Guiſe pour ſe plaindre de l'imprudence de ſon fils menaçant de le faire punir s'il retomboit dans une ſemblable faute, & s'il ne reparoit celle-là en épouſant la Comteſſe; ajoutant qu'il pouvoit bien ſoufrir qu'on recherchât ſes Maîtreſſes pour le mariage, mais qu'il n'étoit pas d'humeur à permettre qu'on couvrit ſous ce voile des intrigues criminelles, & que s'il avoit quelque indulgence pour le Prince de Joinville, ce n'étoit que pour l'amour d'elle qui étoit ſa parente. Cette Princeſſe naturellement fiere, receut mal les honnêtetez du Roi, & lui répondit d'une maniere qui acheva de l'irriter. Dans la mauvaiſe humeur où l'avoit mis cette converſation, il commanda qu'on arrêtat le Prince de Joinville, mais il s'étoit déja ſauvé ſur l'avis qu'on lui avoit donné de la colere du Roi. Ses parens eſſaierent d'a-

paiſer Sa Majeſté, mais ils ne purent obtenir autre choſe ſinon que la faute de cet amant temeraire lui ſeroit pardonnée, pourveu qu'il ſortit du Roiaume pour n'y revenir jamais ; il obeït à cet ordre & ne fut rapellé de ſon exil que ſous le regne ſuivant.

Le Roi pour ſe conſoler de l'infidelité de la Comteſſe de Moret, voulut lier une intrigue avec la Ducheſſe de Montpenſier, veuve depuis quelques mois : Et comme elle étoit alors à la campagne, il chargea le Comte de Cramail ſon voiſin, d'en faire la premiere ouverture. Ce Comte ſonda le gué, mais dans le deſſein d'en profiter lui-même, & la trouvant peu diſpoſée à rien faire contre ſon honneur il ne lui parla de rien ; Tout ce qu'il put faire pour la ſatisfaction du Roi, fut d'engager cette Princeſſe de venir à la Cour. Le Roi n'en fut pas plus heureux, & vit ſi peu de jour à reüſſir dans cette entrepriſe qu'il l'abandonna entierement.

Madame de Verneüil ſçut ſi bien profiter du chagrin qu'il avoit du

mauvais ſuccez de ſes autres amours qu'elle triompha ſur toutes ſes Rivales, quoique la Comteſſe de Moret lui eût depuis peu de jours donné un fils qui fut cet Antoine de Bourbon, Comte de Moret, qui ſous le regne ſuivant fut tué à la bataille de Caſtelnaudari, en combatant dans l'armée du Duc de Montmorenci. La Marquiſe de Verneüil croiant augmenter la paſſion du Roi en le piquant de jalouſie fit courir le bruit que le Duc de Guiſe vouloit l'épouſer, & fit même publier des bans à l'inſceu de ce Prince qui ne penſoit pas à elle, & avoit adreſſé ſes vœux à Mademoiſelle d'Entragues ſa ſœur : Il n'en étoit pas aimé neanmoins, & Baſſompierre qui avoit toutes ſes inclinations aloit paſſer preſque toutes les nuits avec elle ; Il montoit par une porte ſecrette qui donnoit dans la ruë de la Coutellerie au troiſiéme étage de ſa maiſon qu'il avoit fait loüer par un inconnu, & elle s'y rendoit par un degré derobé quand ſa mere étoit endormie.

* Le Roi aiant été averti que quel-

* *Ann.* 1607.

cun entroit la nuit chez Madame d'Entragues crut que c'étoit le Duc de Guise, & qu'il y aloit voir la Marquise de Verneuil. Il en parla à ce Prince qui en parut si étonné que Sa Majesté connut son innocence par les marques d'étonnement qu'il vit sur son visage, & lui donna à lui-même la commission d'éclaircir ce mistere. Le Duc de Guise mit dés le même soir des espions en campagne, qui virent entrer Bassompierre, mais ils ne le connurent pas, parce qu'il étoit couvert d'un manteau sur lequel ils remarquerent l'ordre du St. Esprit. Ce manteau apartenoit à Bellegarde qui l'avoit prêté au Marquis, à cause d'une grosse pluie qui étoit survenuë aprés leur souper. Les espions abusez par cette aparence, raporterent au Duc de Guise qu'ils avoient veu passer un jeune Chevalier par a porte de derriere, devant laquelle ils étoient postez.

Le Duc de Guise ne pouvant ajouter foi à ce raport, envoia deux de ses valets de chambre au même lieu pour reconnoitre son heureux rival en sor-

tant. Bassompierre aiant pris garde qu'on l'observoit se cacha encore avec plus de soin, ce qui fut cause qu'on n'aprit rien au Duc qui ne le confirmât dans son erreur & aprés avoit fait mille reflexions sur cettte avanture, il arrêta tous ses soupçons sur Bellegarde, qui étoit le seul des jeunes Chevaliers qui pût pretendre à cette bonne fortune. Bassompierre de son côté donna avis à Mademoiselle d'Entragues, aussi tôt qu'elle fut éveillée, de ce qui lui étoit arrivé, afin qu'elle se preparât sur la réponse qu'elle devoit faire au Duc de Guise.

Cet amant jaloux qui vouloit éclaircir ce mistere ala dés le matin rendre visite à Bellegarde qu'il ne pût voir, & on lui dit à la porte que ce Duc avoit eu toute la nuit un grand mal de dents, & qu'il ne seroit visible que sur le soir; ce qui confirma davantage le Duc de Guise dãs ses doutes s'imaginãt que Bellegarde vouloit dormir le jour pour recouvrir le repos qu'il avoit perdu la nuit. Il ala de là chez Bassompierre & l'aïant trouvé au lit le pria de se lever en robe

de chambre afin qu'il pût l'entretenir. Le Marquis croiant avoir été découvert se leva prontement pour aprendre ce que son Rival avoit à lui dire, aiant grande impatience d'en être éclairci. Ses alarmes cesserent bien tôt quand il entendit le Duc parler en ces termes : Que diriez-vous Marquis, si le Grand Ecuier étoit mieux que vous, & mieux que tout le monde ensemble dans l'esprit de Mademoiselle d'Entragues, & si on vous assuroit qu'elle le reçoit toutes les nuits dans son lit ? Je dirois, repartit froidement Bassompierre, que cela ne peut être, & que lui ni elle n'ont aucun dessein l'un pour l'autre. Que les Amans sont aisez à tromper, reprit le Duc, j'étois comme vous persuadé de sa vertu, & cependant il est fort vrai que Monsieur le Grand Ecuier a passé toute cette nuit auprés d'elle, & qu'il n'en est sorti qu'à quatre heures du matin ; on l'y a veu entrer & même mes valets de chambre ont pris garde qu'il marchoit avec tant de negligence, & faisoit si peu de mistere de sa bonne fortune, qu'il n'a pas vou-

la seulement cacher la croix de l'ordre qui étoit sur son manteau.

Pendant cet entretien, le Duc & le Marquis se promenoient à grands pas, & le dernier en se tournant aperçeut sur une chaise le manteau qui l'avoit fait prendre pour Bellegarde plié de sorte que la croix paroissoit au dessus. Bassompierre s'assit incontinent sur ce manteau, de peur que ce témoin irreprochable ne trahit son secret, & ne voulut point se lever, quoi que le Duc le pressât de se promener, jusques à ce qu'il l'eut fait ôter par un valet de chambre, à qui il fit signe de l'emporter quand son Rival auroit le dos tourné; cependant il fit fort l'affligé & pesta de bonne grace contre la legereté de Mademoiselle d'Entragues, & quand il n'eut plus rien à craindre du manteau il se leva & continua sa promenade avec le Duc, qui sortit bien-tôt aprés.

Dés qu'il fut parti Bassompierre donna avis à Mademoiselle d'Entragues de l'erreur dans laquelle étoit le Duc, & cette coquette pour l'y confirmer davantage fit en sa presence mil-

le signes d'intelligence à Bellegarde. Le Duc de Guise en fit le lendemain la guerre à Monsieur le Grand Ecuier, qui ne voulant pas le desabuser lui fit une réponse ambiguë. Bellegarde rendit conte de cet entretien à Mademoiselle d'Entragues, qui aprouva sa conduite, & le pria de la continuer ; au moien de quoi tous les soupçons du Roi & du Duc de Guise tomberent sur Monsieur le grand Ecuier. Ils avertissent Madame d'Entragues du commerce que sa fille avoit avec lui, ce qui fut cause qu'elle l'observa avec plus de soin. Un matin aiant tiré le rideau pour cracher, elle s'aperçeut que le lit de Mademoiselle d'Entragues, qui couchoit auprés d'elle étoit découvert, & qu'elle n'y étoit pas ; elle se douta de la verité, & se levant tout doucement passa dans sa garderobe, où elle vit que la porte de l'escalier dérobé qu'elle croioit condamnée, étoit ouverte ; elle se mit incontinent à crier, & sa fille qui entendit sa voix, se leva en diligence d'auprés de Boissompierre & vint à elle, Madame d'Entragues aprés avoit donné quel-

ques soufflets à sa fille dans les premiers transports de sa colere, fit enfoncer la porte de cet escalier que Bassompierre avoit fermée sur lui pour avoir le loisir de s'habiller; quand elle fut ouverte elle monta avec precipitation au troisiéme étage, & fut bien étonnée de n'y trouver plus personne, & encore plus de voir la chambre du rendez-vous meublée des plus beaux meubles de Zamet avec des plaques & des flambeaux d'argent. Voila comment finit ce commerce; Mais l'amour qui est ingenieux, fournit d'autres moiens à ces deux Amans pour se voir chez Mademoiselle Dazi, qu'ils mirent de leur confidence. Cependant ce fracas acheva de dissiper tous les soupçons que le Roi avoit eus que le Duc de Guise fut en intrigue avec Madame de Verneüil.

* On parla de marier Mademoiselle d'Entragues avec le Comte d'Aché en Auvergne, mais ce mariage se rompit sur l'examen des articles, aprés quoi la Marquise de Verneüil & sa sœur allerent passer la belle saison dans la

* *Ann.* 1608.

maiſon de la Marquiſe de Conflans auprés de Charenton, autour de laquelle le Duc de Guiſe & Baſſompierre faiſoient la ronde toutes les nuits ; mais ce dernier rompit entierement avec Mademoiſelle d'Entragues, aſpirant à une alliance plus avantageuſe, & demanda au Roi la permiſſion d'épouſer Mademoiſelle de Montmorenci, & de traiter avec le Duc de Boüillon de ſa charge de premier Gentil-homme de ſa chambre. Le Roi ne ſe contenta pas de lui en donner l'agrément, il conſentit même en faveur de ce mariage que le Connétable qui étoit diſgracié revint à la Cour. Il le vit le lendemain à ſon lever, lui fit un acueil favorable, & ala l'apreſdinée rendre viſite à la Ducheſſe d'Angoulême, chez qui Mademoiſelle de Montmorenci logeoit, où il vit Mademoiſelle des Eſſars avec qui il s'embarqua, & en eut des filles, qui prirent le parti du Cloitre, dont l'ainée fut Abeſſe de Fontevraut: Mais aprés la mort de Henri IV. elle épouſa ſecretement Louïs Cardinal de Guiſe frere de Charles Duc de

Guiſe. Ce Cardinal avoit obtenu diſpenſe du Pape pour tenir des benefices nonobſtant ſon mariage, mais aprés ſa mort le Duc de Guiſe ſe ſaiſit du contrat & de la diſpenſe, ce qui fut cauſe que Mademoiſelle des Eſſars ne paſſa que pour ſa concubine. Elle eut de ce mariage trois enfans, l'aîné qui eſt mort Evêque de Condom, le Marquis de Romorantin, & une fille mariée au Marquis de Rhodes. Elle ne laiſſa pas neanmoins d'épouſer ſous le regne ſuivant le Marquis du Hallier, qu'on a nommé depuis le Maréchal de l'Hôpital. Son contrat de mariage avec le Cardinal de Guiſe, & la diſpenſe aprés avoir paſſé par pluſieurs mains tomberent dans celle de Mademoiſelle de Guiſe morte au mois de Mars 1608. La Marquiſe de Romorantin la ſachant à l'extremité lui fit repreſenter par ſon Confeſſeur, qu'elle ne devoit point retenir ces pieces qui pouvoient ſervir à rétablir l'état de ſes enfans, & à leur conſerver la ſucceſſion de la maiſon de Guiſe. Cette Princeſſe ſe laiſſa perſuader, & envoia par un inconnu que

Cassette à Madame de Romorantin dans laquelle étoient les papiers qu'elle demandoit. Elle ala incontinent se jetter aux pieds du Roi pour lui demander sa protection, & ce grand Prince dont la sagesse profonde paroit dans ses moindres actions dit à cette Dame qu'elle devoit s'adresser à son Parlement, qui seul devoit connoitre de ce diferent; ce qu'elle a executé, & a fait assigner tous les Princes qui pretendent à la succession de Mademoiselle de Guise. Voila la matiere d'un beau procez, mais il est tems de finir cette digression, revenons à Mademoiselle de Montmorenci.

Le Duc de Boüillon, qui étoit beau frere du Connétable, trouva mauvais qu'on eût traité ce mariage sans sa participation, & resolut de le traverser. Un jour que le Roi avoit veu Mademoiselle de Montmorenci chez la Reine, & qu'il vantoit sa beauté avec beaucoup d'empressement, le Duc le tira à l'écart, & lui dit qu'il s'étonnoit qu'il eut donné son consentement pour le mariage de cette fille avec Bassom-

pierre, puis qu'il n'y avoit point d'autre parti pour le Prince de Condé son neveu qu'elle ou Mademoiselle du Maine, & que la politique ne voulant pas qu'il permît que le Chef de la Ligue augmentât par une aliance son credit, qui n'étoit déja que trop grand; il se trouvoit presque obligé de donner Mademoiselle de Montmorenci au Prince de Condé. Le Roi écouta ce raisonnement sans y répondre, mais le lendemain étant alé voir repeter un balet qu'on devoit danser au Louvre, Bellegarde lui vanta tellement les charmes de cette fille, qu'il lui fit prendre la resolution d'en entreprendre la conquête. Et comme pour y reüssir il faloit qu'elle épousât un homme qu'elle n'aimât pas, il voulut s'éclaircir des sentimens qu'elle avoit pour Bassompierre.

L'ocasion s'en ofrit peu de jours aprés; car aiant été obligé de garder le lit par quelque acident de goute, il fut visité par Madame d'Angoulême & par sa niece, & pendant que le Comte de Gramont entretenoit la Ducheſſe, il entra

en converſation avec Mademoiſelle de Montmorenci & lui dit qu'il la vouloit aimer comme ſa fille, qu'il la feroit loger au Louvre durant l'année d'exercice de Baſſompierre, & la pria de lui avoüer franchement ſi ce parti lui ſeroit agreable, parce qu'autrement il ſçauroit bien rompre ce mariage, & même la faire épouſer au Prince de Condé ſon neveu. Madempiſelle de Montmorenci qui ne penetroit pas le deſſein du Roi lui répondit ingenûment que puis que c'étoit la volonté de ſon pere, elle s'eſtimeroit bien avec ce Marquis. Henri IV. feignit d'en être bien aiſe, mais il reſolut en lui-même de lui donner un autre époux.

Il envoïa le lendemain chercher Baſſompierre de bonne heure, & aprés lui avoir fait mille careſſes, lui dit qu'il avoit ſongé à le marier. Le Marquis qui ignoroit ſes intentions lui répondit que ſans la goute du Connétable ſon mariage ſeroit déja achevé. Ce n'eſt pas ce que je veux dire, reprit le Roi; Je pretens vous marier avec Mademoiſelle d'Aumale, & en conſideration de

ce mariage faire revivre le Duché d'Aumale en sa personne. Bassompierre l'interrompant lui demanda s'il vouloit lui donner deux femmes ? Il faut repartit le Roi, que je te parle en ami, je suis devenu amoureux de Mademoiselle de Montmorenci, si tu l'épouses, & qu'elle t'aime, je te haïrai, & si elle m'aimoit tu me haïrois, il vaut mieux éviter une ocasion qui pourroit rompre nôtre intelligence, j'ai de l'inclination pour toi, & je sentirois un grand combat si je me voiois contraint de t'ôter mon amitié. Je suis resolu de marier cette fille avec mon neveu le Prince de Condé pour l'arrêter dans ma famille : Elle sera la consolation de ma vieillesse, & je donnerai à mon neveu qui est jeune, & qui aime la chasse beaucoup plus que les dames, cent mille francs par an pour se divertir, sans exiger autre chose de celle que je lui destine pour femme, qu'une afection innocente. Bassompierre qui vit bien qu'il ne feroit qu'augmenter la passion du Roi en la combatant, resolut de lui ceder de

bonne grace, un bien qu'il ne pouvoit conſerver malgré lui. Il y a long-tems Sire, lui dit-il, que je ſouhaitois de trouver une ocaſion de témoigner à Vôtre Majeſté la forte inclination que j'ai eu toute ma vie pour ſon ſervice, en voici une telle que je la pouvois deſirer, puis que le ſacrifice que je vai lui faire eſt le plus grand dont un homme puiſſe être capable. Je renonce en même tems pour l'amour de Vôtre Majeſté à une haute aliance, & à une femme toute aimable, pour qui j'ai un amour dont je ne puis bien exprimer l'ardeur & la force, cependant je lui immole tous ces avantages ſans peine & ſans regret, & je ſouhaite que cette nouvelle intrigue lui porte autant de joie que la perte de mes eſperances me cauſeroit de triſteſſe, ſi je les cedois à tout autre qu'à mon Maître, & à un Maître dont j'aime autant les vertus que j'en reſpecte le ſang. Ces paroles atendrirent tellement le Roi qu'il ne pût s'empêcher de pleurer, il embraſſa Baſſompierre, & lui promit d'avoir ſoin de ſa fortune, il lui parla encore de ſon mariage avec Mademoiſelle d'Aumale,

mais Baſſompierre le pria de ſe contenter de lui ôter une perſonne qu'il aimoit ſans lui en faire épouſer une autre qu'il n'aimoit pas.

L'aprés dînée le Roi s'étant mis à jouër à trois dez dans ſon lit avec Baſſompierre & d'autres Courtiſans, & Madame d'Angoulême arrivant avec ſa niece, il fit paſſer cette Ducheſſe dans ſa ruëlle & l'entretint quelque tems en particulier. Pendant que Mademoiſelle de Montmorenci qui n'avoit aucune connoiſſance du changement arrivé en ſa fortune, parloit au Marquis, le Roi fit ſigne enſuite à Mademoiſelle de Montmorenci d'aprocher, & aprés qu'il l'eut informée de ſes intentions, il continua ſa converſation avec la Ducheſſe; ſa niece en ſe retirant hauſſa les épaules pour marquer à Baſſompierre ſon étonnement.

Quoi que l'action de Mademoiſelle de Montmorenci n'eût rien apris de nouveau au Marquis, il ne laiſſa pas d'être penetré de douleur, en recevant cette confirmation de ſon infortune; il ne pût continuer le jeu, & ſortit de

la Chambre du Roi feignant de saigner du nez, les valets de chambre lui aporterent sur l'escalier son manteau & son chapeau, & Beringhen serra son argent qu'il avoit laissé à l'abandon sur la table qu'on avoit mise pour les joüeurs dans la ruelle du lit de Sa Majesté. Cet Amant desesperé monta dans le carosse du Duc d'Espernon qu'il trouva dans la Cour, n'aiant pas eu la force de gagner le sien, & se fit mener chez lui, où il demeura deux jours enfermé sans se laisser voir à personne. Lors qu'il revint à la Cour, le Prince de Condé qui avoit fait la demande de Mademoiselle de Montmorenci dans les formes, le pria de l'acompagner dans la premiere visite qu'il devoit rendre à sa Maîtresse : quoi que ce Marquis fut un peu revenu de son affliction, & que pour se faire un amusement, il eût renoüé avec Mademoiselle d'Entragues qu'il avoit trouvée chez Madame de Santeni, il n'auroit pû, sans l'exprés commandement du Roi, se resoudre à une complaisance qui devoit mettre son cœur à la plus

rigoureuſe épreuve où un Amant puiſſe l'expoſer. Les fiançailles ſe firent dans la galerie du Louvre, où le Roi eut la malice de s'apuier ſur l'épaule de Baſſompierre, & de le faire demeurer auprés des fiancez tant que la ceremonie dura. Cet Amant mal-heureux ne put reſiſter à tant d'aſſauts; le deſeſpoir où cette fatale ceremonie l'avoit reduit lui cauſa une fiévre dont il penſa mourir.

Quand il fut gueri, la fortune qui prenoit plaiſir à le perſecuter lui ſuſcita une autre avanture, qui quoi que de moins de conſequence, ne laiſſa pas de lui faire de la peine. Camille Simoni Ecuier de la Reine étoit logé dans une petite ruë vis-à-vis la porte de la monoie, & tout proche de la maiſon de Madame d'Entragues, & il trouva un ſoir en ſe retirant un jeune homme couché avec ſon hôteſſe qu'il aimoit; il apella ſes gens qui donnerent pluſieurs coups d'épées à ſon rival, & le mirent enſuite hors de la maiſon nud en chemiſe. Il étoit ſi bleſſé qu'aprés avoir marché cinquante

pas il ala mourir sous les fenêtres de Mademoiselle d'Entragues. Un homme qui avoit quelque connoissance de l'intrigue de Bassompierre vint à passer dans ce moment & prenant le mort pour lui, frapa à la porte de son Hôtel, il apela ses gens, & leur dit de venir donner quelque secours à leur Maître, s'il étoit en état d'en recevoir, ou l'emporter s'il avoit perdu la vie.

Les domestiques du Marquis n'eurent aucune peine à croire la méchante nouvelle qu'on venoit de leur annoncer, parce que leur Maître étoit sorti déguisé à l'entrée de la nuit, pour aler en bonne fortune, comme il lui arrivoit assez souvent. Ils coururent inconsiderément au lieu où étoit ce corps qu'ils prirent pour celui de Bassompierre; les plus zelez se jetterent dessus, & tous ensemble l'emporterent dans la maison de leur maître : neanmoins aprés qu'on eut fait venir des flambeaux, ils s'aperceurent de leur erreur, & reporterent ce cadavre chez un Chirurgien, où la justice s'en saisit. Cependant comme le bruit de cet ac-

cident s'étoit répandu dans la Ville, il donna lieu à de méchantes plaisanteries qui réjaillirent sur Mademoiselle d'Entragues.

Ce nouvel embarras empêcha que le Marquis ne ressentit dans toute son étenduë l'affliction que lui devoit causer le mariage du Prince de Condé qui se celebra à Chantilli. Le Roi voulut faire épouser à Bassompierre Mademoiselle de Chemilli qu'il venoit de démarier d'avec le Duc de Montmorenci & ériger en sa faveur la terre de Beaupreaux en Duché & Pairie ; mais le Marquis n'avoit pas le cœur assés libre pour songer à un nouvel engagement.

* Le Roi avoit cru en mariant Mademoiselle de Montmorenci avec le Prince de Condé qu'elle n'aimoit pas, trouver plus de facilité dans la poursuite de ses amours, mais elles avoient fait tant d'éclat que ce jeune Prince crut n'en pouvoir soufrir la continuation sans se rendre la fable de la Cour. Il resolut pour rompre ce commerce de partir secretement de Fontaine-

* *Ann.* 1611.

bleau, où la Cour étoit alors pour se retirer dans les Païs bas; & disposant toutes choses pour sa retraite, il monta un matin à cheval avec Rochefort, Tourai, un Ecuier qui prit Madame la Princesse en croupe, Mademoiselle de Certeaux, & une femme de chambre nommée Philipette: Il ala coucher à Muret, & de là il continua son voiage jusques à Landreci. Le Roi joüoit dans son petit cabinet quand d'Elbeuf lui vint annoncer cette nouvelle, qui lui fut confirmée un moment aprés par le Chevalier du Guet. Ce Prince dit à Bassompierre, qui se trouva le plus proche de lui, avec un transport qu'il seroit dificile d'exprimer mon cher ami, je suis perdu, cet homme emmene sa femme dans un bois, je ne sçai si c'est pour la tuer, ou pour la faire sortir de France, prens garde à mon argent, & entretiens le jeu, pendant que j'irai m'éclaircir des particularitez de cet enlevement. En achevant ces mots, il monta dans une autre chambre, & fit signe au Marquis de Cœuvres, au Comte de Cramail, &

d'Elbeuf & à Lomenie de le suivre, & leur demandant leur avis en tumulte, il y donnoit tête baissée, à la premiere ouverture qu'on lui faisoit & commandoit à Lomenie d'en faire l'expedition, mais un moment aprés en connoissant l'impossibilité, il changeoit de sentiment ; l'un lui conseilloit d'envoier Monsieur le Chevalier du Guet avec ses Archers sur les traces de Monsieur le Prince pour l'arrêter, l'autre de donner cette Commission à Balagni & à Bouvin, & le troisiéme d'ordonner à Vaubecourt, qui étoit alors à Paris, de se rendre incessamment sur la frontiere de Lorraine pour empêcher son passage.

Lors que le Roi eut connu le peu de solidité de tous ces avis, il manda ses principaux Ministres pour entendre leurs sentimens sur une matiere où son cœur prenoit tant de part. Le Chancelier arriva le premier, & aprés que sa Majesté lui eut exposé le fait, répondit avec une gravité digne de son caractere : Que le Prince de Condé ne prenoit pas le bon chemin, qu'il

eût été à desirer qu'on l'eût mieux conseillé, & qu'il devoit avoir moderé son ardeur. Le Roi que ce discours impatientoit, l'interrompit & lui dit en colere, ce n'est pas ce que je vous damande Monsieur le Chancelier, c'est vôtre avis; alors ce Ministre reprenant la parole avec la même froideur, soit ajouta-t'il, j'estime donc qu'il faut faire de bonnes & de fortes declarations contre lui & contre tous ceux qui le suivront & lui prêteront quelque secours. Pendant que le Chancelier parloit ainsi, Villeroi entra, & le Roi que ce flegme commençoit d'importuner s'adressa à celui-ci & aprés lui avoir expliqué en peu de mots de quoi il s'agissoit, lui demanda son sentiment. Villeroi aprés avoir haussé par deux fois les épaules pour témoigner son étonnement, répondit qu'il faloit dépêcher des Courriers à tous les Ambassadeurs de sa Majesté vers les Princes Etrangers, pour leur donner avis du départ de Monsieur le Prince sans la permission du Roi, & même contre sa défense pour leur

faire faire les ofices neceſſaires dans les Cours où ils reſidoient, & leur ordonner de repreſenter aux Souverains à qui ils étoient envoiez, qu'ils ne devoient pas recevoir ce Prince dans leurs Etats, & au contraire le renvoier à ſa Majeſté. Aprés que Villeroi eut ceſſé de parler, le Roi ſe tourna vers le Preſident Jeannin, qui étoit venu avec lui, & lui fit ſigne de dire ſon avis; ce qu'il fit ſans heſiter, Sire repartit-il, j'eſtime qu'il n'y a point d'autre parti à prendre, qu'à envoier aprés lui un des Capitaines des Gardes du corps de vôtre Majeſté pour tâcher de le ramener, avec ordre, en cas qu'il n'en puiſſe venir à bout, d'aler trouver le Prince dans les Etats duquel il ſe ſeroit retiré, & le menacer de lui faire la guerre, s'il refuſe de remettre ce Prince entre les mains de vôtre Majeſté: Selon moi ſon départ n'a pas été premedité, & il n'a fait aucun ofice precedent pour être receu & protegé; Il aura pris, aparemment la route des Païs-bas, & l'Archiduc qui ne le connoit pas, qui n'a point

d'ordre exprés d'Eſpagne pour le maintenir, & qui craint vôtre Majeſté autant qu'il l'honore, ne voudra pas pour l'amour de lui s'atirer les dangereux éfets de la colere du plus grand Monarque de l'Europe, & obligera ce Prince à ſortir de ſes Etats, ou le remettra entre les mains de vôtre Majeſté.

Le Roi goûta cet expedient, mais il ne voulut pas s'y determiner entierement qu'il n'eût pris l'avis du Duc de Sulli, qui n'ariva que long-tems aprés les autres avec un air bruſque & une mine refrognée. Le Roi s'vança vers lui & lui dit, Monſieur de Sulli mon neveu eſt parti & a emmené ſa femme. Sire, repartit ce Miniſtre, je ne m'en étonne pas, je l'avois bien preveu; & je vous avois dit il y a longtems qu'il feroit cette folie : ſi vous aviez crû le conſeil que je vous donnai quand il ala à Muret, vous l'auriez mis à la Baſtille, où vous le trouveriez à préſent, & je l'aurois bien gardé. C'eſt une afaire faite, reprit le Roi, il n'en faut plus parler, mais que dois-je faire

cependant, donnez-moi vôtre avis. Parbleu je ne sai, repliqua le Duc, mais laissez-moi retourner à l'Arsenal, où je souperai, je me coucherai, & je songerai pendant la nuit à quelque expedient, dont je vous entretiendrai demain au matin. Non poursuivit le Roi, je veux que vous me disiez tout à l'heure vôtre pensée. Il y faut donc réver, repartit Sulli, & en même tems se tournant vers la fenêtre qui regardoit vers la cour, & aprés avoir badiné quelque tems avec ses doigts, comme s'il eût joüé du tambour, il retourna vers le Roi, qui lui demanda s'il y avoit songé, & ce qu'il faloit faire, rien répondit le Duc. Comment rien? reprit le Roi fort surpris; Oüi rien du tout ajoûta Sulli. Si vous ne faites rien, & témoignez par cette conduite ne vous soucier pas du Prince de Condé & le mépriser, personne ne l'assistera, pas même ses plus chers amis, ni les plus zelez des Oficiers qu'il a laissé ici, & dans trois mois pressé de la necessité & fatigué des railleries qu'on fera de lui, il reviendra implorer vôtre clemence.

Si au contraire vous marquez de l'empreſſement de le rapeller, vous le mettrez par là en conſideration, il ſera ſecoru d'argent par pluſieurs perſonnes de vôtre Cour, & il s'en trouvera qui le porteront dans la veuë de vous donner du chagrin, qui l'auroient abandonné s'ils avoient été perſuadez que vous ne vous en fuſſiez pas ſoucié. Le Roi qui avoit l'ame trop agitée pour goûter un avis ſi judicieux, s'arrêta à celui du Preſident Jeannin qui étant plus bruſque flatoit davantage ſa paſſion, & dépêcha le lendemain le Marquis de Prâlin tant vers Monſieur le Prince que vers l'Archiduc.

Ce Marquis ne pût joindre le Prince de Condé & ſe rendit à Marimont auprés de l'Archiduc, à qui il fit demander incontinent audience, & y ala avec l'Ambaſſadeur ordinaire. Il repreſenta à ce Prince que Henri de Bourbon, Prince de Condé, prenoit pretexte ſur ſa femme pour déguiſer le deſſein d'exciter des troubles en France, & le pria au nom du Roi ſon

maître de le faire arrêter, l'Archiduc repartit qu'il croioit avoir assez fait de n'avoir pas receu ce Prince, mais qu'il n'avoit pû lui refuser passage, & qu'il ne tiendroit pas à ses offices qu'il ne s'en retournât en France, souhaitant avec passion la satisfaction particuliere du Roi & la tranquillité de son Roiaume.

Il est vrai que le Prince de Condé n'étoit pas resté dans les Païs-bas, il avoit passé jusques à Cologne, & avoit laissé la Princesse sa femme à Breda auprés de la Princesse d'Orange sa sœur, qui l'avoit menée ensuite à Bruxelles, où le Prince son mari se rendit ensuite. L'Archiduc y ala avec l'Infante pour recevoir ces Dames, & leur rendit visite aussi tôt qu'elles furent arrivées. Le Marquis de Spinola general des troupes espagnoles qui étoit aussi dans la même ville se plaignit à l'Archiduc de ce qu'il avoit refusé de donner azile au Prince de Condé, & le persecuta tellement qu'il l'obligea à envoier un Gentilhomme à ce Prince pour l'inviter à revenir ; Spinola lui écrivit

aussi par le même courrier, & lui fit écrire par l'Ambassadeur d'Espagne. Il est vrai que l'Archiduc n'agissoit pas avec le même esprit que les ministres de cette couronne, & qu'il souhaitoit autant l'acommodement, qu'ils désiroient la rupture ; mais bien-tôt aprés il n'en fut plus le maître, parce que le Roi Catolique envoia ses ordres par lesquels il declaroit qu'il acordoit sa protection au Prince de Condé. Cette declaration lui enfla tellement le courage, qu'il ne songea plus qu'à justifier sa sortie hors du Roiaume, en publiant des faits dont la plus part étoient supposez. Dans cette veuë il écrivit au Pape Clement VIII. & au Cardinal Borgheſe son neveu, en des termes qui pouvoient faire passer ses lettres pour autant de manifestes.

Comme le Roi n'avoit donné aucun ordre à Prâlin pour entrer en negociation avec son neveu ; lors qu'il aprit qu'il étoit de retour à Bruxelles, il envoia le Marquis de Cœuvres en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, dés que ce Marquis fut arrivé, il pressa

l'Archiduc de remettre la Princesse de Condé entre les mains du Connétable son pere, ou de la Duchesse d'Angoulême sa tante ; mais ce Prince lui declara qu'il ne disposeroit jamais de sa personne que du consentement de son mari. Cœuvres voiant que sa negociation prenoit un si mauvais train songea à enlever la Princesse.

* Il y avoit quelque froideur entre elle & le Prince de Condé, soit qu'elle y fut portée par une antipatie naturelle, ou par le chagrin de se voir éloignée de la Cour de France ; & les François avoient pris soin d'entretenir cette aigreur pour faire reüssir les desseins du Roi. Le Marquis de Cœuvres averti de la disposition de son esprit tâcha de lui persuader de se laisser enlever ; elle demeura lon-tems irresoluë sur la réponse qu'elle devoit lui rendre : D'un côté elle n'étoit pas contente du Prince son époux : Elle se voioit à regret sous la tirannie des Espagnols ; la Cour de l'Archiduc ne lui plaisoit pas, n'y voiant rien qui aprochât de la magnificence de celle de

* *Ann.* 1610.

France, & elle souhaitoit avec passion d'être auprés de son pere & de sa tante, qui de leur part lui témoignoient le même empressement par leurs lettres, mais d'un autre côté elle n'osoit abandonner son mari, pour se remettre entre les mains d'une personne qui n'étoit atachée à ses interêts par aucune liaison, & elle craignoit également de retomber entre les mains d'un époux irrité, & de donner lieu à la médisance de blâmer sa conduite. Neanmoins aprés avoir été long-tems agitée de ces diferentes pensées, le desir de revoir sa famille & de retourner en France, l'emporta sur toute autre consideration.

Le dessein de Cœuvres étoit de l'enlever une nuit de Bruxelles, & de faire pendant les tenebres une si longue traite que quand leur fuite seroit découverte on ne pût plus les joindre; mais pour y reüssir il faloit prendre beaucoup de mesures, escalader ou percer les murailles de la ville, avoir des chevaux tout prêts sur les remparts, & des relais en plusieurs en-

droits, avec des Cavaliers pour s'opoſer à ceux qui voudroient les arrêter.

Comme à l'execution de ce projet il faloit emploier pluſieurs perſonnes, on ne pût ſi bien garder le ſecret qu'il n'en vint quelque lumiere aux perſonnes intereſſées. Le premier averti fut le Comte de Buquoi, Grand Maître de l'Artillerie de Frandres, qui en porta la nouvelle à l'Archiduc & à Spinola. On tint incontinent conſeil, où il fut reſolu que ſous quelque pretexte on feroit venir loger la Princeſſe dans le Palais avec l'Archiduc & l'Infante. On le propoſa au Prince de Condé ſans lui en découvrir le miſtere, & on lui inſinua qu'étant en froideur avec ſa femme, il devoit ſouhaiter de s'en ſeparer pour lui donner le loiſir de revenir de ſon chagrin. Ce Prince y conſentit ſans peine ſur l'aſſurance que lui donnerent l'Archiduc & l'Infante de ne la laiſſer pas ſortir de leurs mains ſans ſon conſentement. La Princeſſe & Cœuvres n'oſerent s'y opoſer, n'aiant áucun pretexte aparent pour s'en défendre, outre qu'ils eſperoient

executer leur dessein avant ce changement de Maison ; cependant comme on ne pût ajuster toutes les mesures durant le tems que la Princesse devoit rester dans l'hôtel du Prince d'Orange, on jugea à propos, pour gagner encore trois ou quatre jours de faire prier Spinola par cette même Princesse, dont il feignoit d'être amoureux, de lui donner le bal dans sa Maison ; mais ce rusé Genois qui connut l'artifice s'en défendit adroitement, Cœuvres ne se rebuta pas pour ce fâcheux contre-tems, & resolut d'enlever la Princesse la nuit du samedi 13 Fevrier 1610, parce que le lendemain dimanche elle devoit entrer au Palais. Elle dit qu'elle étoit malade, de peur que son époux ne couchât avec elle, (quoi que cela lui arivât rarement,) & ne l'empêchât de se dérober.

L'Archiduc qui étoit averti de tout ce qui se passoit par Buquoi en fit donner avis par Spinola au Prince de Condé à qui on n'en avoit rien découvert jusques là, de peur qu'il ne fit un éclat inutile, & il fut resolu qu'on prie-

roit l'Archiduc de faire garder pendant la nuit la maiſon du Prince d'Orange par quelques uns de ſes Gardes à cheval. Condé fut ſi alarmé de tout ce que lui avoit dit Spinola que ne pouvant garder le ſecret, aprés avoir pris des meſures ſufiſantes pour rompre l'entrepriſe, il s'emporta à des plaintes frivoles. Pour de Cœuvres, il deſavoua tout, parce qu'il n'avoit fait encore aucune démarche par laquelle il pût être convaincu ; & comme il n'y avoit plus rien à faire il dépêcha un Courier au Roi, pour recevoir de nouveaux ordres ſur ce changement impreveu.

Le Roi voiant que l'artifice ne lui avoit pas reüſſi, reſolut d'emploier la force pour retirer la Princeſſe de Condé des mains de l'Archiduc, & de declarer la guerre au Roi Catolique. Il fit pour cet éf t ſonder Jaques VI. qui aprés la mort de la Reine Elizabet avoit reuni en ſa perſonne les Roiaumes d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande, & eſſaia de l'obliger à rompre avec les Eſpagnols. Ce Prince qui étoit deja vieux n'aiant pas voulu

rêter le carrosse, cet assassin eut le tems de monter sur la rouë de devant, & de fraper le Roi avec un couteau de deux coups, le premier entre la secende & la troisiéme côte, qui étoit de peu de consequence, & le second entre la cinquiéme & la sixiéme, qui lui perça le poulmon, & lui coupa l'artete veneuse, proche de la valvule gauche du cœur; ce dernier fut mortel. Voila comment finit ses jours ce grand Monarque, dans le tems qu'il faisoit trembler toute l'Europe.

Intrigues de la Cour de France, sous le Regne de Louis XIII.

* J'Aurai peu de chose à dire des amours de Louis XIII. parce que s'il regarda quelques Dames de sa Cour avec distinction, ce fut plûtôt un amusement qu'une veritable passion. Il y eut neanmoins des intrigues où les belles eurent part, & que je tâcherai d'expliquer avec autant de netteté que

le peu de connoiſſance qu'on en a me le pourra permettre. Le Duc de Buckinkant, Favori de Charles I. Roi de la Gr. Bretagne étoit venu à Paris ſous prerexte de conduire en Angleterre Madame Henriete de France que ſon Maître avoit épouſée, mais en éfet pour former dans le Roiaume quelque parti qui empêchât le Roi d'executer le deſſein qu'il avoit contre les Huguenots. Pour reüſſir dans ce qu'il avoit premedité il jugea neceſſaire de s'aquerir quelque familiarité chez les Dames qui avoit quelque credit à la Cour, étant bien perſuadé qu'il eſt dificile aux perſonnes de leur ſexe de cacher ce qu'elles ont de plus ſecret à ceux qui ont été aſſez heureux pour leur toucher le cœur. La fille du Duc de Montbaſon, qui aprés la mort du Connétable de Luines avoit épouſé en ſecondes noces le Prince de Joinville. qu'on apelloit alors le Duc de Chevreuſe, fut celle que Buckinkant jugea la plus propre à ſeconder ſes deſſeins. Sa beauté lui avoit aquis un pouvoir abſolu ſur l'eſprit des plus

grands Seigneurs du Roiaume ; Elle avoit une éloquence persuasive, une ambition démesurée ; & une humeur coquette qui lui faisoit souhaiter la conquête de tous ceux qu'elle jugeoit dignes de quelque distinction. Buckinkant qui avoit assez de penetration & de discernement, connut bien-tôt son caractere, & s'aperçût que le Grand Prieur, fils naturel d'Henri IV. & le Comte de Chalais étoient les plus assidus auprés d'elle, & les deux aussi pour qui elle avoit le plus de consideration, mais qu'elle les traitoit avec tant d'égalité qu'ils n'avoient pû jusques là découvrir de quel côté son cœur panchoit. Buckinkant s'étant insinué dans leur confidence, leur ofrit de faire expliquer la Ducheſſe, & quoi qu'un Confident aussi aimable que ce Duc, leur dût sembler mal propre à executer la commission dont il s'étoit chargé, ils n'en prirent aucun ombrage, parce qu'étant étranger, & devant faire peu de sejour en France, ils ne crurent pas qu'il voulût s'engager dans une intrigue avec Madame de Che-

vreuſe. Le Duc d'Orleans, frere du Roi, étoit alors à Limours, & la Ducheſſe à Dampierre, qui n'en eſt éloigné que de dix lieuës. Le Grand Prieur & Chalais qui étoient les principaux Favoris de ce Prince menerent Buckinkant à Limours, d'où il aloit paſſer toutes les aprésdînées à Dampierre : Pendant le ſejour qu'il y fit il inventa chaque jour quelque nouvelle fête galante pour divertir la Ducheſſe, & ne manqua pas d'en mettre ces deux Amans, de peur que ſes galanteries ne les rendiſſent jaloux. Le ſoir il avoit des converſations particulieres avec la Ducheſſe, par l'entremiſe de Madame de Vernet ſa bonne amie qu'il avoit engagée dans ſes interêts par ſes liberalitez. Lors qu'il eut receu aſſez de preuves de la complaiſance de Madame de Chevreuſe pour ne pouvoir plus douter qu'elle ne l'aimât de bonne foi, il lui dit que pour cacher leur intelligence à ſes Rivaux, il faloit les embarquer dans une conſpiration contre le Cardinal de Richelieu, qui étoit alors premier Miniſtre,

& leur persuader que quand ils étoient seuls ensemble ils ne parloient que d'afaires d'Etat. Le Grand Prieur & Chalais donnerent aisément dans ce piege, & comme ils voioient avec chagrin le Duc d'Orleans leur Maître n'avoir aucune part au Gouvernement, ils goûterent d'abord la proposition qu'on leur fit de persuader à ce Prince de se declarer chef du parti qu'on vouloit former, sur l'assurance que leur donna Buckinkant de la protection du Roi de la grande Bretagne.

Cette intrigue ne pût être conduite si secretement que le Cardinal de Richelieu n'en eut connoissance. Ce Ministre ne voulut pas d'abord éclater contre la Duchesse de Chevreuse n'étant pas bien assuré qu'elle fût entrée dans ce complot; Il se contenta de faire exiler Madame de Vernet. Cette menace qui sembloit devoir faire craindre aux conjurez une plus severe punition, ne fit pas cesser leurs pratiques. Le Maréchal d'Ornano, qui étoit Gouverneur de Monsieur, se mit à leur tête, dans la crainte que si son Maître

épouſoit Mademoiſelle de Montpenſier, comme le Roi le ſouhaitoit, cette Princeſſe qui étoit fort habile ne s'emparât de l'eſprit de ce Prince, & ne lui fit perdre ſa faveur. Le principal but des mécontens étoit de rompre ce mariage, & de porter le Duc d'Orleans à épouſer Mademoiſelle de Bourbon, ſœur du Prince de Condé, & d'unir étroitement ces deux maiſons par cette aliance, ou de lui faire rechercher quelque Princeſſe étrangere, de qui il pût tirer de grandes aſſiſtances & une puiſſante protection. A l'égard de Mademoiſelle de Montpenſier ils lui vouloient donner pour mari le Comte de Soiſſons, afin d'atacher la maiſon de Guiſe à celle de Bourbon.

Le Cardinal de Richelieu, qui recevoit tous les jours des avis de cette negociation, ala pour s'en éclaircir, paſſer quelques jours à Chaliot, dans la maiſon de Baſſompierre, beau-pere du Comte de Chalais, & ſeut ſi bien flater ce Comte qu'il lui fit avoüer tout le complot. Quelques jours aprés le Maréchal d'Ornano fut arrêté à Fon-

tainebleau, & conduit au Château de Vincennes : on s'assura aussi du Duc de Vendôme, & du Grand Prieur son frere à Blois ; mais ils en furent tous trois quittes pour la peur, la punition ne tomba que sur Chalais, qui eut la tête trenchée. Madame de Chevreuse, qui avoit prevû l'orage de bonne heure, assura sa vie & sa liberté par la fuite, & se retira d'abord en Lorraine, d'où elle passa ensuite à Bruxelles.

* Il y eut encore d'autres intrigues à la Cour, aprés la mort de Mademoiselle de Montpensier, premiere femme du Duc d'Orleans. Ce Prince aiant conceu de l'amour pour Marie de Gonzague fille du Duc de Mantoüe, avoit dessein de l'épouser, & le Roi n'en témoignoit aucune repugnance ; mais la Reine mere qui pretendoit marier Monsieur avec la Princesse de Florence, aprés avoir emploié inutilement auprés de lui ses persuasions & toute son autorité pour l'y faire consentir, eut recours à la violence, & fit arrêter à Coulomiers cette Princesse avec la Duchesse Doüairiere de Lon-

* *Ann.* 1629.

gueville. Monsieur vivement touché du mauvais traitement fait à une personne si chere se retira en Lorraine, où neanmoins, il devint infidele, & aians trouvé dans la personne de la Princesse Marguerite sœur du Duc, des charmes capables de lui faire oublier ses premieres inclinations, il l'épousa sans le consentement de Sa Majesté.

Le Roi irrité de ce mariage envoia une puissante Armée en Lorraine sous la conduite du Marquis de St. Chaumont, qui assiegea Nanci. La Princesse Marguerite voiant que la seureté de son Etat dépendoit de sa liberté, sortit de la ville à quatre heures du matin habillée en homme & bien montée, acompagnée d'un Gentil-homme nommé Dause, qui avoit été au service de Madame de Remiremont, & de deux autres; & aprés avoir fait treize lieuës sans debrider & s'être cachée dans un bois, pour se dérober à la vuë de quelques troupes suedoises qu'elle avoit apercuës de loin, elle arriva fort fatiguée à Thionville, où elle eut bien de la peine à entrer. Elle donna

avis de son arrivée à Monsieur qui s'étoit retiré aux Païs-bas, & qui lui envoia incontinent de Fontaines, Chalandrai, de Rames, de Laveauport, le Duc d'Elbeuf & Puis laurens: il ala ensuite aussi à sa rencontre jnsques à Marche-en-Famine, aiant seu qu'elle devoit prendre la route de Namur, & la conduisit à Bruxelles où elle fut saluée par les Magistrats, & conduite par l'Infante chés la Reine Mere, qui avoit été contrainte, aussi bien que la plus-part des grands du Roiaume, à y chercher un azile contre les persecutions du Cardinal de Richelieu.

Comme la plus grande partie de la Cour de France étoit alors à Bruxelles, je ne croi pas m'éloigner de mon sujet en parlant des galanteries des Princes & des Dames Françoises qui s'y étoient retirées. Monsieur dont le cœur ne pouvoit demeurer oisif, s'atacha en atendant l'arrivée de la Princesse Marguerite, auprés de la Comtesse de Rennebourg, mais comme elle étoit d'une vertu si austere qu'on l'apelloit communément la Sauvage, il aloit se delasser

auprés d'une Eſpagnole nommée Dame Blanca dont l'humeur étoit moins farouche. Madame de Chevreuſe eſſaia de donner de l'amour à l'Archiduc Leopol ; frere de l'Empereur à qui le Roi Catolique avoit donné le Gouvernement des Païs-bas, & le Duc d'Elbeuf adreſſa ſes vœux à Madame de Grincalbergue ; mais toutes ces amours ne furent que des galanteries paſſageres, il n'y eut que le Duc de Guiſe qui prît des engagemens d'une plus longue durée, & qui furent cauſe d'une partie des malheurs de ſa vie.

Ce Prince étant le cadet de ſa maiſon fut deſtiné à l'Egliſe & fait Archevêque de Reims : aprés la mort de ſon frere il ſe défit de ſes benefices, & voulut ſe marier avec Anne de Gonzague, ſœur de la Princeſſe Marie dont nous avons parlé. Le Cardinal de Richelieu voiant cette aliance contraire au bien de l'Etat, emploia l'autorité du Roi pour l'empêcher, & fit mettre cette Princeſſe dans un Convent. Le Duc de Guiſe au deſeſpoir

de voir sa passion traversée sortit du Roiaume, & se retira à Cologne où sa Maîtresse le vint trouver en habit d'homme, mais il l'obligea à s'en retourner, & passa à Bruxelles, où il trouva les autres exilez : Comme il n'y avoit point d'habitudes, il passoit la plus-part des aprés-dînées chez la Duchesse de Chevreuse sa parente, qui craignant que ses assiduitez ne donnassent de l'ombrage à l'Archiduc tâcha de l'engager ailleurs & lui fit connoître la Comtesse de Bossu. C'étoit une jeune veuve, d'une humeur douce & enjoüée, & fort amie de la Duchesse : on la mit d'une partie où le Duc de Guise se trouva, & elle lui fit tant d'avances, qu'il ne pût s'empêcher d'y répondre. Il est vrai que de peur qu'elle ne jugeât mal de sa conduite, elle lui parla d'abord de mariage, & le Duc lui témoigna ne desirer rien tant que d'unir sa destinée à la sienne, mais en des termes qui marquoient assez qu'il ne songeoit qu'à se divertir pendant son exil. Quoi que la Comtesse eût penetré ses intentions, elle ne fit pas sem-

blant de s'en être aperceuë esperant de l'engager plus facilement par sa feinte ingenuité.

Un jour elle le mena à une belle maison qu'elle avoit à une lieuë de Bruxelles, & lui donna tous les divertissemens qu'on pouvoit prendre dans cette saison qui étoit la plus agreable de l'année. Le Duc ne pût s'empêcher de lui en témoigner sa reconnoissance, & de lui parler d'amour à son ordinaire. La Comtesse lui dit que s'il étoit aussi amoureux qu'il vouloit le lui persuader, il montreroit plus d'empressement pour leur mariage ; le Duc lui jura qu'il ne souhaitoit rien avec tant de passion, que de passer le reste de sa vie avec une si aimable personne, & qu'il ne tiendroit qu'à elle de le mettre à l'épreuve. La Comtesse le prenant au mot lui repartit qu'elle verroit bien-tôt si ses protestations étoient sinceres, puis qu'elle avoit dans sa maison un Notaire & un Prêtre pour les marier. Le Duc fut surpris de ce discours, mais il n'en fit pas semblant, & crut pouvoir passer

cariere sans rien hazarder & rendre la Comtesse la dupe de son propre artifice, puis qu'un mariage de cette nature dépourveu des formalitez prescrites par les Canons, & fait sans le consentement du Roi ne pouvoit subsister La Comtesse voiant le Duc disposé à faire ce qu'elle desiroit, fit entrer Manfele, Aumônier de l'armée qui leur donna la benediction nuptiale, & les dispensa de la publication des bans, comme s'il avoit eu la même autorité que l'Archevêque de Malines. Le Duc passa la nuit dans cette superbe maison avec sa nouvelle épouse, à qui il témoigna tant d'amour qu'elle demeura contente de l'heureux succez de ses desseins. Le lendemain il s'en retourna chés lui aprés avoir prié la nouvelle Duchesse de trouver bon que leur mariage demeurât secret, jusqu'à ce qu'il eût obtenu l'agrément de la Cour & de sa famille.

Quelque soin qu'on eût pris de dérober au public la connoissance de cette avanture, elle ne laissa pas de venir

aux oreilles du Duc d'Elbeuf & de la Ducheſſe de Chevreuſe, qui la reprocherent au Duc de Guiſe comme la derniere lâcheté. Le reſpect qu'il avoit pour les Dames, l'empêcha de s'emporter contre la Ducheſſe, mais il ſe broüilla ſi fortement avec le Duc d'Elbeuf qu'ils auroient tiré l'épée, ſi l'Archiduc ne les avoit acommodez. Lors que le Duc de Guiſe eut perdu l'eſperance de ſe vanger par les armes il chercha d'autres moiens pour donner du chagrin aux deux perſonnes qui l'avoient ofenſé, & crut de n'en pouvoir trouver de meilleur que de mener la Comteſſe chez lui & la traiter publiquement comme ſa femme. Ce fut auſſi le parti qu'il prit, & il vécut roûjours depuis en bonne intelligence avec elle tant qu'il demeura à Bruxelles. Mais c'eſt aſſez nous arrêter à la Cour de l'Archiduc, il faut retourner à celle de France avec le Duc d'Orleans, qui aiant fait aprouver au Roi ſon mariage, le vint trouver à St. Germain avec Madame.

* Pendant que le Roi avoit été

* *Ann.* 1640.

ocupé à reduire sous son obeïssance les Huguenots de son Roiaume, & à défendre ses Alliez contre les entrepriſes de la maiſon d'Autriche, il ne s'étoit laiſſé gouverner que par des Favoris ſans s'amuſer à la converſation des Dames. Le Marquis de Baradas avoit ſuccedé au Connétable de Luines, & le Duc de St. Simon au Marquis. Depuis la diſgrace de ce Duc, le Cardinal de Richelieu s'étoit entierement emparé de l'eſprit de ſa Majeſté, & n'avoit point de compagnon dans la faveur non plus que dans le miniſtere, mais depuis que la paix eut donné le moien au Roi de s'arrêter plus lontems auprés des Dames, on s'aperceut qu'il regardoit Mademoiſelle de Faiette avec quelque diſtinction, quoi que cette atache fut toute dans l'eſprit; car il bornoit ſes deſirs à la ſimple converſation, & ne ſe ſoucioit pas même d'avoir aucun entretien particulier avec elle, & ne lui parloit qu'en public dans la chambre de la Reine. Cet amour tout innocent qu'il étoit, ne laiſſa pas de donner de l'ombrage au

Roi : mais lors que ce Miniſtre eut découvert qu'elle ne ſe gouvernoit que par les conſeils de Mademoiſelle de Chennerault, dont le genie & l'adreſſe ne cedoient pas à l'habileté de Mademoiſelle de la Faiette, il n'en eut pas moins d'inquietude : Il n'oſa pas neanmoins araquer ouvertement la paſſion du Roi, de peur de s'atirer quelque diſgrace, mais pour l'en détacher inſenſiblement il jugea à propos de mettre auprés de lui un Favori tellement dépendant de ſes volontez qu'il pût le ruiner quand il voudroit ſe ſoutenir par lui-même. Il jetta les yeux ſur Henri Deffiat Marquis de St. Mars, grand Ecuier de France, qui avoit toutes les qualitez neceſſaires pour remplir ce poſte, il étoit bien fait de ſa perſonne, & avoit l'abord agreable, mais il aimoit tellement les plaiſirs, qu'il y avoit aparence que la crainte d'en manquer les ocaſions l'empêcheroit de rien entreprendre ſur le credit du premier Miniſtre. Le Roi ne goûta pas d'abord l'humeur licencieuſe de St. Mars, qu'il trouvoit

entierement contraire à la retenuë dans laquelle il vivoit. Ce Favori par le conſeil du Cardinal, ſe rendit ſi complaiſant qu'il vainquit enfin cette repugnance; car lors que le Roi faiſoit des preſens, il le prioit de ménager ſes faveurs, qui ne feroient que donner de la jalouſie à Madame de Hautefort, & l'expoſer aux traits de ſa vangeance; & il ſut enfin ſi bien ménager l'eſprit de ſon Maître pendant ſon voiage de Chambort qu'il tira parole de lui qu'il ne verroit plus Mademoiſelle de Hautefort quand il ſeroit de retour à Paris. Le Cardinal qui craignoit que ſa Majeſté ne changeât de ſentiment à la vûë de l'objet qui l'avoit charmée, n'oublia rien pour l'en tenir éloigné : il inventa divers pretextes pour l'empêcher de retourner à la Capitale de ſon Roiaume, & l'engagea à donner rendez-vous à Madame Roiale ſa ſœur pour s'aboucher avec elle à Grenoble ſur les frontieres du Piemont. Aprés cette entrevûë il fut impoſſible de retenir le Roi plus lon-tems en campagne, il voulut abſolument re-

tourner à Paris : La Reine ala au devant de lui jusqu'à Fontainebleau, & mena avec elle Madame de Hautefort. La passion que le Roi avoit eu pour cette fille étoit acompagnée d'un si grand respect qu'il n'osoit s'émanciper à la moindre liberté avec elle, comme on en pourra juger par ce que je vai dire. Un jour la Reine aiant receu un billet dont elle vouloit faire quelque mistere, l'atacha à la tapisserie de sa chambre pour n'oublier pas d'y faire réponse, & le Roi étant entré peu de tems aprés, la Reine ne voulant pas qu'il vit ce billet, commanda à Madame de Hautefort, qui étoit sa dame d'honneur, de le prendre & de le serrer, ce qu'elle fit. Le Roi voulut le lui ôter, & ils se débatirent assez lontems en badinant, mais Mad. de Hautefort ne pouvant plus se défendre, mit ce billet dans son sein, un azile assuré pour lui; car le Roi n'osa y toucher, & n'eut plus la moindre curiosité de le voir. Quoi que la passion du Roi fut acompagnée d'une grande retenuë, elle étoit neanmoins delicate & acom-

pagnée de jalousie. Ce Prince voulant établir Madame de Hautefort, resolut de la marier avec le Marquis de Gevres, frere aîné du Duc de Gevres, aujourd'hui premier Gentil-homme de la Chambre, & Gouverneur de Paris, qui n'étoit alors qu'Abé, & lui commanda de le recevoir comme un homme qu'il lui destinoit pour époux; ce qu'elle fit sans contrainte, le Marquis étant bien fait, & fort aimable de sa personne. Pendant qu'on disposoit toutes choses pour ce mariage, les Espagnols assiegerent Corbie, & tous les braves de la Cour acoururent au secours de cette place; Le Marquis de Gevres y ala comme les autres, & y fut tué, dont le Roi ala lui-même porter la nouvelle à Madame de Hautefort, & tâcha de la consoler: Ensuite étant entré quelques jours aprés dans la chambre de cette Dame, il la trouva à genoux devant son prié-dieu, & s'en étant aproché sans faire-bruit, vit qu'elle lisoit les Vêpres des Morts, & s'imaginant que c'étoit pour le Marquis de Gevres, en conçeut une si forte ja-

louſie qu'il demeura ſix ſemaines ſans vouloir entendre parler d'elle, quoi qu'il lui eût propoſé lui-même le mariage du Marquis ; ce qu'on peut attribuer aux caprices ordinaires de l'amour qui regarde ſouvent comme un mal les choſes qu'il a ſouhaitées.

Le Roi fit un froid acueil à l'une & à l'autre, & dit à ſa Maîtreſſe qu'il avoit apris qu'elle avoit fait de méchantes plaiſanteries de S. Mars, mais qu'elle prit bien garde que cela ne lui arrivât plus, ſi elle ne vouloit s'atirer ſa diſgrace. Mademoiſelle de Hautefort qui s'étoit atenduë à recevoir mille marques d'amitié de ce Prince, aprés une longue abſence, fût ſi ſurpriſe de ſe voir traiter d'une maniere ſi deſobligeante, qu'elle ne pût répondre à ce diſcours que par des larmes. Lors que le Cardinal eut apris par S. Mars le ſucez de cette premiere converſation, il jugea à propos d'emploier tout ſon credit pour éloigner Mademoiſelle de Hautefort de la Cour, auſſi bien que Mademoiſelle de Chenerault ſa confidente, de peur que la

passion du Roi ne se ralumât par une plus longue fréquentation. Le Ministre & le Favori travaillerent de concert à l'execution de ce dessein, & presserent tellement le Roi qu'il envoia ordre à ces deux filles de sortir incessamment de la Cour, & elles entrerent d'abord dans un Convent à Paris ; mais le Cardinal ne les y laissa pas lon-tems, & les obligea à se retirer. Mademoiselle de Cheuvraut en Poitou, & Mademoiselle de Hautefort à une de ses terres à quarante lieuës de la Cour.

S. Mars voiant que personne ne partageoit plus les afections de son Maître, crut pouvoir pretendre aux plus hautes aliances. Il y avoit lontems qu'il rendoit des soins à Marie de Gonzague, dont nous avons déja parlé, & avoit été assez heureux pour s'en faire aimer ; même la médisance dit qu'il en avoit eu une fille dont elle étoit acouchée secretement chez la Marquise d'Arquien sa gouvernante, qui depuis l'avoit fait passer pour sa fille. S. Mars parla au Cardinal du

dessein qu'il avoit d'épouser cette Princesse, & ce Ministre qui craignit que le Favori ne devint trop puissant par cette aliance, ne voulut pas y consentir; & même il fit en sorte que le Roi la mariât promtement à un autre. Ladislas IV. Roi de Pologne, la fit demander, & ce mariage fut bien-tôt conclu. Elle mena avec elle en Pologne Madame d'Arquien, & cette fille qu'on pretendoit qu'elle avoit euë de S. Mars. Aprés la mort de Ladislas IV. elle épousa en secondes noces Casimir son frere, & voulant songer à l'etablissement de Mademoiselle Darquien, elle la maria avec un grand Seigneur de Pologne, & aprés qu'elle fut veuve au grand Maréchal Sobieski, qui regne aujourd'hui en ce Roiaume sous le nom de Jean IV. Ainsi, si l'histoire est veritable, la fille a sucedé à sa mere, & porte comme elle a fait, la Couronne de Pologne.

Cependant S. Mars pour se consoler de la perte de sa Maîtresse, s'atacha auprés de Marion de Lorme, qui étoit, à la verité, d'une naissance

obſcure, mais qui pouvoit paſſer pour la plus belle perſonne de l'Europe; & comme elle n'étoit pas cruelle, il fut bien-tôt heureux. Aprés que le Roi étoit couché il partoit de St. Germain, & aloit à toute bride la trouver à Paris. Le plaiſir qu'il prenoit avec elle l'empêchant de ſe lever matin, il ſe trouvoit rarement au lever du Roi. Ce Prince ne ſavoit à quoi atribuer ſa negligence, & s'en informa de pluſieurs de ſes Oficiers, qui ne lui en dirent rien, ſoit qu'ils l'ignoraſſent ou qu'ils craigniſſent la colere d'un Favori. La Chênaie, premier valet de chambre du Roi, qui avoit beaucoup contribué à la diſgrace de ſes Maîtreſſes, voiant que S. Mars n'en avoit aucune reconnoiſſance, ne voulut pàs laiſſer échaper une ſi belle ocaſion de s'en vanger : Il ſçavoit que le Roi, qui étoit extrêmement retenu dans les plaiſirs, avoit averſion pour ceux qui s'abandonnoient à la débauche, & ainſi il crut ne pouvoir trouver un moien plus aſſuré de nuire au Favori qu'en aprenant à ſon Maître ſon amour

pour

pour Marion de Lorme, il le fit ; & ne manqua pas d'inſpirer au Roi les ſentimens qu'il deſiroit qu'il eût. S. Mars s'étant aperceu de la froideur du Roi, le tourna de tant de côtez, qu'il lui fit avouër les mauvais ofices que la Chenaie lui avoit rendus. Aprés qu'il eut découvert de quelle main ce coup étoit parti, il ne ſongea plus qu'à ſe vanger de l'auteur de ſa diſgrace, & à ruiner dans l'eſprit de ſon Maître un ennemi ſi dangereux. Il communiqua ſon deſſein au Maréchal de la Meilleraie, qui avoit auſſi quelque ſujet de ſe plaindre de cet Oficier, & ils travaillerent avec tant d'aplication à le déerediter, qu'ils en vinrent à bout. La Chenaie avoit eu quelque preſſentiment de ſa diſgrace, & en avoit parlé au Cardinal, qui avoit promis de le maintenir ; mais par malheur pour lui, il ſe trouva que ſon protecteur étoit à la maiſon de Ruel, quand on lui porta l'ordre de ſe retirer, & ainſi ne pouvant recourir à ſon Eminence, il falut partir ſur le champ.

Le Cardinal fut aſſez ſurpris d'a-

prendre la disgrace de la Chenaie, & comme il ne pouvoit ignorer que S. Mars n'en fut l'auteur, il en fit quelque reproche à ce Favori, & lui dit qu'il n'auroit jamais creu qu'il eut voulu en son absence & à son insçu faire éloigner un homme qu'il savoit être sa creature. S. Mars qui avoit interêt de ne se broüiller pas avec ce Ministre, pendant que son credit n'étoit point encore ébranlé, fut contraint de lui raconter le detail de cette intrigue & de lui avoüer l'amour qu'il avoit pour Marion de Lorme ; & comme c'est le foible de tous les amans d'exagerer les charmes de leurs Maîtresses, il fit au Cardinal une si belle peinture de cette fille, qu'il lui donna envie de la connoitre. Ce grand Homme n'en fit point neanmoins semblant, mais le soir il en parla à l'Abé de Bois robert, qui entroit dans tous ses plaisirs secrets. Cet Abé lui dit qu'il connoissoit Mademoiselle des Enclos, apellée communément à la Cour Ninon, qui étoit intime amie de Marion de Lorme, & que par ce moien il seroit aisé

de faire venir à Ruel la Maitresse de S. Mars sous pretexte de voir les Eaux, & à son Eminence de la considerer à loisir, sans qu'elle s'aperçeut de sa curiosité.

Le Cardinal aprouva la pensée de l'Abé de Bois-robert, & le pria de n'y perdre point de tems. Cet adroit confident ala le lendemain rendre visite à Ninon, & lia la partie, sans que cette fille, quoi que tres habile, soupçonnat rien de son dessein. Le Cardinal aiant été averti du jour que ces Dames devoient venir voir sa maison, leur fit preparer une colation magnifique dans une petite Isle qui est au milieu du parc, avec les violons & les hauts bois du Roi, & cette galanterie passa sous le nom de l'Abé, sans que les Dames entrassent dans le mistere de cette fête, qu'on avoit pris grand soin de leur cacher. Le Cardinal vit Marion de Lorme sans en être veu, & la trouva mille fois plus belle qu'il ne se l'étoit imaginé. Il voulut savoir si S. Mars en étoit aimé, & il donna la commission à Bois-robert de le dé-

couvrir. Cet Abé ne tarda gueres de donner à son Eminence l'éclaircissement qu'elle souhaitoit, & il lui aprit que dans les complaisances que Marion de Lorme avoit pour le Favori du Roi la vanité y avoit plus de part que l'amour, & que toute la tendresse de cette fille étoit pour Desbarreaux, Conseiller au Parlement, jeune homme bien fait de sa personne, d'un esprit vif & d'une conversation enjoüée, mais débauché & impie au dernier point. Le Cardinal fit proposer à Desbarreaux par Bois-robert que s'il vouloit lui ceder sa Maitresse, & l'engager à répondre à sa bonne volonté, on auroit tant de reconnoissance pour ce sacrifice, qu'on feroit pour sa fortune tout ce qu'il pourroit desirer. Bois-robert s'aquita de sa commission avec beaucoup d'adresse, mais Desbarreaux ne répondit à cette ouverture qu'en plaisantant, & feignant toûjours de croire le Cardinal incapable d'une telle foiblesse. Ce Ministre en fut si irrité qu'il persecuta Desbarreaux tant qu'il vécut, & l'obligea à se défaire de sa

charge & à sortir du Roiaume.

Aprés le départ de Desbarreaux, Mademoiselle des Enclos parla à son amie de l'amour du Cardinal à la priere de Bois robert, & cette premiere declaration fut acompagnée d'un present de gros chenets d'argent & d'un candelabre, qui étoient estimez plus de vingt mille livres. S. Mars surpris de voir ce nouvel ornement dans la chambre de sa Maîtresse, voulut savoir d'où venoit cette liberalité, & n'aiant pû en tirer aucun éclaircissement de sa bouche, il laissa tomber ses soupçons sur d'Emeri Controlleur general des Finances, qui rendoit quelques visites à cette fille. Il entra dans une si furieuse jalousie qu'il resolut de faire donner des coups de bâtons à son Rival, & s'en expliqua à Coquerel Lieutenant du grand Prevôt de l'Hôtel. Coquerel en avertit d'Emeri, qui pour détourner l'orage dont il étoit menacé, cessa de voir Marion de Lorme, & rompit tout commerce avec elle.

La jalousie de S. Mars redoubla sa

passion pour sa Maîtresse, qu'il voioit presque tous les jours incognito & deguisé, malgré les défenses du Roi Son assiduité fut même si grande, que le bruit courut qu'il l'avoit épousée. Louis XIII. en recevoit des avis de tous côtez, & même les parens de S. Mars qui craignoient qu'il ne fut assez fou pour contracter un mariage si inégal, furent les premiers à en porter leurs plaintes à Sa Majesté. L'ingratitude & l'obstination de ce Favori toucherent le Roi si sensiblement qu'il garda quelques jours le lit, & feignit d'être malade pour s'exemter de voir cet ingrat, à qui il n'auroit pû s'empêcher de témoigner son ressentiment. S. Mars de son côté ennemi de la contrainte, se lassa des obstacles que son Maître mettoit à ses plaisirs, & dans le chagrin où il étoit, prêta l'oreille aux propositions du Comte de Soissons, qui lui offrit pour femme, Mademoiselle de Longueville sa niece, avec plusieurs autres avantages, s'il vouloit entrer dans une ligue contre le Cardinal. La mort du Comte de Soissons

arrivée peu de tems aprés à la bataille de Sedan, déconcerta ce projet ; mais la conjuration ne laissa pas de se renoüer avec le Duc de Boüillon, par l'entremise de Monsieur de Thou.

Depuis que S. Mars fut engagé dans cette intrigue il cessa de raporter au Cardinal, comme il avoit acoutumé de le faire, ce que le Roi disoit contre lui, quand il n'étoit pas content de son Ministere. Le Cardinal qui n'avoit mis ce Favori auprés de sa Majesté, & ne l'avoit maintenu dans ce poste, que pour avoir auprés d'elle un espion fidele qui l'informât de ses pensées les plus secretes, ne le vit pas plûtôt manquer de sincerité qu'il commença de lui témoigner du refroidissement, & enfin ces aigreurs reciproques degenererent en une haine irreconciliable. Un des principaux sujets de la haine de S. Mars pour le Cardinal fut l'obstacle que ce Ministre avoit mis au dessein que le Roi avoit eu de le faire entrer dans son conseil. Un jour à Retel comme tous les Courtisans sortoient de la cham-

bre de sa Majesté pour la laisser libre aux Ministres, le Roi prit S. Mars par le bras, & l'arrêtant dit au Cardinal, Afin que nôtre ami (c'est ainsi qu'il apeloit son Favori) puisse un jour nous servir utilement, il est bon qu'il s'instruise des afaires. Le Cardinal qui connoissoit parfaitement l'humeur du Roi, ne voulut pas dans ce moment combatre son dessein & laissa prendre à S. Mars place dans le Conseil; mais il ne permit pas qu'on y agitât aucune matiere importante, & le lendemain étant en particulier avec sa Majesté, il lui representa adroitement le peril qu'il y auroit de communiquer les secrets d'état à un jeune homme comme S. Mars, qui pourroit avoir la foiblesse de les reveler. Le Roi goûta les raisons de S. E. & n'apella plus ce Favori dans son Conseil. S. Mars connut sans peine, d'où venoit ce changement & ne pût le pardonner au Cardinal.

Le Ministre & le Favori ne garderent plus depuis aucunes mesures, & firent éclater leur haine si publique-

ment que le Roi se trouva souvent fort embaraſſé pour les acommoder. S. Mars s'étant trouvé un jour auprés de ce Prince, lors qu'un Gentilhomme du Maréchal de la Mothe qui étoit venu porter à Sa Majesté la nouvelle du secours que les Espagnols avoient jetté par mer dans Tarragone, essaioit d'en jetter la faute sur l'Archevêque de Bourdeaux qui commandoit la Flote de France. Ce Favori n'oublia rien pour justifier l'Archevêque & pour blâmer la conduite du Maréchal, parent de des Noiers Secretaire d'Etat, & par consequent creature de S. E. Il n'en demeura pas là, aiant apris que le Cardinal l'avoit acusé auprés du Roi d'avoir montré peu de courage au siege d'Arras, où il commandoit les Volontaires, il insinua quelques jours aprés à ce Prince, qu'il voioit porté à la paix, que le Cardinal entretenoit la guerre pour ses interêts particuliers, & faisoit naître tous les jours de nouveaux obstacles pour empêcher qu'on n'acommodât les diferens qui étoient entre les deux Couronnes. En-

fin il n'oublia rien pour donner à Sa Majesté du dégoût pour ce Ministre, Les froideurs que le Roi témoigna au Cardinal pendant quelques jours, donnerent moien à S. Mars dont on voïoit la faveur s'acroitre par la disgrace du Ministre, d'atirer dans son parti plusieurs personnes qu'il auroit tentées inutilement dans une autte conjoncture.

Le Cardinal qui étoit averti de toutes ces pratiques engagea le Roi à partir de Paris pour aler former lui-même le siege de Perpignan, & faire la conquête du Roussillon, dans l'esperance que les soins de la guerre divertiroient ce Prince des entretiens familiers, où ses mignons prenoient leurs tems pour décrier son Ministere. S. Mars prit ombrage de ce voiage, & craignant que le Cardinal ne reprit pendant la campagne, l'ascendant qu'il avoit eu autrefois sur l'esprit du Roi, & ne s'en servit pour le perdre, jugea à propos de s'assurer d'une retraite. Il n'y en avoit point pour lui de plus commode que Sedan, dont la souveraineté

apartenoit au Duc de Boüillon. Il s'en ouvrit à Monsieur de Thou, qui lui promit de tirer du Duc toutes les assurances necessaires pour l'azile qu'il souhaitoit : En éfet il ala trouver le Duc à Sedan pour lui persuader de venir à Paris, & il arriva dans le tems qu'il étoit pressé par le Cardinal de faire le même voiage, pour recevoir le commandement de l'armée d'Italie, que le Roi vouloit lui donner. Le Duc se voiant solicité des deux côtez, partit enfin & se rendit à la Cour, & se trouva d'abord fort embarrassé sur le parti qu'il devoit choisir, ne sachant s'il lui étoit plus avantageux de prendre des liaisons avec le Ministre ou avec le Favori. La haine inveterée qu'il avoit pour le Cardinal & les persuasions de Monsieur de Thou, le porterent enfin à s'engager avec S. Mars, sans neanmoins refuser le commandement de l'Armée d'Italie ; & on tira parole de lui qu'il laisseroit entrer dans Sedan, Monsieur frere du Roi, qui s'étoit déja declaré chef du parti. Cependant comme il y avoit plusieurs particulari-

tez dont il faloit convenir, on prit un rendez-vous à l'Hôtel de Veniſe, où Monſieur tenoit ſes Ecuries : S. Mars & le Duc de Boüillon s'y trouverent, & ce Prince y envoia pour lui les Comtes d'Aubijous, de Biron & de Fonterailles. On y propoſa ſi on ſe devoit mettre ſous la protection de la Couronne d'Eſpagne, ſur quoi il y eut de grandes conteſtations; mais enfin on y paſſa à l'afirmative. Fonterailles fut chargé de cette negociation, à cauſe de ſon adreſſe & ſon habileté ; outre que ne tanant pas un rang ſi conſiderable que les autres, il étoit à preſumer que ſon abſence ſeroit moins remarquée à la Cour. Il eut peine à accepter cette Commiſſion, mais enfin il partit, & s'étant rendu à Madrid conclut un Traité avec le Comte Duc d'Olivarez, premier Miniſtre du Roi Catolique. Il avoit été reſolu qu'on aſſaſſineroit le Cardinal à Briare, mais S. Mars n'oſa l'executer & s'en excuſa ſur ce qu'il faloit atendre que Monſieur fut arrivé, afin que ſa preſence garentit du peril ceux qui auroient commis

ce meurtre. Monsieur resta à Paris pour fortifier son parti & envoia le Comte de Montresor au Duc de Beaufort pour tâcher de l'y atirer, mais on ne pût y reüssir.

Pendant le voiage S. Mars au lieu de conserver l'amitié du Roi par ses complaisances faisoit tout ce qu'il faloit pour la perdre; bien loin d'entrer dans ses sentimens il s'atachoit à les combatre, & lors que Sa Majesté témoignoit le souhaiter auprés de sa personne, il afectoit de s'en éloigner; si ses amis lui representoient quelque fois qu'il avoit tort de tenir cette conduite, il leur disoit pour ses excuses, que l'haleine du Roi étoit si mauvaise qu'il étoit impossible de la soufrir. Ces discours furent raportez à ce Prince, & ne contribuerent pas peu à diminuer la bonne volonté qu'il avoit témoignée jusques là à son Favori. S. Mars qui n'avoit en tête que la mort du Cardinal s'en mettoit peu en peine, s'imaginant qu'il lui seroit aisé de regagner les bonnes graces de son Maitre quand il se seroit défait de son ennemi: Nean-

moins le dessein de tuer ce Ministre fut diferé à cause d'une maladie fâcheuse dont il fut ataqué à Narbonne.

S. Mars voiant que les Medecins la tenoient pour fort dangereuse, crut qu'il y auroit de l'imprudence à prendre des moiens violens pour ôter la vie à un homme qui aloit bien tôt la perdre par le mauvais état de sa constitution. Ainsi l'on peut dire que la maladie du Cardinal le garentit du peril dont ses jours étoient menacez.

Monsieur de Thou étant parti de Paris avec le Comte de Charost pour aler à la Cour trouva à Carcassonne Fonterailles, qui lui communiqua le Traité qu'il avoit conclu en Espagne : de Thou en fut surpris, parce qu'il ne s'étoit pas trouvé à la conference de l'Hôtel de Venise, & n'avoit jamais aprouvé ce dessein, dont on lui avoit caché la negociation par ce principe.

Fonterailles avoit porté ce Traité à S. Mars, qui en aiant fait faire une copie, avoit envoié l'original à Mon-

sieur par le Comte d'Aubijous. De Thou aiant pris congé de Fonterailles ala trouver le Roi, qui étoit parti de Narbonne, & s'étoit déja rendu devant Perpignan : il y trouva S. Mars, qui avoit tellement fortifié son parti, que l'armée étoit divisée en deux factions, dont les uns se faisoient nommer Roialistes, & les autres Cardinalistes, & l'animosité étoit si grande entr'eux qu'ils étoient à toute heure sur le point d'en venir aux mains. Cependant comme S. Mars n'avoit plus que les aparences de la faveur du Roi il pressa Monsieur de se declarer & de se rendre à Sedan. Sur quoi son Altesse Roiale demanda à qui le Duc de Bouillon avoit laissé l'ordre pour le recevoir dans cette place. Les Mécontens qui n'avoient pas eu la precaution d'en tirer un de lui avant son départ, lui dépêcherent en Italie Monmior, avec une lettre de creance pour le lui demander. Le Duc qui ne connoissoit point Monmior, ne voulut pas lui confier une chose si importante, ainsi Monsieur fut contraint de lui envoier

d'Aubijous déguisé en Capucin. Ces alées & venuës firent perdre tant de sems qu'enfin la conspiration se découvrit.

Le Cardinal qui ne se croioit pas trop en seureté pendant l'absence du Roi, dans Narbonne, dont le Maréchal de Schomberg, peu ataché à ses interêts étoit Gouverneur, resolut d'aler en Dauphiné ou en Provence, parce que les Comtes de Sault & d'Alais, qui avoient ces deux Gouvernemens étoient ses intimes amis: il feignit d'aler prendre des Eaux à Tarascon, & s'étant rendu à Agde s'y embarqua pour se rendre de là à Beaucaire. Ce Ministre reçeut en chemin un paquet dans lequel il trouva une copie du Traité fait avec l'Espagne, sans qu'on ait pû savoir d'où lui étoit venu cet avis, & il fit incontinent partir Chavigni pour le porter au Roi, qui eut beaucoup de peine à se resoudre de faire arrêter S. Mars, parce qu'il s'imaginoit que c'etoit un artifice du Cardinal pour perdre son Favori. Il consulta le Pere Sirmon son Confesseur sur la nouvelle

qu'il venoit de recevoir, & l'aiant trouvé dans les mêmes sentimens que Chavigni avoit essaié vainement de lui inspirer, il se détermina enfin à faire une justice exemplaire d'un crime si noir. Cependant comme il étoit dificile de s'assurer à l'armée de tous les Conjurez, il retourna à Narbonne, sous pretexte d'une fievre dont il avoit eu déja quelques accez, dés qu'il y fut arrivé, il en fit fermer les portes, & donna les ordres necessaires pour faire arrêter tous ceux qui avoient part à la conspiration. Fonterailles s'étoit déja sauvé quelques jours auparavant sur quelque soupçon qu'il avoit eu que le Traité étoit découvert, il avoit feint une querelle avec d'Espernon Maréchal de Camp, afin que lors qu'on aprendroit son départ on s'imaginât qu'il n'étoit parti que pour se mettre à couvert des rigueurs de la Justice, qui punissoit severement les Duels. Le Roi avoit commandé au Comte de Charost, Capitaine des Gardes du Corps, de s'assurer de la personne de S. Mars, mais cela ne se pût faire si

secretement que ce Favori n'en fût averti. Il étoit en débauche avec quelques-uns de ses amis quand on lui donna cet avis, mais il seut si bien se posseder qu'il n'en parut aucune émotion sur son visage, il se fit incontinent déboter, feignant d'avoir mal à la tête, & se trouvant seul avec un valet de chambre, il partit de son apartement qui étoit dans l'Archevêché, proche de celui du Roi, & essaia de sortir de la ville; mais aiant trouvé la premiere porte où il se presenta fermée, & apris que toutes les autres l'étoient aussi, il se retira chez Mademoiselle Bourgeois, dont le mari, qui faisoit faire de la poudre à canon & du salpêtre, étoit absent. Il se fit recevoir dans cette maison moienant une somme d'argent & croioit y être fort en seureté, personne ne l'y aiant veu entrer. Cependant le Comte de Chalost se rendit à l'apartement de S. Mars à l'heure que le Roi lui avoit marquée, & n'y trouva que le Chirurgien & deux valets de chambre de ce Favori, qui ne purent lui aprendre aucune nouvelle de leur

Maître : il les mena au Roi, & aiant apris de leur bouche qu'ils ne savoient ce que S. Mars étoit devenu, il commanda au Comte d'aler le lendemain à la pointe du jour avec la Ricardele, Lieutenant du Gouverneur, & les Consuls faire perquisition dans toutes les maisons. Charost executa cet ordre avec beaucoup d'exactitude, mais sans aucun fruit, ce qui obligea le Roi à sortir de Narbonne, pour aler à Beziers, avec ordre à la Ricardele & aux Consuls de continuer cette recherche aprés son départ, & de faire publier un ban, portant peine de mort contre ceux qui recelteroient S. Mars. Bourgeois chez qui ce malheureux s'étoit retiré, étant revenu chez lui, où il n'avoit pas couché la nuit precedente, aprit de sa femme qu'il y avoit chez lui un homme qu'il jugea être celui qu'on cherchoit par la peinture qu'on lui en fit. Peu de tems aprés S. Mars lui même se découvrit à lui, croiant par cette confiance l'engager davantage au secret, mais Bourgeois qui craignoit de hazarder sa vie

& le repos de sa famille, s'il gardoit plus long-tems le silence, fit avertir par un de ses amis l'Archevêque & la Ricardele que S. Mars étoit dans sa maison : La Ricardele s'y transportât incontinent avec les Consuls & une escoüade de sa compagnie, il aborda ce Favori civilement, & lui aiant dit qu'il avoit ordre du Roi de l'arrêter, lui demanda son épée. S. Mars le pria de la lui laisser, parce qu'il étoit sans manteau, ce qui lui fut acordé. La Ricardele le conduisit dans une chambre de l'Archevêché, où il le laissa sous la garde d'un Exemt des Gardes du Corps que le Roi y avoit laissé exprés. Dans le même tems qu'on s'assura de la personne de S. Mars à Narbonne, on arrêta aussi à l'armée de Thou & Savignac. On les fit conduire tous trois dans les carrosses de Sa Majesté en divers endroits. S. Mars à la Citadelle de Montpellier, & de Thou & Savignac à Tarascon, où étoit le Cardinal.

D'Ozonville Lieutenant des Gardes du Duc de Boüillon, qui étoit de-

meuré auprés de S. Mars pour entretenir leur correſpondance, n'eut pas plutôt apris la detention de ce Marquis, qu'il prit la poſte pour aler trouver ſon Maître en Piemont, & l'avertir de ce qui venoit d'arriver, afin qu'il ſongeât à mettre ſa perſonne en ſureté. En paſſant par Monfrin, il y trouva le Vicomte de Turenne, frere de ſon Maître, qui prenoit les Eaux, & lui fit part de la diſgrace du Favori. Le Vicomte qui ignoroit que ſon frere fut engagé dans cette conſpiration, crut devoir donner au Cardinal une nouvelle ſi importante à ſon repos, & lui manda qu'il l'avoit aprise de la bouche d'Ozonville, qui aloit en Piemont pour d'autres afaires. Le Cardinal n'eut pas plutôt receu cet avis, qu'il commanda à Saladin ſon Aide de chambre, de prendre la poſte, & de faire tant de diligen e qu'il devançat Ozonville: il lui donna auſſi des ordres adreſſantes aux Gouverneurs de toutes les places frontieres de faire arrêter ce Courier, & fermer tous les paſſages des Alpes par où on

pouvoit entrer en Piemont ; pour empêcher que le Duc de Boüillon n'aprit une choſe qu'il avoit tant d'interêt de ſavoir. Voila comment le Vicomte de Turenne fut cauſe de la priſon de ſon frere par ſon imprudence. D'ozonville fut arrêté à Valence, & Saladin porta un ordre au Marquis du Pleſſis Pralin, d'arrêter le Duc de Boüillon. Le Marquis jugeant bien qu'il ne lui ſeroit pas facile d'arrêter le Duc dans une Armée dont il étoit General, lui propoſa d'aler viſiter Cazal avant que de faire l'ouverture de la campagne, & pendant qu'ils s'y acheminoient enſemble il dépêcha un Courier à Cominges, Gouverneur de cette Place pour lui donner avis de l'ordre qu'il avoit receu, afin qu'il preparât toutes choſes pour l'execution.

Cominges s'étant chargé de cette entrepriſe convia le Duc à ſouper dans la Citadelle, & ne fit mettre que quatre couverts, pour empécher qu'il ne reſtât avec eux des perſonnes qui rompiſſent ſes meſures. Ceux de la ſuite du Duc furent traitez à d'autres tables

dans des chambres separées, & Monsieur de Boüillon resta seul avec Cominges, qui aprés le repas lui demanda son épée : le Duc sans se troubler lui dit qu'il étoit prêt d'obeïr, pourveu qu'il lui montrât un ordre par écrit, mais qu'à moins qu'il ne le vit, il ne se laisseroit pas arrêter : Cominges répondit qu'il ne l'avoit pas sur lui mais qu'il aloit le chercher ; pendant qu'il l'aloit demander au Marquis du Plessis Pralin, qui étoit resté dans un autre apartement, le Duc de Boüillon sortit prontement de la chambre où Cominges l'avoit laissé, descendit l'escalier, passa tous les corps de garde & gagna la ville, avant qu'on se fut aperceu de sa fuite. Si Cominges fut surpris lors qu'il ne le trouva plus à son retour, il est facile de se l'imaginer, ne doutant pas que sa tête ne répondit du prisonnier qu'on lui avoit confié : il fit incontinent sonner l'alarme, & fit courir plusieurs Soldats aprés le Duc, qui pour éviter de retomber dans le piege, d'où il venoit de sortir se retira avec un valet qui l'avoit

toujours suivi, dans une ruë écartée, où il passa toute la nuit apuié contre une muraille sans être découvert, & à la pointe du jour entra dans une maison, feignant que la justice le cherchoit, parce qu'il s'étoit batu en duel. Il promit à celui qui lui ouvrit la porte une grande recompense s'il pouvoit le sauver, & cet homme le fit monter dans un grenier où il le cacha dans du foin, où il demeura quelques heures. Mais les Soldats qui le cherchoient armez de halebardes étant entrez dans cette maison, deux d'entr'eux monterent au grenier où il étoit, & en détournant le foin avec leurs armes penserent le tuer, ou du moins le blesser dangereusement. Il ne quita neanmoins son poste qu'aprés qu'il fut découvert & arrêté. Comme il n'avoit jamais été à Cazal & qu'il n'en savoit pas les issuës, il manqua l'ocasion de se sauver. Cominges ravi d'avoir reparé sa faute garda soigneusement son prisonnier, jusques à ce qu'il fut conduit par ordre du Roi à Lion, & enfermé dans le Château de Pierre Encise. On y mena

mena aussi S. Mars & de Thou, à qui on donna des Commissaires tirez du Conseil de S. M & du Parlement de Grenoble & le Chancelier Seguier en fut le President. Le procez aiant été instruit à ceux ci, ils furent condannez à avoir la tête tranchée, mais le Duc de Boüillon en fut quite pour sa Principauté de Sedan qu'il ceda au Roi. Le Cardinal de Richelieu ne jouït pas long tems du plaisir d'avoir triomphé de ses ennemis, & le Roi même ne survequit gueres à ce Ministre. Mais c'est trop s'arrêter à ces évenemens tragiques. Il faut pour dissiper ces funestes idées revenir à Marion de Lorme.

Elre râcha de se consoler de la mort de S. Mars avec d'Emeri, qui s'embarqua entierement avec elle, & qui fit pour gagner ses afections des dépenses si extraordinaires, qu'aiant voulu arrêter les parties de Martial, fameux parfumeur, chez qui cette fille se fournissoit de gands, d'évantails, de pommades, d'essences, & d'autres parfuns, il trouva qu'elle en avoit pris

dans un an pour cinquante mille écus. La Guillaumine qu'elle avoit fait de son laquais, son valet de chambre, s'enrichit tellement des liberalitez de ce Surintendant, qu'il acheta quelque tems aprés, quatre cent cinquante mille livres une charge de Grefier au Conseil. Cependant cette fille n'en étoit pas plus fidele à son amant: Elle voioit tous les jours Desbarreaux, qui étoit revenu à Paris aprés la mort du Cardinal, & plusieurs autres encore, & n'imitoit pas en cela la fidelité de sa bonne amie, Mademoiselle des Enclos, qui se piquoit de n'avoir jamais qu'un amant à la fois; & quoi qu'elle fut moins belle que Marion de Lorme, elle avoit tant d'esprit, joüoit si bien du luth, & étoit de si bonne foi que plusieurs la preferoient à son amie. Ces heureux talens furent cause que le Marquis de Villarceaux, qui a toujours eu le bon goût & le discernement juste, s'atacha fortement auprés d'elle; Madame de Villarceaux en conçut une si violente jalousie, qu'elle ne pouvoit entendre proferer son nom

sans colere. On fait à ce sujet un plaisant conte: Elle avoit du Marquis un jeune garçon fort bien fait qui commençoit à aprendre le latin, elle s'avisa de demander un jour à son precepteur s'il étoit bien savant. Le precepteur pour satisfaire à sa curiosité dit à son Ecolier de décliner Ninus en presence de sa mere: il obeït à cet ordre, & commençant par Ninus, Nini, Nino, il vint à Ninum, alors la mere fronçant le sourcil dit au precepteur qu'il étoit bien insolent d'aprendre à son fils le nom de cette coureuse. Le pauvre homme eut beau proteſter qu'il n'avoit pas pensé à Ninon & qu'il ne la connoissoit pas; cette femme en furie ne voulut pas entendre ses excuses, & le chassa ignominieusement. Si cela est vrai ou non, je m'en rapporte à l'Abé de Bois-robert à qui j'en ai ouï faire le recit.

Sur la fin du Regne de Louis XIII. Il parut un Prince nommé Zagachriſt, qui se disoit être Roi d'Ethiopie; il avoit de grans talens pour la galanterie & fit à Paris une infinité de conquêtes.

Madame Saulnier conçeut pour lui une paſſion ſi violente qu'elle lui donnoit tout ce qu'elle pouvoit épargner de la dépenſe de ſa maiſon : ce qui acommodoit fort ce Roi, dont les ſujets n'étoient pas fort exacts à lui faire tenir ſes revenus. Monſieur Saulnier qui étoit Conſeiller au Parlement ne pût ſoufrir la continuation de cette intrigue, qui le deshonoroit & incommodoit ſes afaires : il fit informer de la débauche de ſa femme, & obtint decret de priſe de corps contre Zagachriſt, qui fut mené priſonnier au Châtelet. Le Lieutenant Criminel Tardieu lui inſtruiſit ſon procez & en l'interrogeant garda toutes les bienſeances deuës à la majeſté de ſon caractere, l'acuſé aiant toujours demeuré aſſis & couvert pendant que le Juge étoit débout & découvert. Cependant le Monarque des Abiſſins mourut en priſon, & ſes ſujets envoierent une celebre Ambaſſade pour demander ſon corps ne pouvant plus avoir ſa perſonne.

Intrigues Galantes ſous le Regne de Louis XIV. juſques à preſent.

*COmme le Roi qui regne aujourd'hui ſi glorieuſement ſur les François n'avoit que cinq ans quand il parvint à la Couronne, il falut pourvoir à la Regence, qui fût donnée à Anne d'Autriche ſa mere & la Lieutenance generale du Roiaume à Gâton Duc d'Orleans, ſon oncle. La Reine choiſit le Cardinal Mazarin pour ſon premier Miniſtre, il avoit ſervi fort utilement en Italie en pluſieurs negociations, & étoit fort capable de cet emploi. Le Duc de Beaufort qui avoit eu beaucoup de part à la confidence de la Reine, pendant qu'elle étoit l'objet des perſecutions du Cardinal de Richelieu, regarda ce choix avec envie, parce qu'il

* *Ann.* 1643.

avoit esperé de gouverner la Reine pendant la Regence, ou peut-être par d'autres sentimens que ses ennemis lui ont attribué. Cette Princesse qui essaioit d'empêcher la division, employa toute son adresse pour reünir les esprits & obliger tous les Grands du Roiaume à bien vivre avec le premier Ministre. Il y avoit alors trois partis à la Cour, celui de Monsieur, qui se laissoit gouverner par l'Abé de la Riviere; celui des Princes de la maison de Bourbon, qui comprenoit Louis, Prince de Condé, le Prince de Conti & le Duc de Longueville, qui avoit épousé depuis peu Mademoiselle de Bourbon leur sœur. Le troisiéme parti étoit composé de la maison de Vendôme, & des Princes Lorrains qui étoient aliez du Duc de Vendôme, le Duc d'Elbeuf étant son beau frere. Les Dames gouvernoient ces cabales: le Prince de Condé étoit embarqué avec Madame de Coligni, depuis Ducheſſe de Châtillon, sœur du Marquis de Bouteville, ce qui avoit empêché que ce Prince ne punit la temerité de

Coligni ſon époux, qui avoit oſé adreſſer ſes vœux à Madame de Longueville. Coligni qui étoit bien fait de ſa perſonne & fort aimable, avoit chaſſé de ſon cœur le Duc de Beaufort, & elle avoit rompu avec lui bruſquement, quoi qu'elle lui eût écrit auparavant des lettres aſſez tendres. Le Duc pour ſe conſoler de l'infidelité de Madame de Longueville, s'atache auprés de la Ducheſſe de Montbaſon, fille de la Comteſſe de Vertus, qui pouvoit paſſer pour la plus belle perſonne de France, & lui ſacrifia les lettres de cette Princeſſe.

Voila la diſpoſition où étoit la Cour de France, quand tous les exilez furent rapellez. Le Duc d'Eſpernon revint d'Angleterre, les Comtes de Montreſor, de Fonterailles & d'Aubijous, étant aſſurez de la protection du Duc d'Orleans commencerent de ſe montrer publiquement; Meſdames de Senelai & de Hautefort furent rétablies dans leurs charges, & le Duc de Guiſe qui avoit quité le ſejour de Bruxelles vint offrir ſes vœux à Madame de

Monbaſon. La Ducheſſe de Chevreuſe qui en étoit partie dans le même tems, ala décendre au Louvre, & fut receuë aſſez froidement de la Reine, qui lui commanda de ſe rétirer à Dampierre; Ce n'eſt pas qu'elle eût veritablement deſſein de l'exiler, mais elle vouloit qu'elle eût obligation au Cardinal de ſon rétabliſſement, afin de l'obliger à bien vivre avec lui. En éfet il l'ala voir le lendemain, lui donna cinquante mille écus, & lui fit de grans ofres de ſervice. La Ducheſſe le mit d'abord à une aſſez belle épreuve, lui demaudant deux choſes fort importantes, l'une qu'on contentât le Duc de Vendôme, pour ſes pretentions au Gouvernement de Bretagne, ſur leſquelles on ne lui avoit donné que des paroles; & l'autre qu'on rendit au Duc d'Eſpernon ſa Charge de Colonel de l'Infanterie, & ſon Gouvernement de Guienne. Le Cardinal proceda en toutes deux fort obligeamment, il fit ofrir au Duc de Vendôme l'Amirauté pour recompenſe de ſon Gouvernement: On remit le Duc d'Eſpernon

dans tous ſes honneurs, & on n'oublia rien pour tirer celui de Guienne des mains du Comte de Harcourt. Madame de Chevreuſe aprés avoir obtenu ces deux graces en demanda une troiſiéme, à laquelle le Cardinal eut peine d'abord à conſentir, mais il y aquieſça à la fin. Ce fut de donner le Gouvernement du Havre de Grace au Prince de Marſillac, qu'elle étoit bien aiſe d'engager entierement dans ſes interêts. Aprés de ſi grands coups d'eſſai elle crut que rien ne lui ſeroit impoſſible auprés de ce Miniſtre, & elle lui propoſa le rétabliſſement de Monſieur de Châteauneuf: mais comme il ne pouvoit y conſentir ſans prejudicier à ſes interêts particuliers, il refuſa abſolument de le faire, ce qui cauſa une rupture, & il n'y a jamais eu depuis entr'eux d'intelligence ni de reconciliation ſincere. Il y avoit déja quelque tems que Châteauneuf étoit à Monrouge, y étant arrivé le même jour que la Ducheſſe ſe rendoit à Paris par un autre chemin; & peut-être que s'il ne s'y fut pas arrêté, & qu'il fut venu droit à la Cour, ſans capituler avec la

Reine, il l'auroit engagée par cette franchise à ne le point abandonner ; mais s'étant voulu servir de l'exemple de Madame de Sencai, qui n'avoit point voulu rentrer dans Paris qu'elle ne fut rétablie dans sa charge, il donna le tems à la Reine de s'acoutumer à le savoir auprés de Paris, sans souhaiter de l'aprocher davantage. Les choses n'étoient pas égales, Madame de Sencai n'avoit pour obstacle qu'une personne que la Reine n'aimoit pas, & Châteauneuf outre la maison de Monsieur le Prince qui s'oposoit à son retour, donnoit de l'ombrage au premier Ministre, & ne pouvoit gagner que par adresse & peu à peu, ce que la Dame d'honneur avoit gagné du premier pas. Le Duc de Beaufort, se perdit par le même aveuglement, il crût la Reine si prevenuë d'inclination pour lui qu'il s'imagina pouvoir ruiner Mazarin en témoignant quelque froideur à cette Princesse ; cependant cette conduite fit changer toutes les mesures qu'on avoit prises pour son avancement ; il avoit été déja nommé pour Cardinal,

mais lors qu'on vit qu'il entémoignoit si peu de reconnoissance, on envoia un ordre secret à Rome pour se départir de sa nomination. Le Duc de Vendôme son pere ne se conduisit pas avec plus de prudence, il fit dificulté de prendre l'Amirauté sans l'ancrage, ne considerant pas qu'il devoit à quelque prix que ce fut entrer en charge, puis qu'il lui auroit été facile ensuite d'étendre ses droits : Il étoit si peu d'acord avec lui même de ce qu'il devoit faire, qu'il s'adressoit tantôt au Cardinal, & témoignoit lui avoir obligation de son avancement ; un instant aprés il aloit chercher l'ocasion de faire parler à la Riviere par le Maréchal d'Estrées, & le conjurer de faire reüssir ses desseins ; & au sortir de là, il essaioit par des voies obliques, d'engager Monsieur le Prince à le servir. Enfin il ne se passoit presque point d'heure qu'il ne changeât de sentimens & de parti.

Le Duc de Beanfort voiant ses mesures rompuës par l'éloignement de Châteauneuf, resolut de se défaire de

Mazarin, & aposta des gens pour le tuer, lors qu'il iroit au Palais Roial, où la Reine logeoit alors, ou bien quand il en reviendroit. Le Cardinal aiant été averti de ce qu'on tramoit contre sa vie, ala sur le champ au Palais Roial, quoi qu'il sçut bien que la Reine en étoit sortie, & y assembla ses amis. Le Duc de Beaufort qui l'observoit, remarqua cet atroupement, & connut par là que son entrepriſe étoit évantée, ce qui l'obligea à en remettre l'execution au lendemain où il lui seroit plus facile d'y réüssir; parce que le Cardinal devoit aler ce jour là à Maisons, & par consequent passer devant l'hôtel de Vendôme: Cependant ses mesures furent encore rompuës, Mazarin aiant rencontré en chemin le Duc d'Orleans, ce Prince le fit monter dans son carrosse & le respect qu'on eut pour l'oncle du Roi empêcha les conjurez de rien entreprendre. La Reine aiant été informée des desseins du Duc de Beaufort le fit arrêter & l'envoia prisonnier au Château de Vincennes.

La Ducheſſe de Chevreuſe s'imaginant que Monſieur le Prince étoit la principale cauſe de la detention du Duc de Beaufort, & de la diſgrace de Châteauneuf reſolut de s'en vanger. Quoi que les Dames ſe flatent toujours en matiere de beauté, ſon miroir lui avoit dit déja à pluſieurs fois que ſes charmes à demi éfacez avoient beſoin d'une perſonne plus jeune qui fortifiât ſon parti, & elle ne fut pas obligée d'en chercher hors de ſa famille. La fille de la Comteſſe de Vertus que le Duc de Montbaſon ſon pere avoit épouſée, étoit comme nous avons déja dit, la plus belle perſonne de France; D'ailleurs elle avoit un ſecret dépit contre la ſœur de Monſieur le Prince, qui aiant épouſé le Duc de Longueville, lui avoit enlevé un amant, & ainſi il ne lui fut pas mal aiſé de la faire entrer dans ſon ſentiment. Le Duc de Guiſe qui depuis ſon retour s'étoit declaré pour cette belle Ducheſſe engagea tous les Princes Lorrains à embraſſer ſon parti; outre qu'ils y ſembloient déja portez par la conſideration du Duc

de Chevreuſe, qui étoit de la même maiſon. Ces deux Dames s'étant étroitement unies, reſolurent de commencer leur vengeance, en ataquant la reputation de Madame de Longueville. Elles publierent les lettres que cette Princeſſe avoit écrites au Duc de Beaufort, & qu'il avoit ſacrifiées à la Ducheſſe de Montbaſon; elles en ſuposerent même d'autres qu'elles diſoient avoir été écrites par Madame de Longueville à Coligni. La Princeſſe de Condé aiant ſeu que la Ducheſſe de Montbaſon avoit ſemé ce bruit, en témoigna beaucoup de reſſentiment, & engagea tous ſes amis à lui aider à en tirer raiſon. Cette querelle partagea toute la Cour & fit craindre à la Reine qu'elle ne renouvellât les anciennes haines des maiſons de Bourbon & de Guiſe. Ces deux partis étoient aſſez égaux, parce que le Duc d'Orleans qui avoit épouſé une femme de la maiſon de Lorraine, s'étoit declaré pour Madame de Montbaſon, & ainſi ce different pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes; quoique la Reine eût

interêt d'empêcher que le Duc d'Orleans ne demeurât trop uni avec le Prince de Condé, de peur que leur autorité ne fit prejudice à la sienne ; neanmoins comme il y avoit encore plus de danger à leur laisser pousser leur ressentiment jusques à la derniere extremité, elle travailla à les acommoder : Elle obligea la Princesse de Condé & la Duchesse de Longueville à recevoir la satisfaction de Madame de Montbason, & cette Duchesse a la declarer aux deux Princesses en sa presence qu'elle n'avoit point eu de part à ces bruits, & qu'elle le désavouoit. Les deux Princesses témoignerent aussi comme il avoit été convenu qu'elles vouloient bien le croire, puis que Madame de Montbason le disoit ; il fut stipulé par le même acommodement, que cette Duchesse éviteroit toutes les ocasions de se rencontrer avec les deux Princesses, ce qu'elle n'observa pas dans la suite.

La Duchesse de Chevreuse aiant convié la Reine à une colation qu'elle lui avoit fait preparer dans la maison

de Renard auprés de la porte de la Conference, mena sa belle mere pour lui aider à en faire les honneurs. La Reine s'étoit faite acompagner par la Princesse de Condé qui voiant la Duchesse de Montbason voulut se retirer, mais la Reine la retint & pria cette Duchesse de s'aler promener ailleurs, pour l'amour d'elle, ce qu'elle fit de si mauvaise grace, que la Reine en demeura fort irritée, même lors qu'elle fut de retour au Palais Roial, elle lui fit porter par Guenegaud Secretaire d'Etat un ordre de se retirer incessamment à sa maison de Rochfort. Cette querelle sembla être terminée par l'éloignement de la Duchesse, mais Coligni qui ne se croioit pas vengé de ce qu'on l'avoit voulu commettre avec la maison de Bourbon dont il avoit l'honneur d'être alié fit apeller le Duc de Guise par le Marquis d'Estrades. Le Duc accepta le défi, & prit pour son second le Marquis de Bridieu. Ce combat fut à la place roiale, & l'avantage demeura tout entier au Duc de Guise, qui desarma son ennemi

aprés l'avoir bleſſé dangereuſement, & ala enſuite ſeparer les ſeconds qui s'étoient batus avec beaucoup de courage, ſans avoir eu aucun avantage l'un ſur l'autre. Ce combat donna beaucoup de reputation au Duc de Guiſe & auroit augmenté la conſideration que ſa Maîtreſſe avoit déja pour lui, s'il avoit perſiſté dans cet engagement, mais ſon cœur prit d'autres impreſſions peu de tems aprés.

Les ſix filles d'honneur de la Reine étoient toutes belles & coquettes, à la reſerve de Mademoiſelle de Segur, ſur qui on avoit fait ce couplet de chanſon.

Quelle injuſtice pour Segur,
Elle eſt blanche, elle eſt blonde,
Et trouve à tout le monde
Le cœur un peu dur.

Celle dont la beauté avoit fait le plus de bruit étoit Mademoiſelle de Pons d'une illuſtre maiſon de Guienne. Elle avoit pour amans les principaux galans de la Cour & entre autres le Duc de Candale, fils du Duc d'Eſpernon, receu en ſurvivance à la charge

de Colonel general de l'Infanterie. Le Maréchal de Schomberg, Colonel general des Suisses, le Marquis de Villequier, Capitaine des Gardes du corps, le Marquis de Miossans, Lieutenant des gens d'armes du Roi, & le Duc de Joieuse, grand Chambellan, frere du Duc de Guise. Ce dernier avoit fait peindre Mademoiselle de Pons en petit, & n'avoit pas encore retiré son portrait : le Duc de Guise ala par hazard chez le Peintre à qui il avoit fait faire cette peinture, la vit & en fut charmé, il la mit dans sa poche & l'emporta malgré la resistance du Peintre, à qui il donna trente pistoles pour l'apaiser. Ce portrait lui donna envie de s'atacher auprés de l'original, il entretetint Mademoiselle de Pons, lui parla de sa passion, & eut pour elle tant d'assiduité qu'il écarta une partie de ses amans. Le Duc de Candale s'embarqua avec la Marquise de Castelane, qui fut depuis cause de sa mort, lui aiant donné de trop violentes marques de son amour, lors qu'il passa par Avignon, où elle demeuroit ordinaire-

ment, en revenant de Catalogne, où il avoit commandé l'armée du Roi.

Le Duc de Joieuſe adreſſa ſes vœux à Mademoiſelle de Guerchi, compagne de Mademoiſelle de Pons, qui le ſacrifia bien tôt aprés au Commandeur de Jars, de la maiſon de Rochechouard. Ce Duc pour ſe vanger de ſon frere qui lui avoit enlevé ſa Maitreſſe, eſſaia de lui donner un amant redoutable, il vanta tellement les charmes de Mademoiſelle de Pons au Duc d'Orleans, qu'il lui donna envie de s'atacher auprés d'elle. Ce Prince lui rendit des ſoins, & pendant quelque tems donna de l'inquietude au Duc de Guiſe, qui aiant apris que ſon frere lui avoit ſuſcité ce Rival, tacha de lui rendre la pareille. Il avoit apris que le Duc de Joieuſe avoit adreſſé ſes vœux à Mademoiſelle de St. Megrin qui étoit auſſi fille de la Reine : il perſuada à cette fille que Monſieur étoit amoureux d'elle, & un ſoir qu'il devoit y avoir bal chez la Regente, il pria cette fille de vouloir lui donner pour Monſieur un ruban bleu qu'elle portoit à ſon

manchon, l'assurant que ce Prince souhaitoit de porter cette faveur à l'Assemblée qui se devoit faire. Mademoiselle de St. Megrin donna au Duc ce ruban, qu'il porta incontinent à Monsieur, & le pria de la part de cette fille de le porter le soir au bal, ce qu'il ne manqua pas de faire : Monsieur qui commençoit de se rebuter de la foule dont Mademoiselle de Pons étoit ordinairement environnée, la quita pour s'atacher à Mademoiselle de St. Megrin, auprés de qui la presse étoit moins grande, & par sa retraite délivra le Duc de Guise de l'inquietude que lui avoit donné sa concurrence.

Le tems de se mettre en campagne étant venu, le Duc d'Orleans ala commander l'armée de Flandres, & y fut acompagné par la plus part des braves de la Cour : le Duc de Guise & le Marquis de Villequier y alerent en qualité de volontaires, & pour donner en même tems des preuves de leur valeur & de leur amour pour leurs maitresses, resolurent au siege de Dixmude d'aler si avant dans la tranchée

que l'un des deux y perdit la vie, afin que le plus heureux pût servir Mademoiselle de Pons sans Rival. Ce jour-là les assiegez firent une sortie, où ces deux amans donnerent des marques de leur grand courage, & quoi qu'ils ne s'y fussent par épargnez ni l'un ni l'autre, ils en revinrent sans blessures. Le Duc de Guise qui étoit extrêmement de bonne foi, écrivit une lettre à Mademoiselle de Pons dans laquelle il lui vanta extrêmement l'intrepidité de son Rival.

Au retour de la campagne la Cour ala à Fontainebleau, où ces deux Amans eurent une grosse querelle pour les violons du Roi, que Villequier avoit retenus pour les donner à Mademoiselle de Pons sur le Canal, & que le Duc de Guise vouloit avoir pour le même dessein, & il falut que la Reine emploiât son autorité pour les mettre d'acord. Il y en eut encore une autre entre ce Duc & le Maréchal de Schomberg pour des couplets de chansons qu'on avoit fait sur les filles de la Reine, dans lesquels le Duc de

Guise étoit assez maltraité ; on en porta à ce Prince des copies écrites de la main du Secretaire du Maréchal, ce qui fut cause qu'il acusa le Maître d'en être l'auteur.

Le Duc d'Elbeuf aiant apris ce different les acommoda. Le Duc de Guise voulant se délivrer de la concurrence de tous ses Rivaux demanda à la Reine la permission de rechercher Mademoiselle de Pons en mariage, & l'aiant obtenuë, il lui envoia tous les jours à manger de son hôtel dans sa chambre, & la fit servir par ses oficiers, ce qui donna beaucoup de jalousie à ses compagnes.

* Cependant comme le Duc de Guise ne pouvoit épouser Mademoiselle de Pons qu'il n'eût fait casser son mariage avec la Comtesse de Bossu, il resolut d'aler à Rome pour en poursuivre la dissolution devant le Tribunal de la Rote. L'action étoit déja intentée, & la Duchesse de Guise sa mere y avoit envoié un Gentilhomme pour cet éfet : mais lors qu'elle eut apris l'amour de son fils pour Ma-

* *Ann.* 1645.

demoiſelle de Pons, elle avoit mandé à ſon Agent de ne plus pourſuivre. Le Duc partit enfin, & aprés avoir eſſuié pluſieurs perils ſur mer, arriva heureuſement à Florence, & obligea le Grand Duc à écrire en ſa faveur à Innocent X. qui venoit d'être élevé au Pontificat; lors que ce Prince fut arrivé à Rome il fut fort bien receu du Pape, qui même à ſa priere acorda le chapeau au frere du Cardinal Mazarin. Le Duc de Guiſe avoit eſperé que ce ſervice engageroit ce premier Miniſtre à favoriſer ſon deſſein: mais bien loin de cela, l'Ambaſſadeur de France eut ordre de le traverſer.

Depuis le départ de ce Prince Mademoiſelle de Pons n'étant pas contente des traitemens qu'elle avoit receus à la Cour, en ſortit & ſe retira au Convent de Chaſſemidi, où les Officiers de ſon Amant la ſervoient toûjours, dans une maiſon dépendante du Convent, où elle ſe rendoit par une Galerie aux heures du repas. Le Duc de Guiſe qui étoit informé de ſes chagrins, prêta l'oreille à la propoſition

que lui vint faire Touri, d'aler se jetter dans Naples pour y commander l'armée des rebelles. Il écrivit à la Cour pour donner avis au Cardinal de cette proposition, & aiant eu la permission de faire ce voiage, il s'embarqua sur une chaloupe, & aiant passé au milieu de la Flote d'Espagne, il arriva heureusement à Naples, il y trouva de grandes dificultez à surmonter. Avant son arrivée toute l'autorité étoit entre les mains de Jennaro, dont le premier métier avoit été celui de fourbisseur, qui fut contraint de lui ceder le commandement; dés que le Duc eut l'autorité en main, il fit cesser le pillage des maisons que Jennaro faisoit faire tous les jours auparavant pour s'enrichir. Ce brutal en conçeut un si grand dépit qu'il ne pût jamais le pardonner au Duc, & s'étant ligué avec l'Elû du peuple, qui se voioit comme lui, privé du butin, duquel on avoit acoutumé de lui faire part, ils formerent plusieurs entrepriſes contre la vie de ce Prince; D'ailleurs il n'y avoit dans la Ville ni vivres ni munitions

tions, ni argent pour en acheter, parce que les chefs des rebelles n'avoient juſques là fait ſubſiſter les troupes que de ce qu'ils tiroient du pillage des Maiſons, & ainſi le Duc fut contraint de pourvoir à tous ces beſoins ſur ſon propre credit. Il ne reçeut aucun ſecours de France, parce que le Cardinal s'imagina, comme il étoit vrai, qu'il vouloit ſe faire Roi de Naples, dans le deſſein d'y faire couronner Mademoiſelle de Pons. La Flote du Roi qui vint moüiller devant le port de cette ville ne fit que le décrediter dans l'eſprit du peuple, parce qu'elle n'y debarqua ni troupes ni munitions. Tous ces mauvais ſuccez n'abatirent pas le courage du Duc de Guiſe, & n'afoiblirent pas ſon amour. Aprés avoir chaſſé les Eſpagnols des principaux poſtes, & fait des priſonniers conſiderables, il crut pouvoir déja agir en Roi, & envoia ſa procuration au Marquis de Brancas ſon couſin pour épouſer Mademoiſelle de Pons en ſon nom.

Ce Marquis en donna avis au Car-

dinal qui pour s'assurer de la fidelité du Duc de Guise jugea à propos de faire enfermer Mademoiselle de Pons dans un Convent où elle fut mise par ordre de la Reine. Cette fille aiant eu avis du dessein qu'on avoit contre sa liberté resolut de s'enfuir avec deux de ses Amans à qui elle avoit communiqué le sujet de ses alarmes, & qui lui avoient promis de faciliter sa fuite & de l'acompagner. Elle sortit secretement, laissant dans le Convent deux filles qui avoient acoûtumé de la servir, & ne passa pas St. Clou; car ces deux Amans n'aiant pû s'acorder & se resoudre à se la ceder l'un à l'autre, lui conseillerent de s'en retourner au Convent. Cependant ils avoient été si lon-tems en contestation qu'il étoit déja nuit & les Religieuses retirées, neanmoins ses filles aiant été averties de son retour, firent ouvrir la porte du Convent, supposant qu'il étoit arrivé un Courrier du Duc de Guise à qui leur Maîtresse vouloit parler, & elle entra par ce moien dans la maison où elle avoit acoûtumé de manger, où

une de ſes filles ſe rendit avec un de ſes habits, precedée par l'autre qui lui éclairoit, & par ce moien retourna à ſon apartement ſans qu'on eût connoiſſance qu'elle eut été abſente.

La Reine qui avoit eu quelque avis de ſon évaſion pendant qu'elle étoit à St. Clou, avoit envoié au Convent un Exemt des Gardes du Corps pour ſavoir ſi elle y étoit & lui parler. Celle de ſes filles qui lui reſſembloit le mieux par la taille ſe rendit au parloir, le viſage couvert d'un mouchoir, feignant d'avoir mal aux dents; l'Exemt raporta à la Reine qu'il avoit parlé à une perſonne qu'il ne pouvoit lui aſſurer être Mademoiſelle de Pons, parce qu'il ne lui avoit pas veu le viſage: le lendemain la Reine lui envoia les Ducheſſes d'Eguillon & de Liancour avec ordre de la conduire dans le Convent des Religieuſes de la Viſitation de Ste. Marie, dans la ruë Saint Antoine, ce qu'elles executerent avec tant de rigueur, qu'elles ne lui voulurent pas permettre de mener avec elle une de ſes filles ni de parler à per-

ſonne ; Elle en donna avis au Duc de Guiſe, qui en écrivit ſi fortement à la Reine & au Cardinal, que dans la crainte de porter ce Prince au deſeſpoir & de l'obliger à traiter avec les Eſpagnols, ils mirent Mademoiſelle de Pons en liberté, & lui permirent de ſe retirer aux Angloiſes ſur le foſſé de St. Victor, où elle fut viſitée de tous ſes amis.

Il arriva la même année une choſe qui penſa renouveller les anciennes haines des Maiſons de Bourbon & de Lorraine. Le Marquis de Chabot, Favori de Monſieur le Prince, épouſa l'heritiere de la Maiſon de Rohan, ſans le conſentement de la Ducheſſe de Rohan ſa mere, qui pour s'en vanger lui donna un frere, dont elle diſoit être acouchée ſecretement à Paris le 18 Decembre 1630, au retour de ſon voiage de Veniſe, en preſence de deux femmes ſeulement, & de ſon apoticaire ; Elle pretendoit l'avoir fait baptiſer ſous des noms ſupoſez à cauſe que ſon mari étoit broüillé à la Cour, & lui avoir fait donner celui de Tan-

crede, l'avoit fait élever chez une Demoiſelle de ſes amies, nommée Mademoiſelle Millet. Que le Duc de Rohan étant revenu à Paris en 1634, avoit veu ce fils pluſieurs fois avec beaucoup de ſatisfaction. Que les Eſpagnols aiant pris Corbie en 1636, & les Pariſiens en aiant pris l'alarme, elle avoit envoié Tancrede en Normandie chez le pere de Temon ſon Maître d'hôtel, pour mettre ſa perſonne en ſureté, en atendant qu'elle pût l'emmener avec elle hors de France. Que ce fils avoit été enlevé par des gens inconnus le 7. Fevrier 1638. Que ſept ans aprés elle avoit découvert que cet enlevement avoit été fait par l'ordre de Mademoiſelle de Rohan, & Tancrede mené à Leiden en Holande où ſa ſœur paioit ſa penſion chez un Marchand. Quoi qu'il en ſoit la Ducheſſe de Rohan fit venir à Paris ce fils veritable ou ſupoſé, & le Duc de Guiſe à la priere de Mademoiſelle de Pons, qui étoit amie particuliere de cette Ducheſſe, ala au devant de lui, le fit monter dans ſon carroſſe, & le

mena dans son hôtel & se declara son protecteur, pendant que Monsieur le Prince de son côté soutenoit avec la même chaleur les interêts de Chabot, mais Tancrede fut tué pendant la guerre civile, ce qui termina ce grand procés.

Le Duc de Guise aiant apris l'effet qu'avoient produit ses lettres, resolut de faire un dernier éfort pour avoir les passages libres, & donner le moien aux vivres d'arriver dans la ville : il ala pour cet éfet assieger une petite Isle à une lieuë de Naples, & reduisit dans peu d'heures, les Espagnols qui étoient dans le fort, à capituler. Comme on ne devoit livrer la place que le lendemain, il y passa la nuit, ce qui donna moien à Gennaro, à l'Elû du peuple, & aux autres ennemis du Duc, d'executer le traité qu'ils avoient fait avec les Espagnols, à qui ils livrerent les principaux postes de la ville. Lors que le Duc de Guise voulut y retourner, il trouva les portes fermées, & on tira sur lui : il essaia de se sauver avec quelques Escadrons qui étoient

demeurez sous son obeïssance, mais il trouva tous les passages si bien gardez qu'il ne put échaper, & demeura prisonnier. Dom Juan d'Autriche qui commandoit l'armée espagnole dans le Roiaume de Naples aprés l'avoir gardé quelque tems dans le Château de Pouzzol, le fit conduire à Sigovie en Espagne, où il demeura quelques années, & courut risque de la vie, parce qu'il n'étoit pas avoué par la France.

* Pendant sa detention Mademoiselle de Pons ne lui fut pas fidele, car aiant veu dans un bal chez la Presidente de Chanron, Malicorne, frere du Chevalier de Hautefeuille qui se mit à ses pieds pour lui parler d'amour, elle devint sensible pour lui & oublia tout ce que le Duc de Guise avoit fait pour elle. Cette passion fut traversée par la famille de Malicorne qui fit ce qu'elle put pour rompre cet engagement, mais tous ces obstacles ne firent que rendre leur union plus étroite, & même le retour du Duc de Guise ne put les obliger à se separer.

Avant que de parler des revolutions

qui arriverent dans l'Etat l'année ſuivante, il eſt à propos de dire quelque choſe des autres filles de la Reine. Mademoiſelle de Chemeraut avoit épouſé la Baſiniere Treſorier de l'Epargne, & Mademoiſelle de St. Louis s'étoit mariée avec le Marquis de Flavacour. Mademoiſelle de S. Megrin aprés avoir écouté quelque tems le Marquis de Ste. Meme premier Ecuier de Monſieur, rompit avec lui pour s'embarquer avec le Marquis de Broute, Colonel du Regiment de Navarre, qu'elle prit pour ſon époux quand les guerres civiles furent terminées. Mademoiſelle de Nevillan prit pour Amant le Duc de Noailles, qui en fit ſa femme à la fin des troubles, & il n'y eut que Mademoiſelle de Guerchi qui ne pût trouver de mari. Elle avoit quité le Commandeur de Jaret, pour s'abandonner à Jeannin de Caſtille, Treſorier de l'Epargne, & elle ſe conduiſit avec ſi peu de retenuë que la Reine la chaſſa de la Cour. Le Duc de Vitri ne laiſſa pas de s'embarquer avec elle, & de la traiter avec autant de reſpect que

si elle eût été toujours fort chaſte, quoi qu'elle eût eu deja quatre ou cinq enfans de pluſieurs peres. Elle devint groſſe encore une fois, & le Duc voulut qu'elle ſe fit acoucher pour conſerver ſa reputation qu'il ne croioit pas auſſi perduë qu'elle étoit. Elle eut beau lui dire qu'elle ſeroit ravie d'avoir ce gage de ſon amitié, il voulut abſolument qu'elle fit perir ce fruit de leurs amours, & lui envoia une ſage femme qu'on nommoit la Conſtantin, qui voulut la faire acoucher par force, mais elle mourut dans l'operation, & la Conſtantin fut penduë. Le Duc de Vitri demeura inconſolable de ſa mort, & conſerva ſi cherement ſa memoire, qu'il s'embarqua depuis avec une coureuſe, parce qu'elle lui reſſembloit. Cette femme s'étant enrichie de ſes bien-faits épouſa enſuite le Marquis de Goudron, cadet de la maiſon de Gamache.

* Le Duc de Beaufort s'étant ſauvé du Donjon du Château de Vincennes ſe ligua de nouveau avec les Princes de la maiſon de Lorraine, avec le Parle-

ment & avec le peuple qui s'étoit soulevé à cause de l'empriſonnement du Preſident de Blanc Menil, & de Rouſſel Conſeiller dans ce même corps, ce qui obligea la Reine à mettre le ſiege devant Paris. Monſieur le Prince qui étoit alors dans ſes interêts, commanda l'Armée du Roi, & obligea les Rebelles à capituler. Monſieur le Prince dont ce grand ſervice avoit augmenté le credit eut de ſi grandes pretentions, que le Cardinal Mazarin craignant qu'il ne devint trop puiſſant reſolut avec la Reine de le faire arrêter auſſi bien que le Prince de Conti ſon frere, & le Duc de Longueville ſon beaufrere. Le Marquis de Mioſſans en eut la Commiſſion & s'en aquita avec tant d'adreſſe qu'il obtint pour recompenſe le bâton de Maréchal de France, & ſe fit apeller depuis le Maréchal d'Albret. Les trois Princes furent conduits au Château de Vincennes, & gardez par le Marquis de Bar, d'où ils furent transferez au Château de Marcouſſis, & enſuite au Havre de Grace. La Princeſſe de Condé & la Ducheſſe

de Longueville n'aiant pû obtenir la liberté de leurs maris, ſe jetterent dans Bourdeaux & firent ſoulever la Guienne ; ce qui obligea la Reine à y aler pour mettre cette Province ſous ſon obeiſſance : lors que la Cour fut de retour de ce voiage, Monſieur qui s'étoit laiſſé gagner par les ennemis du Cardinal qu'on apeloit alors les Frondeurs, ſolicita ſi puiſſamment pour obtenir la liberté des Princes, qu'on fut obligé de lui acorder, & même le Cardinal fut enſuite contraint de ſortir du Roiaume.

Lors que la Reine vit les Princes en liberté elle eſſaia de regagner le Prince de Condé, & lui fit ofrir par la Princeſſe Palatine, le Gouvernement de Guienne pour lui, & celui de Provence pour le Prince de Conti, pourveu qu'il ne s'opoſât pas au retour du Cardinal, & qu'il rompît le mariage de ſon frere avec Mademoiſelle de Chevreuſe, qui étoit une des conditions moienant leſquelles les Frondeurs s'étoient intereſſez à ſa liberté. Cette negociation demeura ſecrete, & quoi

que les Frondeurs preſſaſſent extrême-ment le mariage, la Ducheſſe de Longueville & le Duc de la Rochefoucaut n'oublierent rien pour le traverſer, de peur que le Prince de Conti ne ſortît de leurs mains pour entrer dans celles de la Ducheſſe de Chevreuſe & de Gondi Coadjuteur de Paris. Monſieur le Prince fut ravi que ces deux perſonnes aidaſſent à ſes deſſeins ſans qu'il s'en mêlât, & il tâcha d'augmenter les ſoupçons des Frondeurs contre ſa ſœur & contre le Duc de la Rochefoucaut Cependant on ne laiſſa pas d'envoier à Rome pour obtenir la diſpenſe ſur la parenté, & le Prince de Conti l'atendoit avec impatience, parce que la perſonne de Mademoiſelle de Chevreuſe lui plaiſoit, & parce qu'il étoit bien aiſe de quiter le parti de l'Egliſe, qu'on lui avoit fait embraſſer malgré lui. Il cachoit neanmoins ce dernier ſentiment à ſes amis avec tout l'artifice dont il étoit capable, & principalement à Madame de Longueville, voulant qu'elle crût que l'amour ſeul le faiſoit agir. Dans ces

embarras, il pria secrement le Président Viole qui devoit dresser les articles de son mariage, d'acorder tous les points qu'on voudroit contester, & de surmonter toutes les dificultez. Pendant cette negociation la Reine ôta les Seaux à Châteauneuf, & les donna à Mathieu Molé, premier Président du Parlement, ce qui augmenta les défiances de Madame de Chevreuse touchant le mariage qu'elle souhaitoit ardemment, parce qu'elle n'avoit fondé que sur le credit de ce Ministre, l'esperance qu'elle avoit euë de procurer à Monsieur le Prince & à ses amis, l'établissement auquel elle s'étoit engagée, & qui devoit être executé en même tems que le mariage. La seule chose qui la consola fut la passion que le Prince de Conti témoigna à Mademoiselle de Chevreuse : il lui rendoit mille soins qu'il cachoit à ses amis, & particulierement à sa sœur, & avoit des conversations tres-longues & tres-particulieres avec Laigues & Marmontieres, desquelles contre sa coutume, il ne rendoit plus conte à

personne. Enfin sa conduite parut si extraordinaire que le Président de Némond, serviteur particulier du Prince de Condé, se crût obligé de lui donner avis du dessein de son frere, & lui dit qu'il aloit épouser Mademoiselle de Chevreuse sans sa participation & sans dispense, qu'il se cachoit de tous ses amis pour traiter avec Laigues, & que s'il n'y remedoit promptement il verroit Mademoiselle de Chevreuse lui ôter le Prince de Conti & achever ce mariage dans le tems qu'on croioit qu'il avoit plus d'interêt de l'empêcher. Cet avis le retira de son incertitude & sans consulter sa pensée avec personne, il ala chez le Prince de Conti & commença d'abord la conversation par des railleries sur la grandeur de son amour: il la finit, en disant de Mademoiselle de Chevreuse, du Coadjuteur de Noirmoûtier & de Commartin, tout ce qu'il crut de plus capable de dégouter un amant ou un mari. Il n'eut pas grand peine de réüssir dans son dessein, soit que le Prince de Conti crut qu'il disoit vrai, ou qu'il n'osât

lui témoigner qu'il en doutoit : il le remercia à l'heure même d'un avis si salutaire, & prit resolution de ne songer jamais à Mademoiselle de Chevreuse ; il se plaignit même de ce que le Duc de Longueville & le Duc de la Rochefoucaut ne l'avoient pas averti plutôt de ce qui se disoit d'elle dans le monde. On chercha dés-lors de rompre cette afaire sans aigreur ; mais les interêts en étoient trop grands & les circonstances trop piquantes pour ne pas renouveller & acroitre une ancienne haine de Madame de Chevreuse & des Frondeurs contre le Prince de Condé & contre ceux qu'ils soupçonnoient avoir eu part à cette rupture.

Le Président Viole fut chargé neanmoins d'aler voir la Duchesse de Chevreuse pour dégager avec quelque bien-seance les Princes de Condé & de Conti, des paroles qu'ils avoient données pour ce mariage : ils devoient ensuite lui aler rendre visite l'un & l'autre le jour d'aprés, mais soit qu'ils eussent peine à voir une personne à qui ils faisoient un si sensible

déplaisir, ou que les deux freres qui s'aigrissoient tous les jours par les moindres choses, se fussent broüillez alors par la maniere dont ils devoient visiter Mademoiselle de Chevreuse. Enfin ni eux ni le President Viole ne la virent, & l'afaire se rompit de leur côté sans qu'ils essaiassent de garder aucunes mesures & de sauver la moindre aparence. Mademoiselle de Chevreuse fut si touchée de ce changement, qu'elle s'ala jeter dans les Carmelites, où elle prit l'habit quelque tems aprés.

La rupture de ce mariage qui sembloit devoir reünir Monsieur le Prince avec la Reine, fit un éfet contraire; la Reine s'imagina que la division du Prince de Condé & de Madame de Chevreuse aloit réunir les Frondeurs aux interêts du Cardinal, & que les choses se trouveroient bien-tôt aux mêmes termes qu'elles étoient lors que les trois Princes avoient été arrêtez: le Prince de Condé de son côté étoit poussé à rompre avec la Cour par beaucoup d'interêts diferens; il ne

trouvoit plus de seureté avec la Reine, & craignoit de retomber dans sa premiere disgrace ; Madame de Longueville savoit que le Cardinal l'avoit broüillée irreconciliablement avec son mari, & qu'aprés les impressions qu'il lui avoit données de sa conduite, elle ne pouvoit l'aler trouver dans son Gouvernement de Normandie sans exposer sa vie ou sa liberté. Cependant le Duc de Longueville vouloit la retirer auprés de lui par toutes sortes de voies, & elle n'avoit pris le pretexte d'éviter ce dangereux voiage qu'en portant son frere à quiter la Cour avec éclat, & à se preparer à une guerre civile. Le Prince de Conti n'avoit point de but arrêté, il suivoit neanmoins les sentimens de sa sœur sans les connoître, & vouloit la guerre, parce qu'elle lui donnoit moien de quiter le Breviaire qu'il n'aimoit pas : le Duc de Nemours la conseilloit aussi avec empressement, mais ce sentiment lui venoit moins de son ambition que de sa jalousie contre Monsieur le Prince. Il avoit conçû une passion violente

pour la Ducheſſe de Châtillon qui étoit depuis lon-tems en intrigue avec le Prince de Condé, & comme il ne pouvoit rompre leur commerce qu'en les ſeparant pour toujours, il crut n'y pouvoir reüſſir que par la guerre, & ce fut auſſi le ſeul motif qui la lui fit deſirer. La conduite de la Cour & celle de Monſieur le Prince fournirent bien-tôt des ſujets de défiance de part & d'autre, & les deux partis ſe preparerent également à la rupture. Le Prince de Condé envoïa le Marquis de Silleri en Flandres ſous pretexte de dégager Madame de Longueville, & le Maréchal de Turenne des Traitez qu'ils avoient faits avec les Eſpagnols pour procurer ſa liberté, mais en éfet il avoit ordre de prendre des meſures avec le Comte de Fuenſalida, Gouverneur des Païs-Bas, & de le preſſentir ſur les aſſiſtances que ce Prince pourroit tirer du Roi Catolique, s'il étoit obligé de faire la guerre. Le Comte répondit à cette propoſition ſuivant la coûtume ordinaire des Eſpagnols, & en promettant en general

beaucoup plus qu'on ne lui pouvoit raisonnablement demander, n'oublia rien pour engager Monsieur le Prince à prendre les armes. Ce Prince fit aussi negocier avec Mademoiselle de Pons par Vineuil pour engager le Duc de Guise dans le parti qu'il vouloit former, & s'engagea en traitant avec l'Espagne de procurer sa liberté, ce qu'il executa comme il l'avoit promis. Sur quelques avis qu'il receut ensuite qu'on vouloit l'arrêter, il se retira à St. Maur, & fit donner avis du sujet de sa sortie au Duc d'Orleans par le Duc de la Rochefoucaut, il refusa de parler en particulier au Maréchal de Gramont, qui étoit venu de la part du Roi lui demander le sujet de son éloignement, & le convier de retourner à Paris, lui promettant toute seureté. Monsieur le Prince lui répondit devant tout le monde. Que bien que le Cardinal Mazarin fut éloigné de la Cour son esprit & ses maximes y regnoient encore, & qu'ainsi il ne pouvoit trouver assurance pour sa personne. Le Prince de Conti & Madame de Lon-

gueville se rendirent à St. Maur aussitôt que le Prince de Condé, & dans les premiers jours cette Cour ne fut pas moins grosse ni moins remplie de personnes de qualité, que celle du Roi, même tous les divertissemens s'y rencontrerent pour servir à la politique, & les bals, les comedies, le jeu, la chasse, & la bonne chere y atirerent un nombre infini de ces gens incertains qui s'ofrent toûjours dans les commencemens des partis, & qui les trahissent ou les abandonnent d'ordinaire, selon leur crainte ou leur interêt. Monsieur le Prince se croiant en état de se maintenir à Paris contre la Cour, s'y rendit, & envoia Madame la Princesse, le Duc d'Enguien, & Madame de Longueville à Montrond, dans le dessein de passer bien-tôt aprés en Guienne, où tout le monde étoit disposé à le recevoir. Lors qu'il fut arrivé dans la capitale du Roiaume, il trouva que la cabale des Frondeurs lui étoit entierement opposée, dans la pensée que la Cour les protegeroit contre lui. Le Coadjuteur qui en étoit

le Chef se declara ouvertement son ennemi, & n'ala plus au Palais sans être suivi d'un grand nombre de gens armez ; ce qui obligea Monsieur le Prince à faire la même chose : même un jour les deux partis furent sur le point d'en venir aux mains dans la grande Sale.

Monsieur le Prince craignant que les Frondeurs ne devinssent les plus forts dans Paris, passa en Guienne, où la fortune ne lui fut pas favorable, le Comte de Harcourt aiant toujours eu avantage sur lui. D'un autre côté le Duc de Nemours qui commandoit l'armée qui étoit venuë de Flandres, & le Duc de Beaufort qui conduisoit les Troupes du Duc d'Orleans s'étant joints prés de la riviere de Loire, vivoient en si mauvaise intelligence que le Prince de Condé jugea absolument necessaire d'aler prendre le commandement de toutes les deux, pour prevenir les suites fâcheuses que pouvoit avoir la division des deux Chefs. Il partit enfin laissant dans Bourdeaux le Comte de Marsin pour maintenir

cette ville & toute la Province sous son obéïssance, & empêcher que ses ennemis ne profitassent de la mes-intelligence qui étoit entre le Prince de Conti & Madame de Longueville. Ce Prince ne pouvoit soufrir qu'elle eût aucun Amant, & faisoit paroitre des emportemens de sa jalousie qui ne convenoient guere à un frere.

* Le Prince de Condé se rendit enfin à l'armée avec peu de suite aprés avoir essuié divers perils : il batit l'Armée du Maréchal d'Hoquincourt, & eut quelque avantage sur le Maréchal de Turenne ; quoi que la fortune iui eût été favorable dans ces deux ocasions, il ne laissoit pas de souhaiter la paix, & voulut bien entrer en negociation avec la Cour. Il chargea Gourville d'une instruction dressée en presence de la Duchesse de Châtillon & des Ducs de Nemours, & de la Rochefoucaut ; la plûpart des propositions faites par Monsieur le Prince lui furent acordées, & l'afaire ne se rompit que sur la pretention du Duc de Boüillon, qui vouloit qu'on retirât

* *Ann.* 1652.

de ce Prince le Duché d'Albret, qui devoit faire une partie de la recompense qu'on lui avoit promise pour Sedan. La Duchesse de Châtillon voiant la negociation rompuë voulut se mêler elle-même de l'acomodement, & y fit consentir Monsieur le Prince : elle souhaitoit extrêmement la paix dans le dessein de faire dépit à Madame de Longueville, qui avoit interêt qu'elle ne se fit pas, parce qu'elle auroit été obligée de retourner auprés de son mari. L'émulation que la beauté & la galanterie produit souvent parmi les Dames avoit causé une aigreur extrême entre ces deux Duchesses, elles avoient long tems caché leurs sentimens ; mais enfin ils parurent avec éclat de part & d'autre, & Madame de Châtillon ne borna pas seulement sa victoire à obliger Monsieur de Nemours & rompre par des circonstances tres piquantes & tres publiques, tout le commerce qu'il avoit avec Madame de Longueville, elle voulut encore lui ôter la connoissance des afaires & disposer seule

de la conduite & des interêts de Monsieur le Prince. Le Duc de Nemours qui avoit beaucoup d'engagement avec elle aprouva ce dessein, & crût que pouvant regler la conduite de Madame de Châtillon vers le Prince de Condé, elle lui inspireroit les sentimens qu'elle lui voudroit donner, & qu'ainsi il disposeroit de l'esprit de ce Prince par le pouvoir qu'il avoit sur celui de Madame de Châtillon : Quoi que cette Ducheſſe eut paru à la Cour avec beaucoup d'éclat, sa negociation n'y eut aucun éfet, & elle fut la seule qui en profita, Monsieur le Prince lui aiant donné la terre de Morlon pour recompense des peines qu'elle avoit prises.

L'Armée du Prince de Condé aiant été poussée par celle du Roi, fut contrainte de se retirer dans le faux-bourg St. Antoine, où le Maréchal de Turenne l'ataqua, il y perit quantité de braves gens des deux côtez, entre autres le Duc de Châtillon; & toutes les troupes de Mr. le Prince auroient été défaites, si les Parisiens ne leur eussent

eussent ouvert la porte St. Antoine, & ne leur eussent permis de traverser la ville. Les soins de la guerre n'empêchoient pas les Generaux de faire l'amour, le Duc de Nemours aiant seu que le Duc de Beaufort avoit intrigue avec une femme de qualité, dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous, entreprit de lui ôter cette conquête & y reüssit, la Dame lui donnant rendez-vous la nuit; mais comme il y aloit il trouva une porte ouverte, où on lui fit signe d'entrer: il monta au premier apartement, & y trouva la femme d'un Avocat assez bien faite, qui ne lui parut point farouche, quoi qu'elle se fut aperceuë de la mépriſe de la femme de chambre, qui avoit introduit le Duc de Nemours le prenant pour un autre Avocat qui étoit le galant de sa Maitresse. Cependant soit que la facilité de cette femme l'eût dégoûté, ou qu'il eut l'imagination remplie de celle qu'il aloit chercher, il parut tout tel que Petrone nous represente Poliénos auprés de Circé. Il fit ce qu'il pût pour ranimer sa vigueur mourante, & y em-

ploia tant de tems qu'il manqua l'occasion de l'autre rendez-vous, il voulut s'en justifier auprés de l'autre Dame, & l'engagea à se trouver le lendemain dans le labirinte du jardin des simples au faux-bourg St. Victor. Le Duc de Beaufort y ala aussi par hazard le même jour, & à la même heure, il entendit au travers d'une palissade la voix de ces deux Amans, il prêta l'oreille & en entendit assez pour aprendre que le Duc de Nemours, avec qui il n'étoit déja que trop broüillé, avoit rendu sa Maitresse infidele. Il fit apeller ce Duc qui acepta le défi, quoi qu'ils fussent beaux-freres, ils se batirent au Marché aux Chevaux: le Duc de Nemours tira le premier son coup de pistolet avec plus de fureur que de justesse, & aiant manqué son coup, le Duc de Beaufort lui tira le sien dans la tête si à propos, qu'il le renversa à ses pieds. La mort de ce Duc aiant délivré Monsieur le Prince d'un Rival, il sentit refroidir son amour pour Madame de Châtillon, & s'étant laissé persuader par les Espagnols, passa en

Flandres : la Ducheſſe tâcha de ſe conſoler de ſon infidelité avec l'Abé Fouquet qui avoit conçeu pour elle une violente paſſion dans les conferences qu'ils avoient eu enſemble ſur le ſujet de la paix, cet Abé aiant été chargé par le Cardinal Mazarin de ſes interêts.

Le Duc de Guiſe étant ſorti du Château de Sigovie en execution du traité que le Prince de Condé avoit fait avec les Eſpagnols, ne ſuivit pas le parti de ſon bienfaiteur & revint à Paris plus amoureux de Mademoiſelle de Pons, qu'il ne l'avoit été avant ſa priſon, mais il ne la trouva pas dans les mêmes ſentimens pour lui, toutes ſes inclinations étoient pour Marlicorne, & comme elle ne ſongeoit qu'à trouver les moiens de le voir, ſans donner de l'ombrage au Duc de Guiſe, elle obligea ce Prince à prendre ſon Rival à ſon ſervice; feignant qu'elle avoit de grandes obligations au pere de ce Gentil-homme, & qu'il l'avoit aſſiſtée avec beaucoup d'afection pendant l'abſence du Duc, & même pour avoir

plus de facilité d'entretenir Malicorne, elle exigea de ce Prince credule qu'il ne la visitat que le soir, disant que leur intrigue aiant fait beaucoup de bruit, il faloit garder quelque ménagement dans leur commerce, & par ce moien elle avoit une entiere liberté de faire des parties l'apresdînée avec son Favori. Ces dificultez ne firent qu'augmenter l'amour du Duc de Guise, qui resolut d'achever son mariage avec Mademoiselle de Pons sans se soucier de ses premiers engagemens, il lui proposa d'aler passer quelques mois en Guienne chez ses parens, pour y acquerir un domicile & se mettre en état d'y faire publier des bans, pendant que de son côté il se retireroit dans sa Comté d'Eu, dans le même dessein. Mademoiselle de Pons aiant accepté cette proposition, il lui fit faire un équipage magnifique, & l'acompagna jusques à Estampes. Malicorne qui étoit averti de sa route l'ala atendre sur la levée de la Riviere de Loire, elle le fit monter dans son carrosse, & ils prirent ensemble la route de Blois, en

traverſant cette ville ils aperçurent ſur le pont le Duc d'Orleans qui s'y étoit retiré depuis la Majorité du Roi. Mademoiſelle de Pons qui ne vouloit pas être connuë, n'ôta pas ſon maſque, quoi qu'elle y fut obligée par le reſpect qu'elle devoit à un Prince du ſang. Le Duc d'Orleans ſurpris de ſon incivilité autant que de la magnificence de ſon équipage, la fit ſuivre juſques à Amboiſe par un Gentil-homme, avec ordre de s'informer du nom des perſonnes qui étoient dans le carroſſe qu'il venoit de voir : il ne fut pas difficile de l'aprende, & le Duc d'Orleans en fut informé dés le même ſoir. Il avoit un ſecret dépit contre le Duc de Guiſe, & fut bien aiſe de faire ſavoir à toute la Cour que ce Prince étoit la dupe de ſon intrigue avec Mademoiſelle de Pons, il en écrivit à tous ſes amis, & la nouvelle en fut bien-tôt répanduë: les parens du Duc de Guiſe tinrent conſeil pour chercher les moiens de lui faire ſavoir l'infidelité de ſa Maitreſſe, ſans qu'il en pût douter, perſonne ne vouloit ſe charger de cette

commission, parce qu'on craignoit ses emportemens, & qu'on savoit qu'il seroit difficile de lui persuader quelque chose au desavantage d'une personne qu'il croioit sans défauts. On jetta les yeux sur le Duc de Chevreuse qui étoit plus propre qu'aucun autre à jouër ce rôle, parce que son grand âge obligeroit le Duc de Guise à l'écouter plus paisiblement, & il voulut bien se charger de cette commission. Le Duc de Guise eut peine d'abord à croire ce que lui en dit ce Prince, mais il lui en resta toûjours dans l'esprit quelque soupçon ; Mademoiselle de Pons qui avoit été obligée de se separer de Malicorne à l'entrée de la Guienne ne pouvant plus vivre éloignée de lui, écrivit au Duc de Guise, pour le prier de trouver bon qu'elle revint à Paris. Ce Prince qui connut bien la cause de son impatience, la pria de rester encore quelque tems avec ses parens, mais sans déferer à sa priere, elle se mit en chemin : lors qu'elle fut arrivée, le Duc de Guise gagna une de ses filles qui la servoient, & eut par ce moien

entre ſes mains la Caſſette où elle enfermoit tous les billets de ſes Amans, il y en trouva quantité de Malicorne, qui marquoient une intrigue formée & mêmes quelques-uns du Maréchal d'Aumont & du Maréchal d'Albret, qui parloient en Amans heureux, ce qui le mit au deſeſpoir.

Il rompit avec Mademoiſelle de Pons & la traita fort indignement, il lui fit même un procez & lui demanda en juſtice des pendans d'oreilles eſtimez cinquante mille écus, & une riche tapiſſerie qu'il lui avoit donnée, mais il n'en eut pas le ſuccez qu'il s'en étoit promis : la perte de ſon procez redoubla ſa colere, & il reſolut de l'aler inſulter dans ſa maiſon, elle en fut avertie, & envoia demander ſecours au Maréchal d'Aumont, & au Maréchal d'Albret, dont l'un étoit Capitaine des gardes du corps, & l'autre Lieutenant des chevaux legers du Roi : ils ne lui manquerent pas dans cette ocaſion, & la vinrent trouver avec pluſieurs cavaliers de leurs compagnies, ce qui fut cauſe que le Duc

de Guiſe n'entreprit rien. Le Maréchal d'Albret voulut ſe prevaloir de ce ſervice, & exigea des complaiſances de Mademoiſelle de Pons, qu'elle ne put ſe reſoudre à lui acorder, parce qu'elle n'aimoit que Malicorne. Cet Amant jaloux reſolut de ſe vanger de ſon ingratitude, & s'étant ligué avec le Duc de Guiſe, ils reſolurent d'obtenir un ordre du Roi pour l'enlever, & la faire conduire en un Convent dans les Pirenées, dont une parente du Maréchal étoit Abeſſe. Mademoiſelle de Pons aiant été avertie de ce complot partit ſecretement de Paris habillée en paiſane, acompagnée de deux filles ſeulement, & paſſa à Bruxelles ſous pretexte d'y aler chercher ſon Intendant qui l'aiant volée avoit pris la même route. Elle laiſſa en partant la caſſette fatale où étoient ſes billets, à Mademoiſelle le Févre, qui avoit été penſionaire avec elle au Chaſſemidi, avec ordre de ne la rendre à perſonne qu'à elle-même, ce qui fut dans la ſuite la cauſe de ſa rupture avec Malicorne, comme nous le dirons en ſon lieu.

Le Duc de Guiſe aiant apris ſon départ reſolut de faire un ſecond voiage à Naples, & s'embarqua pour cet éfet ſur la Flote du Roi.

* Ce Duc n'étoit pas le ſeul malheureux en amour : l'Abé Fouquet qui n'avoit pas une paſſion moins violente pour la Ducheſſe de Châtillon, n'oublia rien pour s'en faire aimer, mais elle n'avoit des complaiſances pour lui que dans la veuë d'en tirer des preſens conſiderables. Un jour qu'il étoit alé lui rendre viſite, il la trouva ſur ſon lit avec un air de chagrin, & quoi qu'il lui pût dire, il ne pût la mettre en bonne humeur, il demanda à ſa dame d'honneur ce qu'il faloit faire pour la divertir, & propoſa pluſieurs parties qui ne furent point aceptées. Cette dame qui étoit faite au badinage de ſa maîtreſſe, inſinua à l'Abé Fouquet qu'il la faloit mener à la foire St. Germain, & elles joüérent toutes deux ſi bien leur rôle, qu'elles tirerent de lui un ſervice de vaiſſelle d'or qui valoit plus de cinquante mille écus. Elle ne laiſſoit pas d'avoir d'au-

* *Ann.* 1654.

tres Amans qui en étoient quites à meilleur marché, & entre autres Bouchu Intendant en Bourgogne, & Cambiac Chanoine d'Albi, qui avoit plus de cinquante ans.

Mademoiselle de Pons ne fit pas moins de fracas à la Cour de Bruxelles qu'elle en avoit fait à celle de France. Le Marquis de Bouteville, Favori de Monsieur le Prince, & le Marquis de Fuenclara, Capitaine de Dom Juan d'Autriche, Gouverneur des Pais-bas, lui offrirent leurs services, & le premier fut écouté favorablement. Monsieur le Prince lui rendit aussi quelques soins, & aiant trouvé plus de resistance qu'il n'en avoit atendu, il sortit de chés elle plein de colere & de dépit : il aprit quelques jours aprés que Bouteville n'avoit pas été si rebuté, & il en fut si indigné qu'il lui declara qu'il ne lui pardonneroit jamais, s'il ne rompoit entierement avec cette fille, offrant de sa part de ne la voir jamais: même pour lui montrer qu'il vouloit être exact à tenir sa parole, il obtint un ordre de Dom Juan par lequel il étoit enjoint à

Mademoiſelle de Pons de ſe retirer dans vingt-quatre heures de Bruxelles & dans huit jours des Etats de l'obeïſſance du Roi Catolique. Bouteville la vit ſecretement aprés qu'elle eut receu cet ordre, & ils convinrent qu'elle feroit ſemblant de partir, & qu'aprés avoir été à quatre lieuës de Bruxelles elle reviendroit la nuit dans une chambre qu'il lui loüeroit dans un quartier écarté. Elle fit ce qu'elle avoit promis à Bouteville, & ils paſſerent quinze jours dans une aſſés grande tranquilité, mais par malheur, Fuenclara aiant veu à la fenêtre une des filles qui ſervoit Mademoiſelle de Pons, qu'il avoit gagnée par ſes liberalitez, il ſeut d'elle que ſa Maîtreſſe étoit dans cette chambre incognito. Mademoiſelle de Pons ſe voiant découverte, ne voulut plus reſter à Bruxelles, de peur d'y recevoir quelque inſulte, & ſe retira à la Haie, où elle demeura pendant tout le tems que les troupes eſpagnoles furent en campagne.

* Aprés qu'elles furent entrées en

* *Ann.* 1655.

quartier d'hiver Bouteville fit venir sa Maîtresse à Anvers, où il devoit se rendre, mais il lui envoia un Trompete de son Regiment pour l'avertir qu'il ne pouvoit y aler, parce que Monsieur le Prince étoit parti pour y donner quelques ordres, & que cependant elle pouvoit revenir à Bruxelles, où il lui feroit meubler un apartement. Mademoiselle de Pons n'eut pas plutôt receu cette nouvelle qu'elle se mit en chemin, & par malheur pour elle, rencontra dans un chemin creux, Monsieur le Prince qui revenoit de la promenade, & qui crut la reconnoître, mais Lainet & le President Viole qui étoient avec lui dans son carosse tâcherent de lui ôter cette pensée. Mademoiselle de Pons aprés avoir évité cette fâcheuse rencontre arriva heureusement à Bruxelles & ala descendre à l'apartement que Bouteville lui avoit fait meubler, & où il l'atendoit: leur entreveuë fut fort tendre & fort passionée, ils se separerent tres contens l'un de l'autre. Aprés qu'elle fut couchée elle fut bien étonnée de

voir ouvrir sa porte ; & un homme inconnu entrer dans sa chambre : elle lui demanda ce qu'il cherchoit, & il sortit sans lui répondre : elle apella ses filles qui ne purent lui donner aucun éclairciſſement de cette avanture : elle n'en fut informée que, le lendemain matin, qu'on lui dit que la chambre où elle logeoit avoit été ocupée auparavant par un Italien dont la profeſſion étoit d'enſeigner à faire des armes, & qu'il avoit une jolie femme dont il étoit jaloux comme ſont tous ceux de sa nation, qu'étant alé faire un petit voiage, il avoit emporté la clé de son apartement, dans le deſſein de ſurprendre sa femme à ſon retour, & de découvrir ſi elle n'avoit point d'amant favoriſé, qu'ignorant qu'elle eut délogé il avoit ouvert la porte doucement avec la clé qu'il s'étoit reſervée, & qu'il avoit été fort étonné de trouver la chambre meublée de meubles ſuperbes qu'il ne connoiſſoit pas. Mademoiſelle de Pons conta cette avanture à Bouteville, qui arriva bien-tôt aprés, & ils plaiſanterent lon-tems ſur

ſa jalouſie du Maitre d'Eſcrime.

Au commencement de l'Autonne Mademoiſelle de Pons ala aux Eaux de Spa, où elle vit le Rhingrave dont elle fit la conquête, il la mena chez lui aprés qu'elle eut achevé de prendre les eaux, & elle lia une amitié fort étroite avec la femme de ſon amant, qui étoit auſſi innocente que belle. Elle diſoit par tout qu'elle avoit grande obligation à Mademoiſelle de Pons qui avoit rendu ſon mari de belle humeur, mais quelqu'un prit ſoin de la déſabuſer, & Mademoiſelle de Pons craignant les éfets de la jalouſie de cette femme s'en retourna à la Haie, où elle aprit que Malicorne étoit malade à l'extremité, ce qui l'obligea à retourner en France.

* Elle ſe rendit à Charleville, dont le Duc de Noirmoûtier étoit Gouverneur, il n'y étoit pas alors, mais le Lieutenant de Roi qui y commandoit en ſon abſence, y receut Mademoiſelle de Pons d'une maniere fort obligeante, & conçeut pour elle une ſi violente paſſion qu'il lui ofrit de re-

* *Ann.* 1656.

mettre entre les mains des Eſpagnols Charleville & le Mont Olimpe, ſi elle pouvoit par ce moien ſe faire un établiſſement conſiderable à Bruxelles, mais elle refuſa ſes ofres. Malicorne qui avoit recouvert ſa ſanté, la vint trouver à Charleville, & aprés avoir demeuré quelques jours auprés d'elle, s'en retourna à Paris pour lui faire preparer un logement où elle pût demeurer incognito, en atendant qu'elle eût fait ſon acommodement avec la Cour. Elle lui donna en partant, une lettre pour Mademoiſelle Le Févre, dont il ſe ſervit, en y ajoûtant quelques lignes d'une écriture contrefaite, pour retirer de ſes mains la Caſſétte où étoient renfermez les billets de tous les amans de ſon infidele Maîtreſſe, il y aprit la complaiſance qu'elle avoit euë pour les Maréchaux d'Aumont & d'Albret, pendant leurs intrigues, & la jugeant indigne de la ſincere paſſion qu'il avoit euë juſques là pour elle, il reſolut de l'abandonner: il rompit entierement avec elle, & ceſſa de la voir. Le Duc de Guiſe de

son côté, s'embarqua avec Mademoiselle de Gorce, qui à la verité, étoit d'une naissance moins illustre, mais qui l'aima de meilleure foi, & aprés sa mort se retira dans le Convent des Carmelites, où elle prit l'habit.

* Cette même année, la Reine de Suede arriva en France ; le Roi envoia au devant d'elle le Duc de Guise, pour la recevoir sur la frontiere ; les Compagnies des Bourgeois de Paris magnifiquement vétus, & aiant leurs oficiers en tête alerent au devant d'elle, jusques au bout du fauxbourg St. Antoine ; les Academistes alerent une lieuë plus loin, superbement montez, & aiant leurs chevaux ornez de rubans de diverses couleurs. L'amour avoit obligé cette Princesse à quiter la Couronne, elle aimoit le Comte Magnus de la Gardie, & n'aiant pû le faire regner avec elle, ni s'en faire aimer, parce qu'il avoit voüé toutes ses inclinations à la sœur de Charles, Prince Palatin, pere du Roi qui regne aujourd'hui, aprés avoir emploié toute son adresse pour y faire consentir les

* *Ann.* 1656.

Etats du Roiaume, elle renonça au Trône, en faveur de ce même Comte Palatin, à condition, qu'il donneroit sa sœur au Comte de la Gardie. Cette Reine possedoit parfaitement toutes les sciences, & parloit la plus part des langues de l'Europe, & les parloit avec autant de facilité que sa langue naturelle. Comme elle étoit dans une grande reputation chez toutes les nations, elle essaia de leur cacher le veritable motif de son abdication, & elle voulut que la Religion en fut le prexte. Elle avoit été élevée dans la Luterienne, dont tous les Suedois font profession, & elle voulut embrasser la Catolique; elle vint pour cet éfet en France, & ne prit à son service que des oficiers étrangers & catoliques: Elle fit son Ecuier le Marquis de Monadelschi, sorti d'une assez bonne maison d'Italie, qu'elle honora d'une entiere confiance.

* Aprés avoir passé le reste de l'année à Paris, elle ala au commencement de la suivante à Fontainebleau, où elle découvrit que Monadelschi, pour

* *Ann.* 1657.

qui elle avoit des complaisances qui aloient au delà de celles qu'une Princesse a acoutumé d'avoir pour un de ses Oficiers, s'en étoit vanté d'une maniere desavantageuse à sa reputation. Elle intercepta même les lettres qu'il en écrivoit à ses amis en Italie, elle lui reprocha ensuite son ingratitude, & voiant qu'il s'obstinoit à nier son crime, elle le convainquit par ces témoins irreprochables, aprés quoi elle le livra à trois autres de ses Oficiers, qui le tuerent dans la Galerie des Cerfs, aprés qu'elle se fut retirée. Ce Marquis ne mourut pas en Romain, mais en Italien moderne, c'est à dire, fort lâchement, il ne fit aucun éfort pour défendre sa vie, & ne tâcha de la sauver qu'en implorant à tous momens, la grace de la Reine qu'il fit prier plusieurs fois par le Religieux qui le confessa, & par l'Aumônier de cette Princesse, qui entra dans la Galerie, dans le tems qu'on se preparoit à lui donner la mort. Le Roi trouva mauvaise cette action violente, & fit connoitre que la Reine de Sue-

de auroit mieux fait de s'adresser à lui, pour lui demander justice du Marquis, puis qu'elle n'avoit aucun pouvoir d'exercer le droit de Souvtraineté dans ses Etats ; Cette Princesse qui en fut avertie fit depuis peu de séjour en France, & passa à Rome, où elle fut fort bien receuë du Pape Innocent X. & prit à son service un François, nommé d'Alibert, fils du Surintendant du feu Duc d'Orleans, qui prit dans sa confiance la place que le Marquis avoit ocupée. Elle a toujours depuis demeuré à Rome, & sa Cour a été fort galante. Les Dames Romaines qui la visitoient aiant un peu relâché en sa faveur, de la severité qu'on a acoutumé de pratiquer en Italie.

Avant que finir ces memoires, je me crois obligé de parler en cet endroit, d'une intrigue où l'amour eut beaucoup de part, & quoi qu'elle eût commencé avant l'année 1657, & fini long tems aprés, j'ai creu la devoir mettre tout de suite. Les deux personnes qui avoient plus de part à la confidence du Cardinal Mazarin, &

qu'il emploioit le plus dans les negociations ſecretes, étoient Gourville, que nous avons dit avoir été au ſervice du Duc de la Rochefoucaut, & Langlade, qu'il avoit fait Secretaire du Cabinet. Ces deux hommes furent pendant quelque tems jaloux de la faveur l'un de l'autre, & firent ce qu'ils purent pour ſe nuire : cependant aiant connu que pas uns d'eux n'étoit aſſez fort pour détruire ſon compagnon, ils jugerent plus à propos de ſe réünir, & d'agir de concert : ils firent pour cet éfet un traité, par lequel ils promirent de partager également tous les profits qu'ils feroient à la Cour.

Langlade aimoit depuis long-tems Madame de St. Loup, veuve d'un Colonel de Cavalerie, qui étoit aſſez bien à la Cour : elle avoit eu les premieres inclinations du Duc de Candale, à qui elle donna toute la politeſſe qu'il eut depuis, ce Duc aiant fort méchant air quand il parut d'abord à la Cour, mais elle prit ſoin de le façonner. Ces deux ennemis reconciliez jugerent à propos de ſe ſervir d'elle,

pour découvrir les choſes qu'ils avoient interêt de ſavoir, ils lui donnerent de l'argent pour jouër avec la Reine mere, & elle s'engagea à leur raporter fidelement tout ce qu'elle entendroit dire à cette Princeſſe, où ils pourroient avoir quelque interêt. Quoi que ces deux hommes euſſent agi avec aſſez de bonne foi depuis leur reconciliation, Langlade s'apercent bientôt que la fortune de Gourville aloit plus vîte que la ſienne, ce qui lui fit ſouhaiter de s'unir plus étroitement avec lui. Il avoit une ſœur aſſez bien faite qu'il propoſa à Gourville d'épouſer, Gourville auroit acepté cet ofre avec joie, ſi ſon cœur eut été libre, mais il aimoit depuis lon-tems en ſecret Madame de Parville, qui avoit toutes les qualitez qui peuvent engager fortement un amant delicat, il ne pouvoit ſe reſoudre à la quiter, & d'ailleurs il avoit interêt de ne pas mécontenter Langlade, & ainſi il auroit bien ſouhaité avoir quelque pretexte plauſible pour ſe défendre du mariage qu'on lui propoſoit. Le plus aſſuré &

le plus convenable à ſes intentions auroit été d'épouſer ſecretement Madame de Parville, & il tâcha de l'y faire conſentir ; mais quoi qu'elle l'aimât veritablement elle ne pût s'y reſoudre, par une bizarrerie aſſez ordinaire à une perſonne de ſon ſexe : neanmoins comme elle étoit bien aiſe de ſe tirer de cet embarras, elle lui permit de dire à Langlade qu'ils étoient mariez, & même pour apuier ce menſonge, elle ala faire un petit voiage à la Campagne, feignant qu'elle aloit faire ſes couches, ſans ſe ſoucier du tort qu'elle pouvoit faire à ſa reputation. Langlade trompé par cet artifice, ne ſongea plus au mariage de ſa ſœur avec Gourville : il rompit auſſi quelque tems aprés avec Madame de St. Loup, qu'il trouva coupable de pluſieurs infidelitez. Avant que de venir à la Cour il avoit aimé dans ſon pais, une fille de qualité qu'on apelloit Mademoiſelle de Campagnol, & il n'avoit pas oſé lui propoſer de l'épouſer, mais il avoit exigé d'elle, qu'elle ne ſe mariât point, promettant de l'avertir quand ſa for-

tune ſeroit en état de la pouvoir rendre heureuſe. Il fit confidence à Gourville de la parole qu'il avoit donnée à cette fille, & lui témoigna avec quelque chagrin, qu'il ne ſe croioit pas avoir aſſez de bien pour pretendre à cette aliance, n'aiant en tout que quarante mille écus : Gourville lui dit que cela ne devoit pas l'embarraſſer & qu'il pouvoit partir avec toute aſſurance, pour achever ſon mariage, lui promettant de lui en donner encore autant. Langlade partit ſur cette aſſurance, & donna beaucoup de joie à Mademoiſelle de Campagnol, quand il lui fit connoitre qu'il ſe ſouvenoit encore d'elle : ils ſe marierent, & Langlade revint à Paris avec ſa nouvelle épouſe, où ils trouverent que Gourville leur avoit retenu une belle maiſon ; & qu'il l'avoit ſuperbement meublée, il donna à Langlade ces beaux meubles, avec quantité de vaiſelle d'argent & de pierreries pour ſa femme, outre les quarante mille écus, & Madame de Parville prit grand ſoin de faire voir le beau monde à cette Provinciale. Ces

nouveaux mariez vécurent encore lontems fort contens l'un de l'autre, mais Gourville perdit sa Maitresse qu'une maladie lui ôta dans le tems qu'il en étoit le plus amoureux. Cette Dame avoit toûjours fait naître de grandes passions, & avant que de connoître Gourville, elle en avoit inspiré une si violente à Prefontaine, frere de Leroi, premier Commis de Monsieur le Tellier, Secretaire d'Etat, qu'il refusa seize mille livres de pension que Mademoiselle de Montpensier lui ofrit pour s'atacher entierement à son service, ne pouvant se resoudre de sacrifier à cette Princesse, les momens qu'il vouloit passer auprés de celle qui regnoit souverainement dans son cœur, quoi qu'elle n'eût pas pour lui le même atachement, & qu'elle en fut toûjours demeurée aux simples termes de l'estime & de l'amitié.

* L'atachement que le Roi eut pour les deux nieces du Cardinal Mazarin, pour la Comtesse de Soissons, & pour sa sœur doit plûtôt passer pour un amusement, que pour

* *Ann.* 1658. une

une veritable passion, ce qui fait que je n'en parlerai point, Mademoiselle de Mancini en demeura bien convaincuë, quand on la maria avec le Connétable Colonne, ce qui fut cause qu'elle dit à Sa Majesté, Vous dites que vous m'aimez; vous êtes Roi, & cependant je pars.

* Sur la fin de l'année 1659, la Cour se tenoit à Lion, sous pretexte du Mariage qu'on negocioit du Roi avec la Princesse Marguerite de Savoie. Le Duc s'y rendit avec toute sa Cour, & il y eût de grandes réjoüissances pendant un mois, mais le Duc de Savoie aiant découvert que pendant qu'on amusoit sa sœur de l'esperance de cette haute aliance, Pimantel avoit conclu le Mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne, il prit la poste & s'en retourna à Chamberi, où il se consola dans les bras de Mademoiselle de Terceſſon, de l'afront qu'il prétendoit avoir receu. Quoi qu'il l'eut comblée de bien faits elle n'en fut pas plus fidele, le Marquis de Fleuri avoit toutes ses inclinations

& elle lui donnoit souvent rendez-vous, le Duc qui en avoit eû quelque soupçon, mit auprés d'elle un de ses valets de pied, avec ordre de ne la quiter jamais. Le Marquis se défit de cet Espion; & le fit jeter dans le Po, ce qui confirma le Duc dans ses soupçons, il fit arrêter le Marquis de Fleuri, à qui on fit le procés sur la mort du valet de pié, mais il en fut quite pour une longue prison. Le Duc s'étant racommodé avec Mademoiselle de Terceſſon la maria avec le Marquis de Cahourte, qui avoit une des principales charges de sa maison, mais elle lui fit depuis tant de mauvais tours, qu'il fut contraint de la renvoier en France, où elle eut plusieurs avantures, qui meriteroient assez d'être écrites; mais comme j'ai donné pour bornes à cette histoire, le Mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne, qui fut celebré en l'année 1660. ce sera par là que je finirai.

FIN.

A01 1473142

LIGATORIA DI LIBRI
DI
VIN.° LOFFREDO
Foggia Vecchia

BIBLI
VIII